

22
11
12

11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25
26
27
28
29
30
31
32
33
34
35
36
37
38
39
40
41
42
43
44
45
46
47
48
49
50
51
52
53
54
55
56
57
58
59
60
61
62
63
64
65
66
67
68
69
70
71
72
73
74
75
76
77
78
79
80
81
82
83
84
85
86
87
88
89
90
91
92
93
94
95
96
97
98
99
100

101
102
103
104
105
106
107
108
109
110
111
112
113
114
115
116
117
118
119
120
121
122
123
124
125
126
127
128
129
130
131
132
133
134
135
136
137
138
139
140
141
142
143
144
145
146
147
148
149
150
151
152
153
154
155
156
157
158
159
160
161
162
163
164
165
166
167
168
169
170
171
172
173
174
175
176
177
178
179
180
181
182
183
184
185
186
187
188
189
190
191
192
193
194
195
196
197
198
199
200

P.O. gall.

484 gm. Courcier

THOMAS BECKET.

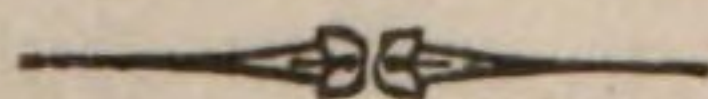
THOMAS BECKET.

ARGENTEUIL,
IMPRIMERIE WORMS ET C^{IE}.

J. M. COURNIER.

THOMAS BECKET

ÉPISODE DU XII^E SIÈCLE.



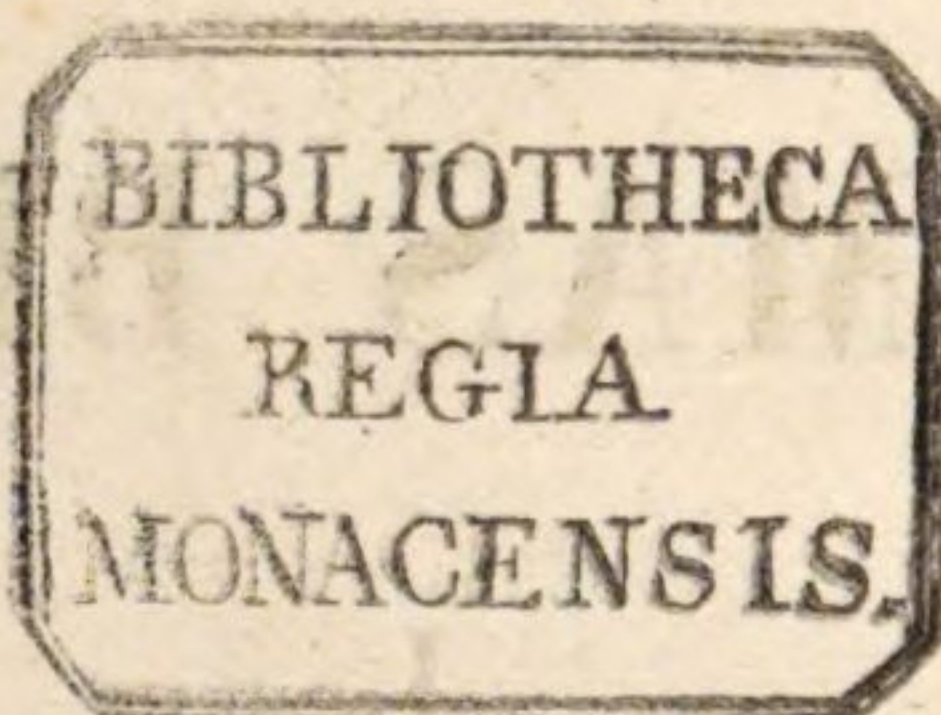
PARIS,

A LA LIBRAIRIE GÉNÉRALE DE BESTEL ET C^{le},

7, RUE DE LA BOURSE, 7.

1857.

159 = Fg.



Les Courtisans.

Courtisans!... démons... race damnée.

Victor Hugo.

Tenant un enfant dans ses bras, un mendiant à la physionomie sombre, au teint cuivré, gravissait péniblement la rapide colline qui maintenant fait partie du parc de Greenwich. Ce bourg, célèbre aujourd'hui par son observatoire, son superbe hôpital et par l'admirable panorama qui se déroule à ses pieds, était au onzième siècle d'une importance à peu près nulle. Ainsi que l'indique son nom, ce n'était qu'un petit golfe de la Tamise surmonté d'un coteau toujours vert.

Arrivé au sommet, cet homme s'arrêta, et un long soupir de satisfaction s'exhala de sa poitrine.

Puis, après un moment de repos, après avoir essuyé la sueur de son front, il se leva, et regarda autour de lui avec inquiétude.

Au couchant le ciel était pur, l'horizon, d'abord rouge et enflammé, devenait d'un vert pâle, de nombreux troupeaux sillonnaient la plaine sur l'autre rive, et au fond, tout au fond de la plaine, les tourelles et les créneaux d'un château fort se dessinaient en noir sur l'horizon. C'était le dernier adieu d'un beau jour qui s'éteint. Le mendiant se sentit soulagé, un léger sourire vint effleurer ses lèvres.

Il tourna son regard du côté opposé. D'abord, il ne put rien distinguer... Mais peu-à-peu ses yeux aperçurent le fleuve se perdant au-delà d'un bois épais ; puis, plus loin, entre deux petites montagnes, il crut remarquer un lac. Il se trompait ; car bientôt le lac sortit de son lit, s'éleva, s'étendit, et finit par inonder tout l'espace que son œil embrassait ; c'était le brouillard qui reprenait son empire ; le pauvre voyageur, qui croyait découvrir le but de ses fatigues, ne vit plus rien ; découragé, il s'assit sur un tronc d'arbre et appuya tristement sa tête dans ses mains ; près de lui, sur l'herbe, enveloppé dans un ample manteau, son fils âgé de trois à quatre ans dormait profondément.

Le malheureux resta ainsi immobile pendant près d'une heure.

De temps en temps, il poussait de profonds soupirs, et des phrases étranges s'échappaient de ses lèvres.

— Hélas ! disait-il, ce pays est affreux... J'y mourrai, je le sens, j'y mourrai... Mais j'ai tenu mon serment... Femme, tu seras obéie...

Enfin, l'enfant se réveilla, il le prit dans ses bras, et le couvrant de baisers frénétiques :

— O mon fils ! C'est pour toi... pour toi seul, s'écria-t-il avec transport.

La nuit était devenue sombre, le brouillard moins intense. Au loin, à l'endroit où il croyait voir un lac, il aperçut un groupe éclatant de lumière.

— Voilà Londres sans doute, dit-il, puis il ajouta du ton d'un homme accablé qui tente un dernier effort : Allons ! Et descendant la colline, il se mit à longer le fleuve.

Il marchait ainsi depuis une demi-heure, lorsqu'il entendit un bruit de chevaux, il s'arrêta et prêta l'oreille.

C'étaient deux cavaliers suivis chacun par deux hommes d'armes, précaution fort utile à cette époque pour deux nobles Normands, qui avaient à craindre, d'un côté, l'animosité des Anglo-Saxons, qui n'était pas encore éteinte, de l'autre les attaques imprévues des nombreux bandits dont les environs de Londres étaient infestés.

Le mendiant ayant compris, à quelques mots prononcés par l'un d'eux, qu'ils se rendaient à la ville, résolut de les suivre, mais à distance, afin de ne pas être remarqué.

L'un des deux cavaliers, Guillaume de Tracy,

pour rompre la monotonie de la route, se mit à entonner une chanson des croisades, œuvres récente d'un célèbre trouvère, Bernard de Ventendour.

— Paix, dit tout-à-coup le second, Hugues de Moreville, en retenant la bride de son cheval.

— Je crois que tu rêves, Moreville, je n'entends rien, dit le chanteur en toussant, comme un homme décidé à psalmodier jusqu'à la fin son interminable ballade.

— Silence, te dis-je, Harold a dressé l'oreille, et il ne se trompe jamais ; je parierais ma tête qu'il qu'il y a du gibier de potence Lombard ou Saxon, non loin d'ici.

En effet, Harold se tenait cambré, et ses naseaux contractés semblaient flairer l'ennemi, ainsi qu'un bon et loyal coursier arabe doit faire en pareille circonstance.

Les deux gentilshommes et les quatre hommes d'armes se tinrent prêts à faire résistance en cas d'attaque.

Mais ces préparatifs belliqueux furent inutiles ; car ce bruit inattendu, qui avait frappé l'ouïe trop délicate du cheval, était occasioné par deux nouveaux cavaliers fort pacifiques qui se rendaient à Londres, et qui, dans ce moment, arrivaient au galop par un chemin de traverse.

— Que Notre-Dame me soit en aide ! Mais je crois bien reconnaître les deux silhouettes que voici, s'écria de Tracy de manière à être entendu des nouveaux venus.

— Que Saint-Dunstan me protège ! répondit l'un d'eux en s'avancant. Mais il me semble avoir entendu ce damné de Tracy implorer le saint nom de la Vierge.

— Eh parbleu ! Moreville, répliqua de Tracy en riant, Harold est prophète ; ce sont justement les seigneurs Richard Brito et Réginald Fitz-Urse, deux loups saxons que les libéralités d'Henri, prince d'Anjou, ont su apprivoiser.

— Vous vous rendez au palais sans doute ? demanda le sire Richard ; nous ferons route ensemble.

Ils se mirent à chevaucher en silence, et de Tracy, qui voulait entamer la conversation, murmurait entre ses dents : — « Oui, nous nous rendons au palais, mais il s'agit de savoir si c'est bien au même ; car il y a des loups et des renards parmi nous, et la cité renferme un palais saxon et un palais normand.

— Que veut dire cette parabole, demanda Richard Brito en riant.

— Elle veut dire, répondit de Tracy, qu'un étranger, s'il se basait sur l'apparence croyant aller faire sa cour au roi Henri II, entrerait tout droit dans la somptueuse demeure du chancelier Thomas Becket.

— C'est vrai, dit Moreville, voilà un homme dont la fortune a été prodigieusement rapide, et qui est parti de bien bas cependant.

— On le dit fils d'un obscur commerçant de la cité, ajouta Richard.

— Et qu'importe, messeigneurs, reprit de Tracy, qu'importe ! Fût-il fils d'un serf, pensez-vous qu'un homme parti de si bas, comme vous le dites, et qui, par la seule force de son génie et de son mérite, arrive si haut, ne soit pas plus digne de respect qu'un de ces gentilshommes issus de sang presque royal, mais dont la valeur personnelle les aurait laissés végéter pour toujours dans la foule immonde des manants et vilains.

— Que veux-tu dire?...

— Je veux dire, continua de Tracy en s'animant, je veux dire que si je n'avais vu de mes propres yeux ce Thomas Becket à la place qu'il occupe, je ne pourrais pas croire qu'il y fût.

— Certainement, dit Moreville, en soupirant, le hasard a beaucoup fait pour lui.

— Le hasard ! Moreville, reprit de Tracy avec volubilité, le hasard n'a jamais fait d'un homme du peuple le confident et le favori d'un roi ; et, sans centredit, ce damné Saxon est plus adroit que nous tous. Un seul moment lui a suffi pour connaître le roi jusque dans les moindres replis de son cœur ; aussi comme le courtisan possède bien l'art de plaire à son maître ! comme il sait rire et pleurer suivant la circonstance ! il a lu dans l'histoire que les compagnons de plaisir et d'orgie des princes finissent toujours par s'emparer du pouvoir ; aussi n'a-t-il laissé cette charge à personne ; et le ministre si profond, si sérieux, devient en un instant le compagnon le plus gai et le plus amusant.

Eh tenez ! Voyez-vous là-bas la tour de Londres resplendissante de feux et de lumières... Eh bien ! le lord chancelier Thomas Becket, archidiacre de Cantorbéry, prévôt d'Hasting, gouverneur de la tour, comte de Berckam, Baron d'Eye, seigneur et bénéficiaire des fiefs et évêchés vacants, etc., etc., préside dans ce moment un somptueux banquet auquel il a convié le roi, les ministres, et tous les conseillers.

— Et pas nous, dit Richard Brito d'un air rêveur.

— Nous ! reprit de Tracy avec le plus grand sérieux, est-ce que nous aurions accepté l'invitation d'un homme parti de si bas ?

— Allons donc, s'écria Moreville en riant aux éclats, c'est bon pour Henri II et les ministres.

Un silence profond suivit cette saillie, qui bien certainement fit faire de sérieuses réflexions à chacun des courtisans.

Cependant l'un d'eux n'avait pas encore dit un mot, il semblait être resté tout-à-fait étranger à la conversation ; il était pensif et ne s'occupait même plus du soin de guider son cheval.

Richard Brito fut le premier à s'en apercevoir.

— « Avez-vous remarqué, dit-il à ses amis, l'air triste et silencieux de notre ami Réginald ?

— Hélas ! dit Réginald en revenant à lui, ne savez-vous pas qu'il y a de mauvaises nouvelles ?

— Lesquelles ? s'écrièrent les courtisans en s'approchant vivement de Réginald ?

— Mes amis, reprit celui-ci en baissant la voix d'un air consterné, le primat du royaume, Théobald, le vénérable archevêque de Cantorbéry, est presque mourant.

— Voici ce que tu appelles une mauvaise nouvelle, dit de Tracy en souriant.

— Sans doute, ajouta le premier sur le même ton, et je ne puis m'empêcher de m'attrister quand je vois partir un à un tous les meilleurs soutiens de la puissance religieuse.

— Je connais quelqu'un, dit de Tracy, qui pense bien autrement.

— Le roi, n'est-ce pas, reprit Réginald avec tristesse ; hélas ! tout le monde connaît ses intentions hostiles contre la religion. Mais heureusement nous avons encore en Europe des princes qui sauront la protéger, et sans aller si loin, notre voisin Louis de France...

— Réginald, dit vivement de Tracy en l'interrompant, voilà ce que tu appelles de la religion, un homme qui s'agenouille devant les tyranniques volontés du pontife de Rome et qui fait brûler treize cents chrétiens dans le sanctuaire même de la Divinité.

— Du moins, dit Réginald en haussant la voix, il a montré son repentir d'une manière éclatante, et la croisade...

— La croisade, reprit de Tracy, voilà le grand

mot, la croisade ! Il faut l'avouer, Messeigneurs, maintenant que l'effervescence est calmée, c'était là un singulier moyen de faire pénitence ; un roi commet un crime atroce, et pour décharger sa conscience des treize cents victimes de Vitry, il va faire tuer cent mille de ses sujets sous le ciel de la Palestine.

— De Tracy, dit Moreville, ce sont là de ces choses que nous ne devrions pas approfondir.

— Et pourquoi non ? reprit de Tracy en parlant plus fort, Henri Plantagenet n'est-il pas en ce moment roi d'Angleterre, et notre devoir de bons et loyaux gentilshommes n'est-il pas de suivre et de partager les intentions de notre maître ?.. Oui, messieurs, avec un prince aussi grand, aussi éclairé que le nôtre, je ne donne pas quinze ans d'existence à la puissance des évêques.

— Ce n'est que trop vrai, reprit lentement Réginald, et ce qui m'attriste le plus, c'est de voir Thomas Becket seconder les vues du roi : lui, qui, lorsqu'il n'était qu'archidiacre de Cantorbéri, et l'ami de Théobald, semblait au contraire devoir être un jour le champion le plus dévoué de l'Eglise... Hélas !... si quelque saint homme inspiré du ciel ne vient s'opposer à leur criminelle pensée, qui sait ce que nous deviendrons !

— C'est une chose digne de remarque, messieurs, dit de Tracy, de plus en plus exalté ; de tout temps, l'homme a été assez aveugle pour croire son époque le but et la limite de la civilisa-

tion, il marche vers l'avenir à reculons, son regard ne peut entrevoir que la distance du passé, et, dans sa course incertaine, mais forcée, son imagination lui représente l'avenir comme un abîme qui s'ouvre sans cesse pour l'engloutir!... Ce que nous deviendrons... Eh bien! je vais vous le dire, moi! Lorsque les rois comprendront enfin leur intérêt, auront diminué ce pouvoir des évêques, basé sur l'ignorance et le fanatisme, le peuple, à son tour, osera ouvrir les yeux sur cette religion qu'on lui défendait d'approfondir; son intelligence, peu à peu développée, saura percer l'enveloppe grossière dont on entoure une morale sublime; il comprendra, lui pauvre et misérable, qu'il ne doit pas user sa vie et son labeur pour enrichir des moines fainéants qui ont, disent-ils, fait vœu de pauvreté. Il comprendra enfin que le successeur de Jésus-Christ ne doit pas être un tyran qui maudit, mais bien un père qui pardonne. Oui, mes amis, et du milieu de ces obscurs vassaux que vous méprisez aujourd'hui, sortira, comme par miracle, une série d'apôtres dévoués à la cause de Dieu, qui, dégageant cette religion des ténèbres qui l'entourent, en feront un flambeau éclatant qui guidera la marche éternelle des siècles vers ce but fixe et immuable appelé la justice et la vérité!

A ce discours, ses compagnons se mirent à rire en disant : Il est fou.

— Comme on reconnaît là le disciple d'Abelard, murmura Réginald entre ses dents.

— Écoute de Tracy, lui dit Moreville en s'approchant de lui, toutes ces belles phrases, quoique ne signifiant pas grand' chose, ont cependant une certaine odeur d'hérésie ; je te conseille de les réciter le moins souvent possible ; car l'on pourrait bien faire de toi à Londres ce que l'on vient de faire à Paris du livre de ton maître.

— Tu as raison, Moreville, dit de Tracy froidement, il vaut bien mieux se taire que de n'être pas compris.

En disant cela, ils arrivèrent en face de la tour, mais il fallait traverser la Tamise ; ils descendirent de leurs chevaux que les hommes d'armes furent chargés de garder jusqu'à leur retour.

— Holà hé ! Bernwor, s'écria de Tracy d'une voix de tonnerre : je crois que ce pourceau de Saxon est en train de cuver son ale dans sa barque... Holà hé !!...

Le pauvre batelier, encore tout endormi, se leva sur son séant, un bâillement prolongé lui fit ouvrir une bouche d'une dimension plus qu'ordinaire, et étendant ses deux bras engourdis, il se mit à regarder qui est-ce qui l'appelait avec des poumons semblables.

— Comment, maraud, dit de Tracy, en langue saxonne, tu te permets de dormir lorsque d'honnêtes gentilshommes normands ont besoin de toi.

— Pardon, mes maîtres, répondit Bernwor en bâillant de nouveau, pardon, mais il y a beaucoup d'honnêtes Normands à Londres, et j'en ai tant

passé, que mon dos est brisé, et que mes bras n'en peuvent plus, j'ai peur de ne pouvoir ramer jusqu'à la tour, et si quelqu'un de vous ne daigne mettre la main à la rame, je crains bien que le courant du fleuve ne vous ramène en Normandie.

— Maudit ivrogne, dit Moreville qui commençait à s'impatienter, si tu avais bu moins de bière ou de gin, tu aurais un peu plus de forces... mais bon gré mal gré, il faudra bien que tu rames, car je veux être excommunié si, à la première hésitation, je ne t'envoie finir ton somme au fond de la Tamise.

— Ce serait difficile, mon très-excellent seigneur, répondit froidement le Saxon, car je vous dirai que depuis vingt ans que j'exerce l'état de batelier, j'ai sauvé de l'eau cinquante-trois Normands, et que pas un n'a pu réussir à me noyer.

En ce moment une voix étrangère vint couper court à ce colloque.

— Si vous voulez m'admettre dans cette barque, disait-elle en français, je donnerai un coup de main à ce brave homme.

Les courtisans se tournèrent en sursaut pour voir quel était le personnage qui venait de prononcer ces paroles ; c'était le mendiant dont nous avons parlé au commencement du chapitre.

— Qui es-tu ? demanda sèchement Moreville.

— Un pauvre pèlerin, et j'ai besoin de me rendre dans la cité ce soir même.

— Tu n'est pas Anglais ?

— Non, monseigneur.

— Et cependant tu ne dois pas être Français, ton accent est étranger, et ta peau est fortement brunie par le soleil.

— Monseigneur, cela vient de ce que je suis né en Palestine. En prononçant ces paroles, la voix du mendiant était très-émue.

— Allons, viens, et dépêche-toi.

Il ne se le fit pas dire deux fois, et sautant lestement dans la barque, il assit son fils à côté de lui, prit une rame des mains de Bernwor, et tous les deux s'empressèrent de ramer le mieux qu'ils purent, malgré la fatigue qui les accablait.

Les quatre seigneurs s'étaient placés à l'arrière de la barque et de Tracy tenait le gouvernail.

La Tamise est fort large à cet endroit ; le ciel était parsemé d'étoiles, et au fond, les feux de la tour se réfléchissaient dans l'eau : un moment, l'on n'entendit que le bruit des rames qui frappaient l'eau régulièrement.

— Savez-vous, messeigneurs, si la reine Eléonore nous fera l'honneur de se montrer ce soir ? demanda Moreville.

A ce nom d'Eléonore, la rame fut sur le point de s'échapper des mains du mendiant.

— Qui peut le savoir mieux que toi, dit Richard, car il me semble que depuis quelque temps, elle t'accueille d'une manière toute particulière.

— C'est vrai, dit Moreville en baissant la voix et d'un ton de fatuité mal déguisée ; on dit que

notre belle souveraine méridionale a l'âme ardente et le cœur sensible, et vous comprenez, messieurs, que si je parviens à lui plaire, il me sera facile, avec sa protection...

— Hum, hum, dit de Tracy, le cas est grave. Ecoute, Hugues, tu m'as donné un conseil, tout à l'heure, permet qu'à mon tour je t'en donne un. Tu sais que Louis VII, roi de France, à son retour de la Terre-Sainte, a divorcé avec sa femme Éléonore, qui l'avait suivi dans la croisade : il devait pour cela avoir un motif grave, puisqu'il renonça à la dot d'Éléonore de Guienne, qui se composait des plus belles provinces de France...

— Eh bien ? dit Moreville.

— Eh bien ! continua de Tracy, le roi d'Angleterre, en épousant la femme répudiée de Louis-le-Jeune, a bien voulu fermer les yeux sur sa conduite passée, en raison de la beauté de la dot ; mais prends-y-garde ! Henri II, sachant à quoi s'en tenir sur la reine de France, veille sur son honneur, et il ne souffrira pas que la reine d'Angleterre protège qui que ce soit... Que le ciel te confonde, rameur du diable ! A quoi penses-tu donc ? nous dévions, le courant nous entraîne, ferme, ferme sur la gauche !

— Le fait est, ajouta Richard Brito à demi-voix, que depuis qu'Éléonore de Guienne est sur le trône d'Angleterre, personne à la cour n'ose prononcer le nom de la ville d'Antioche.

— Ah bah ! reprit Moreville, on a dit trop de choses pour qu'il y en ait une seule de vraie.

— Si tu as des doutes sur ce sujet, reprit de Tracy, je te conseille, la première fois que, pour tes péchés, tu iras te promener en Palestine, de t'arrêter à Antioche, et de prendre des informations auprès du prince Raymond de Poitiers. C'est un gentilhomme bien fait, galant, spirituel, et qui sait mieux que personne à quoi s'en tenir sur la vertu de sa charmante nièce... Encore!... Mais voyez si ce mendiant maudit pourra ramer comme il faut. Tout à l'heure le courant nous emportait, maintenant nous remontons le fleuve. . Allons donc, Bernwor l'endormi, un peu de vigueur sur la rame droite, et toi, mendiant, calme un peu ta fougue sur la gauche. Allons, mes enfants, du courage, nous arrivons.

— Et s'il faut en croire la chronique, dit Richard, tu pourras aussi descendre beaucoup plus bas, non pas dans le peuple, encore plus bas, parmi les Sarrasins. Tu chercheras le plus vil de tous, un mécréant sans nom, un Arabe vagabond...

— Holà, interrompit Réginald, moi, je nie ce fait; vous auriez pu ajouter qu'elle a aimé un gentilhomme de la suite du roi de France, et même bien d'autres encore... mais souvenez-vous qu'elle est chrétienne, et qu'elle n'a pu jeter un seul regard sur un infidèle, un maudit...

— C'est juste, s'écrièrent ensemble Moreville et de Tracy.

— Je vous ai parlé d'après la chronique,

ajouta Richard, mais il est presumable que c'est une licence de l'historien pour donner une teinte plus romanesque à son œuvre.

— Eh bien, moi, messeigneurs, dit Moreville, dès aujourd'hui je nie tout, et je soutiendrai ce que j'avance à la pointe de mon épée.

La barque toucha le bord, il était temps, le mendiant n'y pouvait plus tenir.

Il jeta rudement la rame sur le rivage en disant d'une voix concentrée :

— Oh les courtisans, les courtisans, ils sont partout les mêmes !

Les seigneurs sautèrent sur le bord.

— Je ne te fais pas mon compliment sur ta manière de manier la rame, dit de Tracy, mais au fait, en ta qualité de mendiant, tu n'es pas forcé de savoir travailler ; cependant j'ai pitié de toi : tiens, prends ceci, et va-t-en.

— Non, répondit celui-ci, je veux vous prouver avant que je suis bon à quelque chose, j'ai entendu la fin de votre discussion sur la reine Eléonore, et je désire vous mettre d'accord.

— Ah ! ah ! dit de Tracy en riant, voyons, maintenant, parle, dis-nous qui a raison ?

— Le mendiant resta un moment sans rien dire : il semblait lutter avec lui-même ; son regard flamboyait dans l'ombre ; tout-à-coup, allant vivement de l'un à l'autre, il s'écria : « Vous, vous dites qu'elle a aimé le prince d'Antioche... , vous qu'elle a aimé un gentilhomme de la suite du roi, vous,

vous soutenez que tout est vrai ; vous, que tout est faux ?...

Il s'arrêta, et, croisant les bras, il les regarda tous en face :

Et tous vous niez son amour pour un Sarrazin obscur, pour un Arabe libre et vagabond ?

— Sans doute, répondirent-ils avec étonnement.

— Eh bien ! mes beaux seigneurs, ajouta le mendiant, je vous dirai humblement que vous mentiez tous les quatre.

— Ah !... ah !... ah !... ah !... ah !... bravo, dit de Tracy en riant aux éclats.

— Vil mendiant, sais-tu qui nous sommes ? dit Moreville pourpre de colère.

— Des courtisâns ! la différence entre nous n'est pas grande, répondit le mendiant.

— Il a de l'esprit ce misérable-là, dit de Tracy Moreville.

— Il faut bien qu'ils aient quelque chose, dit reville, en lui jetant un regard de mépris.

— Chose précieuse, répondit flegmatiquement le mendiant, c'est la seule qu'un courtisan ne saurait obtenir de son maître.

— Vassal, dit Moreville d'une voix concentrée par la colère, si je ne craignais pas de souiller ma noble épée, je t'aurais déjà fait payer cher ton insolence.

Le mendiant portait la main à son poignard et allait sans doute répondre à Moreville d'une ma-

nière énergique, lorsqu'il s'aperçut que son fils pleurait, et le tirait par son manteau.

Cette vue le fit revenir à lui ; prenant son enfant dans ses bras, il s'écria : O femme... femme, pardonne - moi ; et s'éloignant avec vitesse, il disparut bientôt dans une rue sombre de la cité.

— Ces êtres-là sont lâches, dit Moreville ; une menace les fait fuir.

— Tiens, Bernwor, voilà pour toi, dit de Tracy en jetant une pièce de monnaie qui frappa un banc et s'en fut rouler au fond de la barque.

Mais le Saxon ne fit aucun mouvement pour la ramasser, il dormait profondément.

Un des seigneurs, détachant le cor qu'il avait à sa ceinture, le porta à sa bouche, et en tira deux sons prolongés.

Bientôt la poterne s'ouvrit, la herse fut levée, et le pont-levis se baissant, les quatre seigneurs entrèrent dans la tour, où, par intervalle, l'on entendait la voix vibrante d'un ménestrel qui chantait, et les applaudissements bruyants des nombreux invités du chancelier Thomas Becket.

II

Le Manteau.

Oh a cherubim

Thou wast that did preserve me : thou didst smile
Infused with a fortitude from heaven.

•

• which rais'd in me

And undergoing stomach, to bear up

Against what should ensue.

(*The Tempest.*)

SHAKSPEARE.

Le mendiant erra longtemps dans les rues sombres et tortueuses de la cité sans savoir où il allait ; la conversation des courtisans résonnait encore à ses oreilles.

— Les infâmes, disait-il de temps en temps, les infâmes, l'insulter ainsi ! O Éléonore, sans cet enfant tu serais vengée.

Le couvre-feu était sonné depuis longtemps ; son regard plongeait dans les détours des rues sombres et silencieuses de la cité , sans pouvoir y découvrir aucune lumière.

N'espérant trouver d'asile plus hospitalier, il se décida à passer la nuit sous les piliers d'un marchand. Le lieu était abrité et contenait plusieurs tables et bancs grossièrement sculptés, qui servaient pendant le jour à étaler les riches étoffes d'or et de soie que les marchands flamands avaient importées en Angleterre, et dont ils avaient encore le monopole.

Le mandiant enveloppa son fils avec soin, et le posa sur une des tables, où le pauvre enfant ne tarda pas à s'endormir.

Quant à lui, il s'assit sur un banc, dans l'intention de surveiller le sommeil de son fils.

— Cher enfant, pensait-il en le contemplant, si jeune encore et avoir supporté avec tant de courage les fatigues et les privations d'un voyage si long et si pénible ! Qui m'eût dit que ce serait toi, faible et fragile créature, qui me donnerais plusieurs fois une volonté au-dessus de la force humaine ! Un jour surtout, lorsque la poitrine desséchée par la soif, je me laissai tomber sans espoir sur un sol stérile et brûlant, j'y serais mort ; mais Dieu sans doute me parla par ta voix, tu m'appelas de ce doux nom de père en me tendant tes petits bras, comme pour me rappeler ma promesse, et ton sourire charmant me retraça soudain l'i-

mage vivante de ta mère. Oh ! alors, je ne souffrais plus, l'espoir rentra dans mon âme ; je me levai, et le front haut, je marchai sans crainte à travers les sables mouvants du désert.

— Mais enfin, me voiei donc à Londres, près d'elle, je respire l'air qu'elle respire... O femme ! au milieu des honneurs et des hommages, auras-tu oublié l'enfant du désert, auras-tu oublié celui que tu aimas si tendrement, et pour lequel tu voulais abandonner ton rang et ton titre ? Il ne t'a pas oublié, lui ; pour toi il a été maudit et méprisé par les siens, et pour toi il a renié la croyance de ses pères. Oui, Éléonore, tu seras contente, ce fruit de notre bonheur illégitime que tu me confias en partant, oui, je l'ai juré, ton fils sera chrétien : c'est pour tenir mon serment que j'ai traversé la moitié du monde au milieu des souffrances les plus inouïes.

— Mais hélas ! pensa-t-il soudain en se rappelant les paroles de Tracy, il faut qu'elle ignore toujours mon existence en Angleterre ; ils l'ont dit : Henri II veille sur toi, Éléonore ; ne crains rien, ma discrétion sera digne de la grandeur de ton amour ; oui, je vivrai pauvre et inconnu, je me cacherai sous les haillons d'un misérable mendiant, mais au moins je pourrai te voir dans la foule, comme le dernier de tes vassaux. J'irai de porte en porte mendier l'obole du pauvre, et lorsque j'aurai amassé une dot pour ton fils, je l'exposerai dans une sainte abbaye, et là, élevé dans la foi de tes

aïeux, je le surveillerai dans l'ombre, jusqu'au jour où, ton regard se fixant sur un jeune et beau gentilhomme, je pourrai te dire, en te tendant la main comme pour recevoir ton aumône :

— Reine, voilà ton fils, ai-je tenu ma promesse ?

Peu-à-peu les idées de l'Arabe devinrent vagues et diffuses, ses paupières s'épaissirent, et un sommeil profond ne tarda pas à s'emparer de lui.

Nous avons laissé les quatre courtisans traversant le pont-levis de la tour de Londres, dans l'intention de faire leur cour à leur gracieux maître, Henri II, et peut-être bien aussi à son favori, le chancelier Thomas Becket.

Quand ils entrèrent dans la salle du banquet, elle offrait l'aspect d'une véritable orgie ; le décorum n'existait plus. La fleur de la noblesse saxonne et normande, ordinairement si pointilleuse sur les mots et les usages, fraternisait avec cet épanchement que donne l'ivresse. Les épithètes les plus tendres et les plus amicales coulaient avec abondance de ces lèvres qui tout à l'heure se prodiguaient l'insulte et l'ironie. Ces mains qui, la veille, auraient volontiers échangé un coup de lance, se pressaient maintenant avec une sympathie inconcevable. Quelques Anglo-Saxons, initiés depuis peu seulement aux mœurs et aux coutumes de la chevalerie normande, habitués d'ailleurs à ne boire que de l'ale, du crow, ou de l'hydromel, avaient bravement défié en combat singulier plusieurs fla-

cons de vin du Rhin et de Gascogne : l'attaque avait été vigoureuse ; mais ils furent obligés de céder au nombre ; la plupart des farouches agresseurs étaient déjà hors de combat, le reste essayait encore de lutter, et le respectable bataillon des flacons vides semblait défiler victorieusement sur le champ de bataille.

D'un autre côté de la salle, des gentilshommes normands entouraient un troubadour et écoutaient avec une joie bruyante ses chants licencieux. C'était la chronique scandaleuse de l'époque, et comme la plupart des seigneurs présents étaient des acteurs importants dans cette piquante épopée, cela occasionait, de temps en temps, de grands éclats de rire, et d'étranges dissertations.

Du reste, l'aspect général annonçait un luxe et une profusion incroyables, l'œil était ébloui de l'éclat des lumières ; une grande quantité de vaisselle d'or et d'argent gisait pêle-mêle sur la table et sur les buffets, et de nombreux serviteurs, vêtus d'or et de soie, cherchaient à prévenir le moindre vœu des convives.

Lorsque nos quatre nouveaux venus entrèrent, leur premier mouvement fut de jeter un regard sur la place d'honneur, mais elle était vide.

Le roi et son hôte avaient disparu, sans que personne ne l'eût remarqué. Leur désappointement fut grand, car ils avaient espéré trouver le maître dans un de ces moments d'abandon et de laisser-aller, si heureux parfois pour des courtisans qui ont tout leur sang-froid.

En vain demandèrent-ils ce qu'étaient devenus le roi et son chancelier, personne n'était en état de leur répondre. Ils prirent donc philosophiquement leur parti, et s'étant fait verser force rasades de vins de France, ils montèrent peu-à-peu au diapason général, et se trouvèrent bientôt en état de faire chorus avec le reste des conviés.

Mais quittons cette scène qui devient peu intéressante, pour suivre un instant les deux fugitifs dans leur excursion nocturne.

Au moment où le cor de Richard Brito résonnait devant la tour, une porte s'ouvrait sur la cité, et laissait sortir le roi et son favori, à cheval, et précédés de deux archers à cheval aussi, portant des torches.

Le roi Henri II était de taille moyenne, un peu gros et cependant bien proportionné ; sa physionomie était vive et ouverte. Il portait une longue tunique de soie rouge, brochée en or ; elle était attachée au cou par un anneau d'or, surchargé de pierreries et au milieu du corps par une ceinture de velours, dont l'un des bouts, plus allongé que l'autre, servait à supporter une escarcelle, qui tombait presque jusqu'aux genoux : le tout était recouvert par un long manteau azur foncé, en drap de Flandre ; sa coiffure consistait en une espèce de chaperon pointu en laine, de couleur sombre, rabattu sur les épaules et qui ne laissait absolument que la figure à découvert.

Du reste, excellent cavalier, il maniait son che-

val avec une grâce charmante, et certainement, si quelque noble dame l'avait vu passer, cette particularité seule aurait suffi pour trahir son incognito.

Quant au chancelier, il était coiffé d'une toque de velours noir, surmontée d'une plume blanche, sa tunique était de soie bleue avec de petites étoiles d'or ; son manteau, de la plus grande beauté, d'une richesse et d'un travail admirables, un peu moins grand que celui du roi, était rouge, bordé en hermine, et retenu par une agraffe en pierres précieuses.

Sa figure était maigre, son teint bilieux, sous des sourcils épais, ses yeux un peu enfoncés dans leur orbite, d'une excessive vivacité, lançaient un éclat peu ordinaire ; sa bouche était un sourire continuel ; mais il y avait dans l'ensemble de cette physionomie si mobile, quelque chose de contraint et de forcé ; l'on voyait que le courtisan avait acquis le grand art de cacher les mouvements de son âme sous un masque toujours trompeur.

Depuis la conquête de l'Angleterre par les Normands, Thomas Becket était le premier homme d'origine saxonne qu'on eût élevé à un emploi aussi considérable que celui de chancelier.

Dès sa plus grande jeunesse, il avait été protégé par le primat Théobald, qui, lui ayant trouvé une grande capacité, le mit à même, par ses largesses, de voyager et de s'instruire. A son retour, son protecteur lui donna la place d'archidiaque de

Cantorbéry, et lorsqu'Henri, duc de Normandie, vint prendre possession de la couronne d'Angleterre, il fut présenté à ce prince par l'archevêque, comme un sujet fidèle, rempli de science et de savoir, et digne de sa bienveillance.

Henri se souvint que Becket, par son influence sur le primat, lui avait facilité le chemin du trône. Une entrevue fut suffisante pour montrer à ce prince tout ce que valait l'archidiacre.

Il vit bientôt qu'il lui serait difficile de se passer de lui, tant les connaissances de cet homme, ses idées sur les véritables besoins du pays lui parurent approfondies ; en effet, bientôt, il fut élevé à la dignité de chancelier, et, comme le roi vit de plus en plus que son premier ministre était un ami sûr et fidèle, il lui fit don successivement de toutes les charges et de tous les fiefs qui devenaient disponibles, de sorte que bientôt les revenus du chancelier furent aussi considérables que ceux de la couronne.

Les historiens disent qu'il équipa et conduisit, à ses propres frais, sept cents chevaliers dans la guerre de Toulouse ; que pendant les années suivantes, sur les frontières de la Normandie, il entretint, pendant quarante jours, douze cents chevaliers et quatre mille personnes de leur suite, et qu'enfin, dans une ambassade dont il fut chargé, il étonna la cour de France par le nombre et la magnificence des gens qui l'accompagnaient.

Le roi et son favori traversaient donc les rues

sombres de la cité, éclairés seulement par les deux torches que portaient les archers.

Ils allaient au grand trot, mais à mesure qu'ils s'éloignaient de la tour, ils ralentissaient leur marche.

Enfin, s'arrêtant tout-à-fait, ils partirent d'un grand éclat de rire, ainsi que deux écoliers qui viennent de faire une espièglerie.

— Que vont dire tes convives, lorsqu'ils s'apercevront de notre absence ? dit le roi.

— Ils diront ce qu'il voudront, répondit le chancelier, peu nous importe... Sommes-nous donc roi pour être esclaves ?

— Certainement non, dit le roi en donnant un coup d'éperon à son cheval pour le faire avancer ; mais ce qui m'étonne, c'est que cette idée de prendre l'air et de faire une promenade nocturne nous soit venue en même temps.

— Cela prouve, Monseigneur, répondit Thomas Becket, qu'il y a de l'unité dans notre manière d'agir et de penser.

— J'espère qu'il en sera toujours ainsi, dit le roi ; mais je crains bien que ce soir nous ne soyons pas tout-à-fait d'accord ; il faut que tu saches, dit le roi en baissant la voix, et en dirigeant son cheval auprès de celui de son favori, il faut que tu saches que je rentre dans la foule vulgaire des simples mortels. Je suis amoureux... oui, moi, le roi Henri II, amoureux en personne d'une femme si aimable, si belle, qu'elle a parfois réussi à me faire oublier mon royaume.

— C'est comme moi, dit le chancelier.

— Tu es amoureux ?

— Oui, Monseigneur.

— J'ai un rendez-vous.

— Moi aussi.

— Dans le faubourg de Southwark.

— Moi aussi.

— Par Notre-Dame, dit le roi, j'ai peur maintenant qu'il n'y ait trop d'unité dans notre manière d'agir... Comment se nomme ta belle ? ajouta le roi en riant.

— Les lois de la chevalerie me défendent de dire son nom.

— Est-ce une noble dame ?

— Oui, Monseigneur, une jeune veuve.

— Je respire, dit le roi en riant plus fort, une veuve !... Je n'ai pas été aussi heureux que toi, ma noble dame à moi est une noble dame qui était encore demoiselle.

— Ma veuve aussi, dit Thomas Becket avec distraction.

— Comment, Tom, ta veuve était demoiselle ! s'écria le roi en riant cette fois aux éclats.

— Certainement, Monseigneur, puisqu'elle n'avait jamais connu son mari, répondit le chancelier avec le plus grand sérieux.

— Regarde donc, dit le roi après quelques instants de silence : je crois, Dieu me pardonne, que Flernok le Flamand a oublié de rentrer sa marchandise.

Le chancelier s'approcha et dit : « Non, Monseigneur, c'est un pauvre mendiant et un enfant qui dorment.

— Ce malheureux tremble de froid, ajouta un des archers qui s'était avancé pour éclairer le chancelier.

— Oh ! pour le coup je redeviens roi, dit Henri II avec émotion : n'est-ce pas une honte, seigneur chancelier, qu'il y ait à ma cour des seigneurs si riches et si prodigues, et que ce pauvre homme manque même de vêtements.

— Oui, sire, répondit Thomas Becket, et ce serait justice de lui en donner un.

— Eh bien ! c'est ce qu'il faut faire à l'instant, dit le roi, en s'emparant du riche manteau du chancelier, qu'il se mit à tirer avec force. Celui-ci défendit son bien le mieux qu'il put, et se mit à tirer de son côté. Il était difficile de prévoir le dénouement de cette lutte d'un nouveau genre, lorsque le roi, qui, comme nous l'avons dit, était un excellent cavalier, tenant la bride d'une main et le manteau de l'autre, fit faire un mouvement rapide à son cheval, de manière à faire cabrer celui du chancelier qui, perdant l'étrier, fut obligé de lâcher prise, afin de n'être pas désarçonné.

— Eléonore ! Eléonore ! murmura en ce moment une voix sourde.

— Qui a nommé la reine Eléonore ? demanda le roi avec étonnement.

— C'est ce mendiant, répondit un des archers.

— Tu vois, Tom, dit le roi, ce malheureux rêve sans doute que la reine lui fait l'aumône... De par Saint-Denis, son rêve va se changer en réalité. Ralph, réveille-le.

L'archer s'empressa de secouer fortement le mendiant, dont le premier mouvement en s'éveillant fut de porter une main à son poignard et d'étendre l'autre sur son fils comme pour le protéger.

— Holà ! mon brave, dit Ralph, ne sois pas comme le serpent qui mord la main qui veut le réchauffer.

— Tiens ! dit le roi en lui jetant le manteau du chancelier, ceci vaut une fortune, et remercie la reine que tu as implorée pendant ton sommeil, car c'est en son nom que le roi te fait don de ce manteau.

— Vous, le roi ! s'écria le mendiant ; et il se jeta à ses pieds.

— Tudieu ! le bel enfant ! dit Henri II qui s'était approché de la table où il dormait. Regarde donc, Tom, qui dirait que c'est là le fils d'un manant ; as-tu remarqué un certain air de ressemblance avec quelqu'un.

— C'est vrai, dit le chancelier qui, malgré tout le mécontentement intérieur que cette scène venait de lui causer, avait repris sans peine son air riant.

— Ecoute, dit le roi au mendiant, viens demain au palais ; si je t'en juge capable, tu pour-

ras devenir un des principaux enights de la cour ; et quant à ton fils, lorsqu'il sera plus âgé, nous pourrons en faire un page.

En disant ces mots, le roi piqua des deux et ils disparurent, laissant le pauvre Arabe dans le plus grand étonnement.

— Moi, pensa-t-il, moi, employé à la cour et mon fils page... page de la reine peut-être... Oh ! c'est impossible... c'est impossible... Je viens d'avoir une vision... mais cependant voilà bien ce manteau... ce manteau qui vaut une fortune, a-t-on dit... tout est réel!... oui... oui... par Mahomet, tout est réel!!! ...

Ce premier élan de joie passé, le mendiant se mit à réfléchir profondément : les paroles de de Tracy vinrent de nouveau retentir à son oreille. Il pensa avec raison qu'il y aurait du danger pour la reine, pour lui et pour son enfant, si par hasard l'idée du roi se réalisait.

Il résolut d'en rester à son premier dessein, c'est-à-dire d'exposer son fils dans une sainte abbaye, et de laisser ignorer à la reine sa présence en Angleterre, jusqu'à ce qu'elle soit d'un âge à ne plus exciter la jalousie d'un époux.

III.

Laure de Neville.

Penses-tu qu'il vienne aujourd'hui?

— Ne m'avez-vous pas vue plus d'une fois aller à la fenêtre? N'avez-vous pas remarqué comme j'écoute chaque bruit qui se fait à la porte?

Je sais bien qu'il ne vient qu'à la nuit... mais dès que je suis levée, je l'attends... je l'attends à tous les moments du jour!

(Egmont.)

GOETHE.

Vers le milieu du douzième siècle, époque à laquelle se passe cette histoire, la ville de Londres avait déjà acquis une grande importance commerciale; c'était pour ainsi dire le bazar de toute l'Angleterre. La volonté de la bourgeoisie de cette ville était d'une grande influence sur les affaires du gouvernement. Aussi la politique des rois d'Angleterre, depuis Guillaume-le-Conquérant, fut tou-

jours de se l'attacher, soit en lui accordant de nouveaux privilèges, soit en protégeant ceux qu'elle avait su se conserver depuis les temps les plus reculés. Il y avait, sous le nom de hanse, une corporation à laquelle appartenait le gouvernement et la police de la cité. Les citoyens de Londres étaient regardés de niveau avec la noblesse, et plusieurs historiens disent qu'ils pouvaient mettre quarante mille chevaliers en campagne,

Il était donc de leur intérêt commun d'établir une police régulière, capable de les protéger contre les attaques imprévues des bandes mercenaires, dont la bonne volonté de Henri II n'avait pu réussir à débarrasser entièrement le royaume.

Quoique les maisons intérieures de la cité fussent peu propres à offrir une résistance solide en cas d'attaque, il était bien rare qu'on entendit parler de semblables tentatives de la part des *Outlaws* ou bandits.

Cela venait sans doute des nombreux veilleurs de nuit disposés à donner l'alarme en cas de danger, et des diverses patrouilles que les bourgeois, armés de toutes pièces, faisaient nuit et jour autour des murs de la cité.

Mais il n'en était pas de même des faubourgs, dont les habitants étaient quelquefois obligés de soutenir un véritable siège contre ces misérables.

Il y en avait un surtout beaucoup plus exposé que les autres, c'était le faubourg de Southwark.

Ce quartier, du temps d'Harold, un des plus peuplés de Londres, avait été entièrement brûlé et dévasté par les Normands lors de la conquête, et maintenant il était presque désert.

On voyait seulement çà et là quelques demeures qui tenaient le milieu entre les châteaux forts et les maisons ordinaires.

Le roi et le chancelier ayant traversé le pont de Londres, se séparèrent à l'entrée du faubourg de Southwark; le maître continua sa route vers le midi, c'est-à-dire toujours tout droit dans la direction du pont de Londres, tandis que le favori tourna immédiatement à droite le long du fleuve.

Lorsqu'il fut seul, il poussa un soupir de satisfaction, il était libre.

Sa physionomie changea entièrement; tout-à-l'heure elle était ouverte et insouciante, il avait la tête levée, ses yeux voyaient, sa bouche riait; maintenant il n'en était plus de même, sa bouche ne riait plus: ses yeux immobiles étaient sans regards, sa tête était baissée, une pensée profonde l'absorbait.

Il laissa tomber la bride sur le cou du cheval, et l'animal, ne sentant plus ni le mors ni l'éperon, prit ses aises et se mit à marcher comme un Flamand qui se promène.

La maison vers laquelle le fidèle et paresseux quadrupède dirigeait nonchalamment son maître, était une des mieux construites du faubourg; sans être précisément fortifiée, c'était celle pourtant qui

offrait le plus de sécurité. Elle était bâtie au milieu d'une espèce de parc d'une centaine d'arpents ; on l'apercevait de très-loin, mais on ne voyait que la partie supérieure. Le parc était entouré d'un large fossé plein d'eau ; on entrait par quatre pont-levis placés aux côtés opposés.

L'intérieur du parc était un véritable labyrinthe, toutes les routes étaient bordées de fossés et de pont-levis.

Il eût été très-difficile à quelqu'un d'étranger de pénétrer jusqu'à ce petit château ; d'autant plus difficile que l'on changeait tous les jours le bon chemin, à l'aide des ponts, des écluses et des souterrains qui s'y trouvaient en très-grande quantité, et puis l'on pouvait être tué cent fois par les flèches des serviteurs, ayant de savoir d'où elles partaient.

Maintenant pénétrons un peu dans l'intérieur de cette demeure, et voyons si la rêverie ambitieuse et nonchalante du gentilhomme attendu ne cause pas du chagrin et de l'impatience à la noble dame qui attend.

Hélas ! nos pressentiments ne nous trompent pas. A la clarté capricieuse et vacillante d'une lampe, dans une salle basse de cette maison, nous pouvons voir deux femmes, une vieille et une jeune.

La jeune a vingt ans, des cheveux blond-cendrés, de grands yeux bleus, de longs cils noirs, le nez bien fait, la bouche petite, la peau très-blan-

che, des fossettes et deux rangées de perles délicieuses que nous verrions si elle riait... si elle voulait seulement sourire : mais elle n'en a pas envie ; elle essaie en vain de rider son front si pur ; la mode du temps nous permet de deviner, sous une tunique très-juste, une taille gracieuse et élancée, des épaules charmantes, des bras divins, et un sein... qui s'agite avec colère dans sa petite prison de soie. La jeune femme va, vient, prête l'oreille, pousse de gros soupirs, une belle larme sillonne sa joue qui rougit et pâlit tour à tour ; elle attend son amant, elle se désole !

La vieille a soixante ans ; les cheveux gris, les yeux gris, les sourcils gris, le nez long et rouge, la bouche grande, où, lorsqu'elle rit, l'on aperçoit trois dents, une en haut et deux en bas, la peau ridée et flétrie. L'heureuse mode du temps nous permet de ne rien deviner sous une large tunique de laine brune ; la vieille femme est assise près de la lampe, elle tient une quenouille et file, sa figure est impassible, son œil sec, son cœur froid ; elle n'attend personne, elle console.

Mais la jeune femme ne veut pas être consolée.

— Marthe!... Marthe! dit-elle en allant à droite et à gauche comme une folle, Marthe, l'inquiétude me tue... Pourquoi ne vient-il pas?...

— Sainte Vierge ! répond la vieille, vous êtes bien impatiente ce soir ! vous savez bien que son

absence est fort naturelle. La place qu'il occupe auprès de Monseigneur le chancelier Thomas Becket. . .

— Marthe, dit vivement la jeune fille en l'interrompant, n'entends-tu pas du bruit au-dehors ?

— Je n'entends rien, répond froidement la vieille.

— Personne encore ! Personne ! Tu sembles me demander pourquoi je suis inquiète ! Mais tu n'as donc pas remarqué le mystère dont il s'entoure quand il vient me voir ! Pourquoi m'a-t-il défendu de sortir de ce parc ? Pourquoi cet embarras quand je lui fais des questions sur lui, sur sa famille. et pourquoi enfin y a-t-il dans sa destinée quelque chose d'incompréhensible, au-dessus même de son amour ? Tu as pu remarquer aussi, Marthe, lorsque par hasard je lui parle de son maître le chancelier Thomas Becket, de cet homme aussi puissant, plus puissant que le roi peut-être ! . . . tu as pu remarquer, dis-je, comme son front se relève avec orgueil, comme son œil brille d'un éclat plus vif et comme aussitôt après il tombe dans une rêverie profonde qui lui fait oublier ma présence et mon amour ! Oh Marthe ! ne trouves-tu pas comme moi qu'il y a quelque mystère étrange dans la vie de cet homme ?

— Ce que je ne comprends pas, c'est que depuis bientôt six mois, ce soit la première fois que vous ayez de pareilles idées ! . . .

— Oh ! c'est que tu ne sais pas tout, Marthe... Oh ! si je te le disais, tu verrais que j'ai raison de me chagriner.

— Qu'est-ce donc, madame ? dit vivement Marthe avec curiosité.

— Mais non, non... reprend la jeune femme avec émotion, c'est à lui, à lui seul que je dois le dire !... N'est-ce pas Marthe, que Robert est un noble gentilhomme, incapable de tromper une femme sans défense !

Certainement, madame, et je ne comprends pas pourquoi vous vous chagrinez ainsi.

— Mais enfin, pourquoi ne vient-il pas ?

— Le voici, s'écria-t-elle tout à coup, et elle s'élança hors de la salle ; elle monta un petit escalier qui conduisait à une terrasse, et là, malgré l'obscurité, elle plongea son regard au loin, pour voir si elle apercevrait enfin celui qu'elle attendait.

C'était une fausse alerte, son oreille et son cœur l'avaient abusée.

La vieille Marthe arriva toute essoufflée, en grommelant quelques mots contre la jeunesse.

— Je le savais bien que vous vous trompiez : ce n'est encore personne ; faites comme moi, madame, pensez à autre chose ; faites comme si vous ne l'attendiez pas, vous verrez alors combien le temps passe vite.

— Est-ce que je le peux, moi ! Ne pas penser à lui ! ne pas l'attendre ! Ah Marthe ! on voit bien que tu n'as jamais aimé !..

— Hélas oui, j'ai aimé pour mon malheur, et je me souviens que lorsque j'attendais celui qui fut mon mari, je ne regardais jamais la route qu'il devait parcourir pour venir jusqu'à moi, j'étais sûre que le temps m'aurait semblé beaucoup plus long, sans que cela pût contribuer à hâter son retour.

La jeune fille ne l'écoutait pas : elle était immobile, appuyée sur le parapet de la terrasse, son œil cherchait un corps et son oreille un son.

La vieille Marthe était sujette à une toux opiniâtre, l'air était frais, voyant que Laure ne l'écoutait pas, elle s'avança et lui dit en lui prenant le bras :

— Je vous en conjure, madame, rentrez, vous allez vous rendre malade.

— Oh non, je t'en prie, Marthe, cette demeure manque d'air... ces murs m'oppressent comme ceux d'une prison, Laisse-moi respirer un peu... J'ai la tête brûlante, la brise du soir me fera du bien, et calmera peut-être mes pressentiments et mon inquiétude ! Mais toi, ma bonne Marthe, tu souffres, rentre : je ne veux pas que tu sois victime de ton dévouement.

La vieille ne se le fit pas dire deux fois, elle descendit ; et s'asseyant dans la salle basse à la place où elle était tout à l'heure, elle se remit à filer.

Quant à Laure, elle resta sur la terrasse et reprit immédiatement sa posture contemplative.

Laure descendait d'une noble famille de la Normandie ; depuis plus de cent ans ses aïeux et les

sires de Neville, leurs voisins, se faisaient la guerre pour un fief sur lequel les deux familles prétendaient avoir des droits : selon la coutume d'alors, on résolut de mettre un terme à la querelle en projetant une union entre les deux maisons. La jeune Laure, âgée de six ans, fut fiancée au second fils du baron de Neville, le jeune Raoul, à peine âgé de dix ans. Ces sortes de fiançailles étaient à cette époque un engagement sacré, que le pape lui-même se faisait scrupule de rompre. Les deux jeunes gens devaient demeurer chacun dans leurs familles encore pendant dix ans, avant que le mariage fut sanctionné définitivement par l'Église.

La dixième année allait sonner, lorsque Bernard, moine de Clervaux, entreprit de prêcher une nouvelle croisade. On sait quel succès il obtint ; son éloquence ébranla l'Europe. Chacun, saisi d'un saint courage, depuis les premiers souverains jusqu'aux derniers vassaux, voulut partir pour la Palestine. Le jeune Raoul fut du nombre : il reçut la croix des mains de saint Bernard lui-même, il vendit son patrimoine au clergé, et ayant équipé trois cents chevaliers à ses frais, il fit vœu, d'après l'usage reçu, de ne pas quitter l'armure et de ne reposer sa tête sous aucun toit avant d'avoir vu le saint sépulcre.

Les dix ans venaient d'expirer ; son union fut de nouveau bénie par l'Église ; il ne vit sa femme qu'un instant, et lui ayant fait ses adieux, il par-

tit; elle n'eut donc ni le temps de le connaître et encore moins celui de l'aimer.

Accompagnée de quelques-uns de ses serviteurs, elle vint, selon les vœux de son époux, habiter près de Londres, dans le faubourg de Southwark, la demeure dont nous venons de décrire la position.

Un an s'était à peine écoulé, lorsqu'elle apprit que Raoul de Neville venait d'être tué par les Sarasins, de sorte qu'elle se trouva, à l'âge de dix-huit ans, veuve d'un homme qu'elle n'avait jamais connu, et titulaire d'un fief qui ne lui appartenait pas.

Que faire alors? seule, sans fortune, elle aurait pu retourner dans sa famille; mais elle se souvint que cette famille l'avait sacrifiée si jeune dans un but d'égoïsme, sans savoir si cette union lui offrait une chance de bonheur dans l'avenir. Non, cette famille n'était plus la sienne. Elle résolut d'aller se confiner dans un couvent; c'était du moins son intention.

Elle avait dix-huit ans. A cet âge, l'esprit propose, le cœur dispose.

Avant d'aller cloîtrer sa jeunesse pour toujours, elle voulut réfléchir un peu.... encore trois mois, disait-elle, encore trois mois de liberté, et puis après j'appartiendrai à Dieu pour la vie!

Mais hélas! quand on est jeune et belle et surtout quand on est femme, en trois mois l'imagination fait bien du chemin: on reste des journées

entières à rêver, et puis le ciel est si pur, les oiseaux chantent si bien ! On s'égare sans savoir pourquoi dans les allées les plus solitaires et les plus sombres ; l'on emporte avec soi, pour se distraire, une légende de quelque ménestrel à la mode ; dans cette légende il se trouve par hasard quelque jeune et beau gentilhomme, et puis on revient chez soi d'un air rêveur en poussant de gros soupirs dont on ignore la cause, et puis l'on monte à son balcon, et l'œil, quand le soleil descend à l'horison, l'œil de la jeune fille se promène bien loin dans la plaine, pour voir si l'on n'apercevrait pas quelqu'un, un jeune et beau gentilhomme, par exemple... et puis l'on pousse encore des soupirs, et puis l'on se couche et l'on rêve, et puis... que sais-je?... et alors, adieu le couvent.

Voilà ce qui arriva à Laure de Neville.

Un jour qu'elle allait à l'église, accompagnée seulement de Marthe, un gentilhomme s'approcha d'elle et lui demanda avec courtoisie comment il se faisait qu'elle, si jeune et si belle, osât s'aventurer ainsi sans d'autre suite qu'une femme âgée.

Laure rougit, et cependant, malgré sa timidité, elle eut assez de présence d'esprit pour répondre qu'elle était Normande, et que, si quelqu'un osait l'outrager, elle était assez forte pour se faire respecter et se faire rendre justice.

Le gentilhomme fut surpris, mais nullement offensé de cette réponse fière, il salua gracieusement et continua sa route.

La vieille Marthe gourmanda vivement sa jeune maîtresse d'avoir répondu si sèchement à la question polie et désintéressée de ce noble gentilhomme.

Laure ne répondit pas. La voix de ce seigneur résonnait encore à son oreille, son cœur battait vivement, elle regrettait de n'avoir pas bien vu sa figure.

En sortant, son œil jeta un regard furtif à droite et à gauche. ses joues devinrent pourpres, elle doubla le pas, elle venait d'apercevoir le questionneur.

Les femmes ont cela de remarquable : un coup d'œil prompt comme l'éclair leur suffit ; elles saisissent leur personnage en bloc et le détaillent ensuite dans leur mémoire. Elles pourraient vous dire comment il est, de pied en cap, sans se tromper d'un ruban.

— Marthe, dit Laure à demi-voix, je suis sûre qu'il nous suit.

Marthe regarda, c'était vrai.

Les deux femmes marchèrent encore plus vite. Le gentilhomme suivait toujours, quoiqu'à une assez grande distance ; lorsqu'il vit Laure de Neville sur le seuil de son domaine, il s'arrêta, et puis il s'en fut.

Les deux dimanches suivants, la même chose se renouvela ; enfin Laure, intriguée et troublée de plus en plus, voulut savoir une fois pour toutes quelle était l'intention de ce seigneur qui la sui-

vait avec tant d'opiniâtreté toutes les fois qu'elle allait à l'Église.

Un dimanche donc, le jour des Rameaux, quelques instants avant l'heure de l'office du matin, elle envoya la vieille Marthe devant, pour voir si le gentilhomme était là, et pour lui demander, dans ce cas, s'il devait encore suivre sa jeune maîtresse, et pourquoi il agissait ainsi.

Le seigneur répondit que depuis qu'il savait Laure seule et sans appui, il se faisait un point d'honneur de l'escorter lorsqu'elle sortait de chez elle, afin de la défendre et de la protéger, s'il lui arrivait quelque chose de fâcheux.

La vieille remercia au nom de sa maîtresse, et en femme qui a acquis de l'expérience en pareille matière, elle lui fit comprendre adroitement, sans toutefois avoir l'air de faire des avances, que cette assiduité exquise et désintéressée n'avait pas précisément déplu à la dame, mais qu'il aurait peut-être mieux valu pour sa réputation qu'il fût venu franchement lui offrir son bras et son appui, plutôt que de la suivre ainsi, au vu et au su de tout le monde.

Le galant chevalier ne tarda pas à profiter du conseil, et sitôt que Laure parut, il s'avança d'un air dégagé, et lui présenta son bras.

Celle-ci rougit jusqu'aux yeux, balbutia, hésita beaucoup, mais pas assez ; elle n'osait refuser, de crainte de se montrer peu reconnaissante envers ce jeune seigneur qui semblait lui porter un intérêt

si vif et si sincère ; enfin, quoiqu'il en soit (je ne sais trop comment cela se fit), il est positif que la main blanche et potelée de la jeune veuve s'appuya discrètement sur ce bras qui s'offrait de si bon cœur...

Le sire était un galant et discret chevalier, doux de paroles et brûlant de regard ; la belle veuve était simple et naïve.

Je n'essaierai pas de rapporter cette première entrevue ; il faudrait une plume plus habile et plus expérimentée que la mienne. Certaines banalités qui paraîtraient froides et communes à l'œil du lecteur eurent une grande éloquence à l'oreille de la pauvre abandonnée. Lorsqu'on parle pour la première fois à la femme que l'on aime, les mots ne sont rien, l'accent est tout. Tel gentilhomme sincère en dira cent fois plus en un mot que tel autre hypocrite en mille. La jeune fille sentit que ce seigneur méritait sa confiance : elle lui raconta sa vie et son isolement actuel. Le chevalier lui offrit sa protection, et après cette première entrevue, qui dura deux heures, nos deux personnages se connaissaient depuis dix ans.

Le dimanche suivant, le pont-levis se baissa, les secrets du labyrinthe furent dévoilés, et la porte de la maison de Laure de Neville fut ouverte au noble seigneur Robert, comte de Berkam, comme à un ami, à un protecteur envoyé du ciel.

Quelques mois après, ce que Laure avait pris pour une intimité, était devenu un amour pro-

fond, sincère, implacable... elle ne voyait, ne pensait, ne rêvait que lui : Robert l'aimait aussi, et cependant il ne venait la voir que très-irrégulièrement, et ne pouvait jamais assigner une heure de rendez-vous. Il lui avait promis de l'épouser ; mais, dans l'intérêt de leur bonheur futur, il lui avait fait promettre de ne pas sortir de son domaine, jusqu'à ce que leur union fût conclue et terminée.

Voilà où nous en sommes. Nous verrons dans le chapitre suivant pourquoi Thomas Becket ne s'était pas fait connaître à Laure de Neville sous son véritable nom.

IV.

Le Sire de Berkam.

D'où vient que les hommes sont, ou paraissent plus constants dans l'ambition que dans l'amour ?

Le terme de l'ambition est mobile, et s'éloigne à mesure qu'elle avance : celui de l'amour est fixe ; il le dépasse et s'endort.

CHARLES LEMESLE.

Nous avons laissé le chancelier se diriger vers la demeure de Laure de Neville, et nous avons dit qu'il était absorbé par une pensée profonde.

Le lecteur n'a peut-être pas oublié que lorsqu'il fut recommandé au roi Henri II par le primat Théobald, Thomas Becket était archidiacre de Cantorbéry ; cette dignité l'obligeait au célibat, et c'est pourquoi il s'était présenté à Laure de Ne-

ville sous le nom de sire de Berkam, sans lequel il n'aurait pas eu le droit de lui parler d'amour.

Thomas Becket avait l'âme noble, et son but n'était pas de séduire cette femme pour l'abandonner ensuite.

Il espérait faire agréer sa démission d'archidiacre par le Saint-Père, et épouser ensuite aux yeux de toute l'Angleterre celle qu'il aimait d'un amour véritable.

La passion fait souvent promettre des choses qui répugnent à l'honneur et à la conscience, lorsqu'il faut les tenir.

L'âme du chancelier était en ce moment en proie à une lutte terrible ; son cœur balançait entre la reconnaissance d'un côté, et l'amour et l'ambition de l'autre.

Il devait tout au primat Théobald, et lui avait juré, dans l'effusion de sa gratitude, de sacrifier ses jours, sa vie entière au maintien des droits de l'Eglise.

Etant chancelier et favori de Henri II, dont l'intention formelle était, en montant sur le trône d'Angleterre, de réprimer et d'amoindrir considérablement la puissance religieuse, il avait su paralyser en grande partie les efforts de son maître vers ce point, en lui faisant observer que le moment n'était pas venu, et qu'il valait mieux attendre la mort du vieux primat Théobald, auquel lui, Henri Plantagenet, devait le royaume d'Angleterre : ce qui était vrai.

Le roi, qui croyait pouvoir compter sur la bonne volonté de son ministre dans l'avenir, consentit à retarder ses projets pour quelque temps.

De cette manière, Thomas Becket trouva le moyen de servir son ambition, tout en ayant l'air aux yeux du clergé d'Angleterre de protéger les libertés et les privilèges ecclésiastiques.

On comprendra facilement quelle fâcheuse influence son mariage et sa démission d'archidiacre allaient exercer sur l'esprit des évêques et des Anglais d'origine, qui tous espéraient en lui, d'autant plus que Laure de Neville était Normande ; c'était renier hautement la défense des libertés saxonnes et des droits de l'Eglise.

La conduite privée d'un ministre ou d'un monarque a toujours été pour le peuple un oracle politique ; Thomas Becket le savait ; il allait s'aliéner la confiance de ses concitoyens, sur laquelle il avait basé sa puissance et ses rêves d'ambition ; car il ne comptait nullement sur les protestations et la cour assidue que lui faisaient les nobles Normands ; il connaissait trop leur orgueil de vainqueurs, et il savait que toutes ces bouches qui le flattaient avec tant de complaisance n'attendaient que le moment de décharger sur lui tout le fiel de la haine et de la jalousie.

Que faire ? ce mariage pouvait le perdre, et pourtant il aimait trop cette femme pour ne pas tenir sa promesse.

On envie souvent certaines positions sociales ;

mais si l'on savait tout ce qu'il faut de combats intérieurs, si l'on savait combien de fois le cœur est obligé de sacrifier à l'ambition ses sentiments les plus tendres et les plus naturels; si l'on savait combien de longues nuits l'on passe à lutter avec soi-même, et combien ces luttes sont terribles... bien sûr l'on remercierait le ciel de vous avoir placé à l'abri de la fortune et des honneurs.

Le chancelier arriva devant un des pont-levis du château de Laure; s'il n'avait écouté que son amour, il se serait empressé de donner le signal, afin que la porte lui fût ouverte; mais il avait trop réfléchi, il s'arrêta un instant avec hésitation, il craignait cette entrevue.

En effet, comment répondre à ces caresses, à cette voix si douce, à ces larmes, à ces reproches sur le retard apporté à leur union.

Après quelques instants de silence et d'immobilité, il poussa un soupir qui pourrait se traduire ainsi : — c'est fâcheux, mais le sort en est jeté. Et donnant un coup d'éperon à son cheval, il s'avança vers la poterne qui s'ouvrit à son signal.

Nous avons laissé Laure sur sa terrasse, guettant l'arrivée de son bien-aimé; sitôt que son oreille entendit les pas éloignés du cheval, et que son œil aperçut la silhouette du chancelier, elle descendit ou plutôt effleura les marches de l'escalier qui conduisait de la terrasse dans le parc, et courut à la rencontre de celui qu'elle attendait avec tant d'impatience.

A voir cette forme de femme se mouvoir dans l'ombre avec une grâce et une légèreté que la passion seule peut donner, on l'eût prise pour un de ces sylphes que les légendes écossaises font voltiger la nuit dans les campagnes et qui s'évaporent aux premiers souffles du matin.

En moins de quelques minutes elle avait franchi l'espace qui la séparait de Thomas Becket ; en voyant cette masse blanche qui se dirigeait vers lui, le cheval s'arrêta et le chancelier crut apercevoir un fantôme.

— Robert ! Robert ! s'écria la jeune femme d'une voix pleine d'amour et d'émotion... Robert, c'est moi !

— Laure ! dit le chancelier, et son premier mouvement fut de s'élancer à bas de son cheval.

— Oh ! ne descends pas, dit-elle, ne descends pas ! laisse-moi t'admirer, tu es si bien ainsi !... Oh ! c'est que je te vois, Robert, malgré la nuit profonde, je te vois comme si le soleil luisait...

— Cher ange ! dit le chancelier en lui tendant la main ; celle-là s'en empara, et appuya son pied charmant sur celui de Thomas Becket, elle se souleva légèrement et s'assit sur le devant de la selle.

— Oh ! mon ami ! ajouta-t-elle en lui passant les bras au tour du cou, c'est toi, c'est bien toi ! je croyais ne plus te revoir ; mais te voilà, je suis heureuse ! et elle appuya ses lèvres brûlantes sur la bouche de Thomas Becket, qui sentit son cœur se serrer et ses yeux se remplir de larmes.

— Oui, dit-il d'une voix émue, oui, c'est moi, Robert, ton époux, moi qui aimerais mieux mourir que de t'abandonner. Ces paroles furent dites sur un ton de repentir ; c'était une rétractation formelle de ce soupir qu'il poussa devant la poterne.

Rien n'est tel que l'amour pour rendre une femme perspicace ; Laure fut effrayée de cette phrase : « Moi qui aimerais mieux mourir que de *t'abandonner*. » Il y a donc songé ? pensa-t-elle, et soudain elle s'écria d'un ton qui pénétra comme une lame d'acier dans le cœur de Thomas Becket ; « Oh ! tu dis bien vrai, n'est-ce pas ? »

Pendant ce temps le cheval s'était dirigé vers la porte du corps de logis ; un domestique étant venu tenir la bride, les deux amants descendirent.

— Marthe ! Marthe ! c'est lui... le voici, dit Laure avec joie, en entrant dans la salle où Marthe était restée.

Mais la vieille s'était endormie en filant, sa main gauche, sèche et ridée, tenait encore le fil au bout duquel se balançait le fuseau, ce qui pouvait indiquer que son assoupissement ne datait que depuis quelques minutes ; sa tête était penchée sur sa poitrine, et ses lèvres en mouvement semblaient marmotter quelques paroles à voix basse ; sa quenouille, que son bras ne retenait presque plus, courait le plus grand danger, la filasse se dirigeant insensiblement vers la flamme vacillante de la lampe.

Un peintre habile aurait tiré un bon parti de ce groupe ; d'un côté, cette vieille femme dormant d'un sommeil paisible, de l'autre ce couple entrant, cette jeune fille, dont la figure rayonnait de joie et d'amour, s'appuyant sur les bras de cet homme dont les traits préoccupés et inquiets semblaient annoncer un malheur prochain.

— Comment : Marthe... tu dors, s'écria Laure, réveille-toi, c'est lui, c'est Robert ; je te disais bien qu'il viendrait... allons, vite, vite un bon feu, je suis bien sûre que mon noble seigneur ne sera pas fâché de sécher ses habits encore tout humides de rosée, dépêche-toi, dépêche-toi. .

Marthe, au lieu de grommeler comme une vieille femme qu'on vient de réveiller en sursaut, se mit au contraire à satisfaire le désir de sa maîtresse avec une grâce inimaginable,

En un clin d'œil un feu superbe brillait et pétillait dans le foyer.

A la vue de cette flamme blanche, rouge et bleue qui enlaçait et consumait sa proie, qui s'allongeait, s'arrondissait et tourbillonnait follement dans la vaste cheminée, comme une vague de l'océan, le nuage qui obscurcissait le front du chancelier sembla s'éclaircir peu à peu ; un léger sourire de satisfaction vint effleurer ses lèvres ; la libéralité du roi à ses dépens l'avait mis à même d'apprécier l'importance d'un bon feu ; tous ses membres étaient engourdis par la fraîcheur de la nuit.

Laure prit gravement son amant par la main , et le conduisit avec un cérémonial plein d'enfantillage à la place d'honneur qui consistait en un fauteuil grossièrement sculpté, ce qui n'en faisait pas moins pour l'époque un meuble rare et précieux.

— Mon hôte et mon seigneur, veuillez vous placer là ; et moi ici , ajouta-t-elle en changeant subitement son ton emphatique en un ton familier ; et poussant avec le pied une espèce de tabouret, elle s'assit aux pieds du chancelier, sur les genoux duquel elle appuya gracieusement sa belle tête blonde, et fixant avec passion ses grands yeux bleus sur ceux de Becket, ils restèrent un moment silencieux.

Pendant ce temps, Marthe servit sur un buffet quelques flacons de vin et plusieurs assiettes de fruits et de pâtisseries.

— Vous ne prendrez rien, mon doux maître, demanda Laure sans changer de position.

— Non, mon ange, rien, répondit Thomas Becquet en promenant ses doigts parmi les belles tresses blondes de sa maîtresse, non, rien ; laisse-moi te contempler, te voir, me rassasier de ta vue, le temps est si rapide...

— Oui, c'est cela, dit Laure en faisant la moue, c'est une manière détournée de m'annoncer que votre visite ne sera pas longue... D'abord, ajouta-t-elle en se levant avec vivacité, je ne te laisse pas partir ce soir ; tes mains sont froides comme le

marbre, la nuit est trop humide... Je t'en prie, reprit-elle avec émotion, attends le jour... Je te vois si rarement, Robert, attends que les premiers feux du jour aient dissipé cet épais brouillard.

— Laure, tu le sais, je ne suis pas mon maître, un travail important m'appelle ce matin...

— Au palais du chancelier, n'est-ce pas ? interrompit Laure... Oh ! je hais ce Thomas Becket, dont l'ambition et les intrigues me séparent si souvent de toi.

— Ne dis pas de mal de lui, dit le chancelier en souriant ; si tu le connaissais, tu serais la première à le défendre.

— Si je le connaissais, je lui dirais en face qu'il n'appartient pas à un loyal ministre du roi de travailler sourdement la nuit comme un malfaiteur, je lui dirais que les affaires d'Angleterre doivent se faire au grand jour, à la lueur du soleil !

Le chancelier se mit à sourire.

— Oui, ajouta Laure avec force, et je lui demanderais aussi de quel droit il s'oppose à notre union ; car je n'en doute pas, c'est lui...

— Non, ne l'accuse pas, Laure, non, ce n'est pas lui ; il y a d'autres obstacles qui, je l'espère, seront bientôt levés, et alors...

— Nous serons unis, n'est-ce pas ! Oh ! C'est un bonheur que j'attends depuis trop longtemps pour que j'ose y croire !... Tu ne me trompes pas ? Robert ? unis !.. Oh ! si tu me trompais... ce serait affreux !

— Qui donc peut t'inspirer de si tristes pensées? Si tu savais combien il me tarde de te prouver que jamais amour ne fut plus vrai et plus sincère que le mien!

— Pardonne-moi ce doute, dit Laure d'une voix altérée; mais si tu savais, si je te disais...

La phrase expira sur sa bouche, elle n'osa achever, quelques larmes coulèrent de ses yeux; passant son bras autour du cou de Thomas Becket, elle appuya son front sur ce sein qui battait avec force, et un nouveau silence suivit.

Le regard immobile du chancelier était fixé sur la braise à demi-consommée qui encombraait encore le foyer, il prenait une détermination décisive.

Tout à coup, se levant brusquement, il s'écria :

— Laure, il faut que je parte tout de suite, à l'instant.

Laure, étonnée de ce ton bref, regarda le chancelier avec effroi; puis, se rassurant à l'aspect de ces yeux pleins d'amour, en sentant cette main serrer la sienne avec la plus vive affection, elle s'élança vers la porte qu'elle s'empressa d'ouvrir, et s'écria d'un air railleur :

— Eh bien ! sortez, messire, je ne vous retiens pas, partez!... Seulement j'avais un grand secret à vous apprendre; mais, comme vous êtes si pressé, ce sera pour une autre fois... adieu!... comment! vous n'êtes pas encore parti?

— Un secret! dit Thomas Becket.

— Oui, messire, oui, un secret. Mais cela vous

retarderait... Partez donc ! Vous ne méritez pas de savoir ce soir ce que j'ai à vous dire.

— Ce secret doit donc me rendre bien heureux ? demanda le favori en souriant.

— Oui... répondit Laure en reprenant aussitôt son air sérieux, si vous m'aimez aussi sincèrement que vous le dites, ce dont je serais en droit de douter, d'après la manière dont vous me quittez.

— Tu es ingrate, Laure ; si tu savais quel est le but pour lequel je tiens à partir dans l'instant, loin de me retenir, tu m'engagerais au contraire à me hâter, et trouverais que mon cheval n'est pas assez rapide pour m'emporter.

— Bien vrai ! dit Laure avec incrédulité.

— Sache donc, continua le chancelier, qu'une seule chose s'oppose à notre union ; le Saint-Père lui seul peut lever cet obstacle ; j'ai tout lieu de croire qu'il ne s'y refusera pas ; le chancelier expédie ce matin avant le jour un messenger à Rome, et je voulais arriver au palais à temps pour y joindre ma supplique... Mais si tu le préfères, je vais rester avec toi encore une heure ou deux, et la réponse du saint pontife se fera attendre huit jours de plus.

— Oh ! pars, mon ami, pars ! Tu me fais entrevoir la réalisation de mon vœu le plus cher... Pars, et que demain ta bouche vienne me répéter ces paroles si douces, car j'ai peur d'être la proie de quelque songe menteur.

— Et ce secret, tu me le diras ?

— Demain , mon noble seigneur, et je suis persuadée maintenant plus que jamais qu'il doit vous rendre heureux... Mais partez , le temps s'écoule...

— Pas assez vite pour le désir que j'ai de savoir quel peut être ce grand mystère

— Et c'est parce qu'il me tarde de vous revoir bientôt que je ne vous le dis pas encore...

Et à chaque mot que Laure lui disait, elle le poussait tendrement pour le faire partir.

— Adieu, ma noble dame, dit Thomas Becket en mettant un pied sur l'étrier.

— Adieu, mon noble époux !

— Oui , madame , avant peu , ce nom , vous pourrez le proclamer avec orgueil, à la face du ciel, et devant la première noblesse du royaume !

Et il partit au grand trot le long des sombres détours du labyrinthe.

Laure demeura un instant pensive sur le seuil du château.

— Devant la première noblesse du royaume ! se dit-elle, mais il m'a donc caché son véritable nom, dans quel but ?

En entendant les pas du cheval qui devenaient de moins en moins sensibles à l'oreille, elle sentit son cœur battre avec violence, d'étranges pressentiments vinrent assaillir son esprit, elle regarda autour d'elle avec effroi, et se trouva dans une solitude horrible.

Cependant elle était là, debout, l'œil fixé sur la route que le chancelier venait de prendre.

La lune brillait ; quelques nuages noirs chassés par le vent du nord voilaient de temps en temps sa lueur blafarde ; par intervalle ; lorsque l'aquilon soufflait avec violence, on entendait le rugissement sourd et lointain d'un chêne séculaire, répondre au bruit plus net et plus rapproché d'un massif de trembles et de peupliers. Laure depuis longtemps déjà n'entendait plus le galop du cheval, et cependant elle écoutait encore. Enfin elle allait faire un mouvement pour rentrer dans la maison, lorsque poussant un cri étouffé elle recula de trois pas, et s'appuya contre le mur à moitié morte de frayeur...

Il lui semblait voir un homme d'une stature colossale , armé de pied en cap, debout, à quelque distance d'elle, les bras croisés et la fixant avec des yeux qui brillaient dans l'ombre comme le regard d'une bête fauve.

Elle voulut pousser un second cri, mais la voix lui manqua ; elle entendit alors comme un long ricanement... sa vue se troubla, et sans Marthe accourue en entendant son premier cri d'effroi, elle se serait brisé la tête, en tombant sur les marches de pierre du perron.

— Tiens, là... là... dit-elle d'une voix tremblante... vois-tu, cet homme... là... te dis-je!...

Marthe ne vit rien.

— Rassurez-vous, madame, dit la vieille, la frayeur vous égare... Je ne vois personne...

— Il y est... il y est, te dis-je!... reprit Laure en cachant son visage sur le sein de Marthe. Regarde, c'est lui... c'est Raoul!...

— C'est donc son ombre, alors ; car pour lui, en chair et en os, il est mort, depuis un an, vous le savez... Au nom du ciel, madame, ne tremblez pas ainsi... comme un enfant... ce n'est rien, je vous le jure... osez jeter encore un regard, et vous rirez de votre frayeur.

En effet, après beaucoup d'hésitation, elle osa jeter un nouveau regard sur l'objet de son effroi.

— La lune qui tout à l'heure était obscurcie par un nuage, brillait maintenant de tout son éclat ; à la place où elle croyait voir un spectre, elle remarqua bien distinctement un jeune saule, et comprit aussitôt que ce ricanement n'était autre chose que le bruit de son feuillage agité par le vent.

Laure, suivie de Marthe, se retira dans son appartement, et quoiqu'elle demeurât longtemps silencieuse, la vieille servante s'aperçut que sa maîtresse n'était pas tranquille. Ses yeux étaient humides. Et lorsque, d'après ses soins, son jeune sein fut hors de son corset, elle le vit se soulever avec effort comme si quelque chagrin secret l'oppressait.

— Eh bien, madame, dit-elle enfin, vous avez vu le noble sire de Berkham ; je vous disais bien que votre inquiétude n'avait aucun fondement.

— Tu l'as entendu, Marthe, il l'a dit, n'est-ce pas ?

— Quoi donc, madame ?

— Que bientôt nous serions unis...

— Certainement... je l'ai entendu.

— Et penses-tu qu'il ait dit vrai ?

— Comment, vous doutez encore ?

— Oh ! Marthe... il me semble que je ne le reverrai plus !...

— Quelle idée !

— J'aurais dû lui dire mon secret ce soir même...

Laure , à demi-vêtue , était assise sur un large fauteuil à côté de son prie-dieu ; les longues nattes de ses cheveux blonds tombaient sur une épaule charmante qu'une chemise de la toile la plus fine laissait à découvert ; sa tête était baissée et ses deux mains jointes ; quelques larmes silencieuses et solitaires coulaient sur sa joue rose et blanche, de temps en temps, de gros soupirs sortaient avec effort de sa poitrine oppressée.

— C'est vrai, ce secret... dit la vieille qui brûlait de le connaître. — Mon doux Jésus !... voilà que vous pleurez maintenant... vous êtes encore plus triste qu'avant son arrivée. Je ne comprends pas...

— Tu ne comprends pas ! interrompt Laure en levant sur Marthe ses yeux humides... tu ne comprends pas !!... — Eh bien , sache donc , ajouta-t-elle d'une voix étouffée par les sanglots,

sache donc que l'amour de cet homme a triomphé de ma raison... et que bientôt je serai mère...

— Dieu puissant !... s'écria Marthe en joignant les mains... que m'apprenez-vous là?...

— Oui, je serai mère!... Oh! s'il m'avait abandonnée lorsque ma vie n'appartenait qu'à moi; je pouvais alors mettre un terme à mes souffrances... mais maintenant il me faudra vivre... vivre pour mon enfant, pour lui léguer peut-être la misère et le déshonneur... Comprends-tu, Marthe, comprends-tu mes craintes et mon désespoir; car enfin, s'il ne revenait pas!...

— Oh! ma bonne maîtresse, ne parlez pas ainsi, il reviendra, ne vous l'a-t-il pas promis...

— Oh! mon Dieu! s'écria Laure en s'agenouillant devant l'image du Christ... mon Dieu, sauvez-moi... sauvez mon enfant! et cachant sa tête dans ses mains, elle se mit à prier.

V.

L'Abandon.

Poor wretch,
That for thy mother's fault art thus exposed
To loss, and what may follow ! Weep I cannot ;
But my heart bleeds : and must accurst am I,
To be by oath enjoined to this. Farewel.

(*The Winter's tale.*)

SHAKSPEARE.

Le jour naissait. Malgré le brouillard intense qui couvrait la Tamise, on commençait à distinguer vaguement les mâts des nombreux vaisseaux dont elle était couverte. Au loin , les cloches de Westminster sonnaient l'*Angelus*.

Le mendiant, qui, comme nous l'avons dit, avait passé la nuit sous les piliers de Flernok, le Flamand, remontait la rive gauche du fleuve, tenant son fils dans ses bras, soigneusement abrité

sous son épais manteau ; il arriva ainsi auprès de de l'abbaye des frères noirs. Isolé au milieu d'un marais d'une grande étendue, ce couvent avait l'aspect sombre et sévère. Quand les eaux de la Tamise étaient basses, on y arrivait par des sentiers pratiqués à cet effet ; mais quand, au contraire, les eaux débordaient, une barque était indispensable : on eut dit que le monument baignait sa base dans un lac.

S'étant arrêté, l'Arabe contempla tristement les murs élevés de l'antique abbaye, une larme silencieuse et solitaire coulait sur sa joue ; son fils dormait profondément. Il l'enveloppa avec précaution dans le riche manteau du chancelier, dénoua sa ceinture, qui contenait une forte somme en or, et sauf une seule pièce qu'il prit pour lui, il mit la totalité à côté de son fils, après l'avoir déposé sur le seuil du couvent.

L'enfant dormait toujours ; le père était pâle, son regard fixé sur cette figure chérie. Trois fois sa main saisit le lourd marteau, trois fois la force lui manqua ; son cœur battait avec force, il souffrait horriblement.

Enfin, après une lutte de quelques minutes, il souleva de nouveau ce marteau, qui cette fois tomba, et retentit au loin sous les voûtes sonores de l'abbaye.

L'Arabe poussa un cri sourd, inarticulé, comme s'il venait de recevoir un coup de poignard, le sacrifice était accompli ; d'un côté il entendit les pas

du frère qui venait ouvrir, de l'autre, il vit son enfant se mouvoir comme s'il allait se réveiller ; c'en était fait, il s'enfuit dans un des angles du couvent, de manière à pouvoir tout observer sans être vu. Il devint encore plus pâle ; un mouvement nerveux s'empara de tout son être...

L'enfant ouvrit les yeux, tendit les bras comme s'il s'attendait à rencontrer ceux de son père ; mais, se sentant seul, il se mit à crier et à l'appeler dans son petit langage.

L'Arabe sentit son cœur se briser ; il allait s'élancer vers son fils lorsque la porte s'ouvrit.

Un vieux moine à barbe blanche, et tout vêtu de noir, parut ; à la vue de l'enfant, qui pleurait, couché sur la dalle de pierre, il recula de surprise, se signa, et, joignant les mains, il leva les yeux au ciel et poussa un cri de commisération.

— Mes frères!... mes frères!... cria-t-il, au nom du ciel, venez voir quelque chose d'étrange, venez voir l'hôte qui nous arrive !

Plusieurs moines parurent alors sur le seuil, et tous, l'un après l'autre, répétèrent la pantomime du premier.

— Bonté divine!... s'écria le plus jeune d'entre d'eux, remarquez-vous, mes frères, comme ce manteau est beau ! et cette agrafe, sainte Vierge, qu'elle est belle !... ne voyez-vous pas qu'elle est d'un grand prix !

— Et ce tas de pièces d'or ! s'écria un autre.

— Silence !... vous autres, dit froidement le

plus vieux d'entre eux, se peut-il que la vue d'un vil métal soit la seule chose qui attire votre attention, et ce pauvre petit orphelin, ne pourra-t-il vous arracher une larme? Oui, pleure, pauvre enfant!... tu as raison, pleure, car tu n'as plus maintenant ni nom, ni patrimoine... ta tête devait porter sans doute la couronne de comte ou de baron... et maintenant tu n'as plus rien, plus rien que ce misérable manteau et cette modique somme. Donnez-moi tout cela, mes frères, c'est son bien... je le lui garderai.

Et le vieux moine, avec un flegme imperturbable, mit la somme dans la poche de sa tunique et le riche manteau sur son bras.

— Apprenez, frère Gerald, ajouta-t-il d'un ton de reproche en s'adressant avec le plus grand sérieux au jeune moine : Apprenez que dans notre confrérie, on fait abnégation des choses de ce monde, et que nous devons sans cesse songer à mourir.

— Vous avez raison, frère Anselme, reprit le jeune homme avec ironie, et vos actions s'accordent toujours avec vos paroles... Vous avez bientôt atteint la soixante-quinzième année de votre vie, et vous vous faites le tuteur d'un enfant de deux à trois ans... vous prêchez l'abstinence et vous...

— *Vade retro!*... l'esprit malin est avec toi, jeune homme, dit le vieil Anselme avec son impassibilité ordinaire... on ne doit pas médire de son prochain ; allons, prenez cet enfant, et suivez-moi chez notre vénérable prieur.

Ils prirent l'enfant, et la porte se referma, l'Arabe s'élança comme un fou, prit le marteau et frappa avec force, il voulait ravoir son fils.

— Eh bien, qui frappe encore ! dit le frère porte-clefs en ouvrant ; ah ! c'est vous, l'ami... que voulez-vous ?

— Ce que je veux ! s'écria l'infortuné père d'une voix sourde...

— Ah ! l'aumône sans doute... reprit le frère. Hélas ! mon brave homme, le couvent est bien pauvre... bien pauvre !... mais il ne sera pas dit qu'on ait frappé en vain à notre porte, tenez !... quoique nous n'ayons rien... absolument rien... prenez cependant ceci.

Et il mit, en soupirant, une petite monnaie de cuivre dans la main de l'Arabe, lequel ayant réfléchi, s'inclinait en signe de reconnaissance et s'appretait à partir, lorsque le frère ajouta :

— Dites-moi, frère mendiant, n'avez-vous pas vu, dans les environs du couvent, quelqu'un chargé d'un enfant de trois à quatre ans ?

— D'un enfant de trois à quatre ans ? dit l'Arabe en faisant l'étonné ; attendez donc... mais oui !... il me semble bien que oui...

— Vous l'avez vu ? dit vivement le frère, comment est-il vêtu ? quel air a-t-il ?

— Ils étaient plusieurs, répondit l'Arabe en affectant le plus grand calme ; ils étaient richement vêtus, je les ai pris pour des serviteurs de grande maison.

— C'est bien, mon brave homme, que Dieu vous garde ! et le porte-clefs, en disant cela, ferma de nouveau la porte.

Le cœur gros de larmes et de sanglots, le pauvre Arabe s'éloigna.

Pendant ce temps, les moines étaient arrivés chez le prieur ; ils lui racontèrent comment ils avaient trouvé l'enfant, abandonné sur le seuil du couvent ; à l'aspect du manteau qu'on lui présenta, le prieur hocha la tête et mit son index sur ses lèvres, pour indiquer qu'il fallait garder le plus grand silence sur cet événement.

Sur ces entrefaites, le frère porte-clefs arriva, et ajouta ce qu'il venait d'apprendre.

— Mes frères, dit enfin le prieur d'une voix solennelle, tout ceci est plus sérieux que vous ne le pensez ; un grand devoir nous est imposé, nous saurons le remplir jusqu'au bout ; nous devons entourer cet enfant de tous nos soins et de toute notre sollicitude, et l'élever comme s'il était le fils du roi lui-même !

Et cela dit, le prieur donna des ordres aux frères afin que rien ne manquât à l'éducation et au bien-être du jeune nouveau venu.

Inutile de dire que le prieur avait reconnu le manteau du chancelier, et que, d'après le renseignement du porte-clefs, il était naturellement porté à croire que le père de cet enfant était Thomas Becket, le favori du roi.

VI.

Le Retour.

Hence, horrible shadow,
Unreal mockery, hence.
(*Macbeth.*)

SHAKSPEARE.

Le soir arrivé, Laure attendait la visite de sire de Berkam, qui bientôt devait être son époux.

On se souvient sans doute de ce secret qu'elle devait lui révéler. Je n'essaierai pas de dépeindre l'impatience de la pauvre jeune fille, elle est plus facile à concevoir qu'à écrire.

Laure était maintenant persuadée que Robert de Berkam n'était qu'un nom supposé; elle comprenait que le rang de cet homme était beaucoup plus élevé qu'elle ne l'avait cru d'abord, et ce n'était pas fait pour la rassurer.

Elle avait lu l'ambition sur sa figure, et, comme elle l'a dit plus haut, il y avait dans sa destinée quelque chose d'incompréhensible, au-dessus même de son amour.

Comme la veille, la jeune femme allait et venait dans la salle basse; ses yeux bleus étaient tout humides de pleurs, et, comme la veille aussi, Marthe, toujours froide et impassible, essayait de la consoler...

— Mon Dieu, ma bonne maîtresse, ayez un peu plus de patience; voulez-vous donc vous rendre malade? Votre état, vous le savez, exige les plus grands ménagements.

Mais Laure ne lui répond pas, son cœur est trop serré; elle prête souvent l'oreille, et s'écrie de temps en temps, d'une voix étouffée par les sanglots :

— S'il m'abandonnait !... Mon Dieu... mon Dieu !...

— Pouvez-vous penser cela, madame, ayez un peu plus de pitié pour vous-même... et de confiance en lui; vous abandonner !... Non, il ne le fera pas... ce serait une lâcheté, et il a le cœur noble et généreux, vous le savez.

— Je ne sais rien, Marthe, je ne sais rien... sinon que je souffre horriblement... Je croyais le connaître... je pensais comme toi, qu'il avait le cœur noble et généreux... et maintenant je doute de lui.

— Et pourquoi, juste ciel ? quel droit avez-

vous de soupçonner la pureté de ses intentions ; hier, n'a-t-il pas juré d'être votre époux ?

— Oui, il l'a juré... mais il ne m'a pas dit son nom... car ne vois-tu pas, Marthe, que Robert de Berkham n'est pas le sien, qu'il en a un autre que tout le monde connaît. Ne m'a-t-il pas dit hier que ce nom je pourrais le proclamer avec orgueil devant la première noblesse du royaume.

— Eh bien, madame, s'il vous a dit cela, je ne vois là aucun motif d'inquiétude ; s'il avait, comme vous le pensez, l'intention de vous abandonner, vous aurait-il fait comprendre ce qu'il était de son intérêt de vous cacher... Quant à moi, madame, je ne vois là qu'une preuve d'amour de plus ; en vous faisant sa cour, il n'a pas voulu sans doute que sa haute position pût vous éblouir, et maintenant qu'il est sûr de votre amour, il va tout vous avouer ; hier, il vous a dit la moitié de son secret, aujourd'hui sans doute il vous dira le reste.

— Tu crois, Marthe... dit Laure qui ne demandait pas mieux que d'être entièrement rassurée.

— Je voudrais être aussi sûre de vivre dix ans de plus que je suis sûre de ce que j'avance, dit la vieille Marthe, flattée de voir son éloquence produire un bon effet sur l'esprit de Laure... Mais je vous en prie, ma bonne maîtresse, ne pleurez plus ainsi... Si vous pouviez voir comme vos joues sont pâles et vos yeux rouges... Que va dire votre

époux... il va vous demander compte de vos larmes? Que répondrez-vous? que vous avez pleuré parce que vous doutez de sa parole... La jolie phrase à dire à celui qu'on aime!

— Tu as raison, Marthe... j'ai peut-être tort; viens, suis-moi...

— Vous suivre... où donc, madame?

— A la poterne... viens, te dis-je, nous le verrons arriver...

— Mais la nuit va venir!

— Elle n'est pas encore venue... Viens, la soirée n'a jamais été si belle; l'étoile du berger commence à scintiller, et la lune se lève encore plus belle qu'hier... L'air est frais, cette promenade me calmera.... N'as-tu pas dit que mon visage était pâle... que mes yeux étaient rouges... eh bien, la brise du soir me rendra ma fraîcheur habituelle... et comme tu l'as fort bien observé, il ne faut pas que mon doux seigneur s'aperçoive que j'ai pleuré!

Ces paroles, dites d'un ton de joie et d'insouciance, contrastaient singulièrement avec l'inquiétude et le désespoir qui l'accablaient tout à l'heure; elle essayait de s'abuser elle-même, mais son esprit était loin d'être tranquille.

Elle prit le bras de Marthe, qui, n'ayant rien à répondre, se laissa silencieusement conduire le long du sentier tortueux qui conduisait à l'entrée principale du domaine de Laure de Neville.

Là, elles prirent un peu à droite et montèrent

sur une éminence de laquelle l'œil pouvait s'étendre au loin dans la campagne ; à gauche on voyait la Tamise, et plus loin le pont de Londres, que le chancelier prenait toujours pour arriver à son rendez-vous.

Elles attendirent là environ une heure ; la nuit était tout à fait venue ; il ne faisait aucun brouillard ; le ciel était couvert d'une multitude d'étoiles ; à l'horizon, la lune s'élevait majestueusement dans l'espace.

Après maints signes d'impatience de la part de Laure, et maintes phrases consolatrices de la part de Marthe, elles aperçurent au loin la forme d'un cavalier suivi d'un domestique, qui arrivait au grand trot.

— Le voilà... le voilà, Marthe... dit Laure en poussant un cri de joie : je te disais bien qu'il viendrait... Patrik... Patrik, baisse le pont... ajouta-t-elle en descendant vers l'habitation du vassal poternier, dépêche-toi... voilà ton seigneur qui arrive. Le vassal s'empressa d'obéir.

— Viens, Marthe... viens, retournons au château, il ne faut pas avoir l'air de l'attendre.

Tel est le naturel de la femme ; lorsqu'elle aime avec violence, l'attente est pour elle une chose affreuse, insupportable, mais lorsque l'objet aimé arrive, elle sent qu'il est de l'intérêt de son bonheur de feindre plus de calme et de confiance qu'elle n'en éprouve réellement : c'est là la politique du cœur et du sentiment.

Après avoir fait quelques pas... lorsqu'elle entendit les pas du cheval retentir sur les planches du pont-levis, elle n'eut pas la force de continuer sa fuite, elle courut au-devant du cavalier, et s'écria avec un ton de joie qu'elle ne put réprimer :

— Ah ! te voilà donc enfin !

— Oui, madame, me voilà, répondit une voix qui n'était pas celle de Thomas Becket.

— Ciel ! dit Laure en se jetant dans les bras de Marthe... quelle est cette voix?... Tiens, Marthe, vois-tu... c'est encore le fantôme, n'est-ce pas ?

— Que signifie ce langage, dit la voix d'un ton sévère, est-ce là l'accueil que vous me faites, à moi, Raoul... moi, votre époux... après deux longues années de captivité !...

— Ayez pitié de moi, mon Dieu ! dit la pauvre femme, et ses genoux s'affaissèrent... une sueur froide parcourut tous ses membres, son regard se troubla, elle perdit connaissance.

— Voilà qui est étrange, dit Raoul entre ses dents... on ne m'attendait pas à ce qu'il paraît !

— Prenez cette femme, ajouta-t-il brusquement, en s'adressant à l'homme qui l'avait accompagné et au poternier ; portez-la au château... il faut que tout ceci s'éclaircisse à l'instant... Et vous, vieille maudite, quand vous resterez là, immobile comme un marbre... précédez-nous et prodiguez vos soins à votre digne maîtresse : j'ai besoin qu'elle vive... car si elle m'a trompé... ma vengeance sera longue et terrible !

VII

Interruption.

Vous êtes jeune encore et l'on peut vous instruire.

RACINE.

Le chancelier n'avait pu ce soir-là se rendre chez Laure de Neville, des travaux extraordinaires l'avaient retenu une grande partie de la nuit au palais de Henri II.

Mais quel fut son étonnement le lendemain soir, lorsque, contre son attente, le pont-levis refusa de se baisser à son signal habituel.

Il appela le poternier à plusieurs reprises, car il pouvait le supposer endormi ; mais ce fut en vain, l'écho seul répondit à sa voix.

Il fit plusieurs fois le tour du domaine, prêtant l'oreille, et interrogeant de l'œil le rempart, il ne vit ni n'entendit personne : tout était désert et silencieux.

Il ne sut que penser, s'en revint tristement à la tour, et le lendemain au point du jour envoya un héraut d'armes escorté d'une troupe d'archers, sommer le château de Southwark d'ouvrir ses portes au nom du roi, sans quoi on allait en faire le siège.

Ce ne fut qu'à la seconde sommation, qui consistait en de bruyantes fanfares, qu'un vieux serviteur, accompagné de deux domestiques, parut sur le rempart.

Le héraut lui cria de nouveau de baisser le pont-levis, et le vieillard s'empessa d'obéir à cette injonction.

L'envoyé du chancelier s'étant alors avancé jusqu'au-delà du fossé, demanda d'un air hautain à parler au châtelain.

— C'est impossible, répondit le vieux serviteur, vous voyez devant vous tous les habitants du château de Southwark, il n'y en a pas d'autres.

— Mais il y a trois jours encore, la noble dame Laure de Neville habitait ici ?

— Sans doute. Mais hélas ! mon brave sire, depuis trois jours il s'est passé bien des choses... je ne sais si je dois vous dire...

— Vous devez tout me dire ! dit le héraut d'armes avec violence... oubliez-vous que je viens

au nom du roi... parlez !... il faut que je sache la vérité.., ou sinon !...

— Doucement, messire l'envoyé, ne nous emportons pas... celui à qui vous vous adressez n'est pas de ceux qu'on intimide par une menace.. je me laisserais brûler vif comme un juif mécréant, plutôt que de prononcer un mot contre les intérêts de mon maître.

— Parleras-tu, vieillard du diable, je n'ai pas le temps d'écouter tes forfanteries...

— Holà, mon maître, rabaissez un peu le ton, s'il vous plaît, et si vous venez au nom du roi, respectez un peu la dignité de celui que vous représentez ; vous êtes jeune, à ce que je vois, votre teint est rose comme celui d'une jeune fille, et votre menton n'a encore que du duvet...croyez-moi, jeune damoiseau, cet air méchant ne vous va pas.

— Je vais te prouver, s'écria le héraut d'armes écumant de colère, je vais te prouver que cette main, toute jeune qu'elle est, sait châtier l'insolence d'un vassal rebelle.

— Enfant, tu vas te blesser... remets ce glaive dans le fourreau... il faut savoir s'en servir pour s'attaquer à moi : si tes yeux étaient un peu plus exercés, tu pourrais voir que celui à qui tu t'adresses n'est pas un vassal rebelle, mais bien un vieux chevalier normand, qui a fait quarante ans la guerre tant en Europe qu'en Palestine, et tu comprendrais qu'un jeune coq saxon comme toi ne doit pas chanter si haut devant un vieux renard de

ma sorte... ceci étant dit en passant à un jeune écervelé... je vais maintenant répondre comme je le dois à l'envoyé de Henri II :

— Je suis arrivé, il y a trois jours, avec mon noble seigneur, le baron Raoul de Neville, après deux ans de captivité chez les infidèles ; il n'a passé qu'une nuit ici, et le lendemain il est parti, emmenant avec lui son épouse, la noble dame Laure de Neville, et tous les gens de sa maison. Vous dire où il va et quand il reviendra, je n'en sais rien ; et je le saurais, que je ne vous le dirais certainement pas. Il m'a chargé, moi son vieil ami, et ces deux serviteurs que voici, d'habiter le château jusqu'à son retour ; voilà tout ce que je puis vous dire. Allez, jeune homme, allez répéter tout cela à votre gracieux maître... et plus tard, si le cœur vous en dit, quand vous n'aurez rien à faire, venez me voir, vous serez le bien venu : je pourrai vous donner quelques leçons de courtoisie et vous apprendre le moyen de faire loyalement votre chemin dans le monde. Adieu.

— Au fait ! dit le jeune écuyer après un moment de silence... tu es un brave sire... pardonne-moi... ta main !

— La voilà, dit le bon vieillard, je n'ai jamais eu de rancune contre qui que ce soit, pas même contre les Sarrasins... Au fait, pourquoi leur en aurais-je voulu ? ils défendaient leur cause... moi la mienne... je ne pouvais que plaindre leur aveuglement, voilà tout ; et lorsque mon épée en éten-

dait un sur la poussière, mon esprit priait le Seigneur de sauver son âme. . Au revoir, mon jeune maître, au revoir.

Le jeune homme serra de nouveau la main du vieillard, et ils se séparèrent.

Arrivé à la tour, l'écuyer répéta à son maître tout ce que le vieux chevalier venait de lui dire. Qui pourrait peindre l'étonnement de Thomas Becket en apprenant cette nouvelle ? Sa douleur fut grande, car son amour était sincère : toutes ses espérances de bonheur venaient de s'évanouir.

Mais à côté du chagrin profond que lui causait la perte de Laure, il éprouva comme une joie secrète, dont il ne put d'abord se rendre compte. L'amour et l'ambition sont deux passions incompatibles, qui ne vivent qu'aux dépens l'une de l'autre.

Cependant, le chancelier craignait pour Laure quelque vengeance du baron Raoul de Neville. Aussi, fit-il faire toutes les recherches possibles, afin de découvrir leur retraite ; mais ce fut en vain. Il finit par croire que le baron et sa femme n'étaient plus en Angleterre.

On ne doit pas oublier que Thomas Becket ignorait la grossesse de sa maîtresse. Peu à peu, les inquiétudes du favori de Henri II se refroidirent ; l'ambition prit le dessus, et bientôt, cette pauvre jeune fille, qui l'aimait tant, et qui allait sans doute expier sa faute par de longues années

de larmes et de souffrances... Bientôt le souvenir de Laure s'effaça tout à fait de sa mémoire.

Ici, nous nous voyons forcé d'interrompre cette histoire : tout ce qui précède n'est pour ainsi dire que le prologue du drame qui va suivre.

Ce qui vient de se passer avait lieu vers la fin de l'année 1154, c'est-à-dire la première du règne de Henri II : l'archidiacre de Cantorbéry, le protégé de Théobald était chancelier depuis huit mois seulement.

Jusqu'en 1161, Thomas Becket continua à remplir dignement ses fonctions auprès du roi ; l'attachement qui liait le monarque et le favori ne fit que s'accroître jusqu'à cette époque. Mais le primat Théobalde mourut, après une longue et terrible maladie, qui avait duré plusieurs années ; quelques jours avant sa mort, il avait écrit au roi une lettre touchante, dans laquelle, après lui avoir donné sa bénédiction, il lui recommandait l'église de Cantorbéry, et le priait de ne lui donner qu'un digne successeur. Tout le monde jeta les yeux sur Thomas Becket ; les Saxons voyaient en lui un défenseur de leurs lois et privilèges puisqu'il était Anglais d'origine, et les Normands ne s'opposaient pas à la nomination de ce Thomas Becket, qu'ils regardaient comme la créature du roi.

En vain le favori refusa cette dignité.

— Monseigneur, dit-il au roi, vous voulez mettre un homme bien édifiant sur le siège épiscopal ; oubliez-vous ma vie passée ? oubliez-vous le

dévouement que j'ai pour votre personne?... Vous vous croiriez en droit d'exiger de moi des choses que je me verrais dans l'obligation de vous refuser... Je sais que vous formez contre l'Eglise des projets que je dois approuver, comme chancelier, mais que je devrais repousser comme archevêque et ministre de Dieu. Songez-y, sire : les envieux profiteraient de nos démêlés pour mettre entre nous deux une haine mortelle.

Le roi, en voyant le sérieux avec lequel Becket disait cela, se mit à rire, et lui dit qu'il jouerait parfaitement son rôle; il persista dans son projet, et bientôt le chancelier fut élu primat du royaume.

On verra dans la suite que Becket parlait sérieusement, et que le roi fut cruellement déçu dans les idées qu'il croyait avoir sur son favori.

Notre intention étant de faire un roman plutôt qu'un ouvrage historique, nous nous voyons dans la nécessité de laisser les événements bien au-dessous de leur importance politique et philosophique.

Cependant, comme personne ne respecte l'histoire plus que nous, nous tâchons de l'altérer le moins possible, et, à l'exception de quelques anachronismes, que nous sommes forcés de faire dans l'intérêt de notre intrigue, nous croyons n'avancer aucun fait ni aucun caractère qui ne soit dans l'époque que nous nous proposons de peindre.

V.

L'Archevêque.

Laurent, serrez ma hairo avec ma discipline,
Et priez que toujours le ciel vous illumine.

MOLIÈRE.

Le samedi, jour de la Pentecôte de l'année 1162, le chancelier fut ordonné prêtre, selon l'usage, dans la cathédrale de Cantorbéry. La cérémonie fut splendide; tous les personnages éminents du royaume y assistèrent : le clergé par devoir; la noblesse normande et anglaise, l'une pour faire sa cour au roi, l'autre au nouvel archevêque.

Le lendemain dimanche, jour de l'octave, il fut solennellement sacré évêque, en présence du jeune

prince Henri, dont il était le précepteur, et des quatorze évêques suffragants de Cantorbéry.

Après quoi il s'empressa d'envoyer des députés au pape, qui résidait à Montpellier, pour lui demander le pallium, que celui-ci accorda sans délai, car, tout en ne l'ayant vu qu'une fois ou deux, il avait, mieux que Henri II, saisi le caractère de Thomas Becket.

Dès qu'il se vit primat d'Angleterre, dignité qui le faisait, pour la vie, la seconde personne du royaume, il changea entièrement dans sa manière de vivre. Ce ne fut plus le même homme. Il renvoya au roi sa démission de chancelier et de précepteur des princes, sous prétexte que ces dignités n'étaient pas compatibles avec les austères devoirs du sacerdoce.

Il affecta la plus grande simplicité dans ses vêtements. C'était une longue tunique de laine brune, qui touchait jusqu'au talon. Il laissa croître sa barbe, et devint si négligent pour lui-même, dit naïvement un historien, qu'il égala en malpropreté les nombreux mendiants dont sa demeure était remplie.

Sous sa robe, il portait un cilice, et mit tant de soin à le cacher, que bientôt tout le monde le sut.

Il disait *Matines* avant le jour, après quoi il faisait entrer treize pauvres à qui il lavait les pieds; il leur servait à manger et leur donnait à chacun quatre pièces d'argent. Cette action avait lieu se-

crètement ; mais, comme on le pense, les mendiants ne gardaient pas le silence.

Le jour venu, l'aumônier, à son tour, renouvelait la cérémonie pour douze nouveaux pauvres. Enfin, à l'heure de tierce, deux aumôniers subalternes servaient encore chacun cent autres pauvres.

Ordinairement, après son aumône particulière, le primat prenait quelques heures de repos, ensuite il s'enfermait avec le docteur Hébert, son ami, celui qui devint plus tard cardinal évêque de Bénévent, et tous deux discutaient sur le texte des saintes écritures.

Lorsqu'il entendait ou qu'il lisait quelques sentences édifiantes, il les écrivait sur de petits billets qu'il cachait dans ses larges manches pour se les rappeler au besoin ; il était sans cesse accompagné d'une nombreuse suite de savants et d'ecclésiastiques vertueux, dont la conversation l'instruisait de plus en plus.

A l'heure de midi, il se mettait à table et faisait asseoir les savants à sa droite, les moines à sa gauche. La nourriture était simple et frugale ; lui personnellement, il se contentait de pain et d'eau ; pendant le repas on observait le plus grand silence, et un prêtre faisait à haute voix la lecture des livres latins qui concernaient les dogmes.

Quant aux seigneurs et aux chevaliers qui venaient lui faire leur cour de tous les points de l'Angleterre (et ils étaient toujours fort nombreux),

ils dînaient à part, leur table était splendidement servie, la vaisselle était de vermeil et les domestiques vêtus d'or et de soie.

On voit que si Thomas Becket avait bien compris le métier de chancelier, il n'avait pas moins bien compris celui d'archevêque.

Le roi s'aperçut bientôt qu'il s'était trompé en faisant élire son favori primat du royaume. Cet homme, dont avant il pouvait d'un seul mot anéantir le pouvoir, était devenu, pour la vie, un personnage puissant et inviolable.

Thomas Becket, qui tenait dans ses mains les rênes du pouvoir religieux, ce qui était tout en ce temps-là, ne parut pas disposé à les lâcher; et le roi, dans ses projets hostiles contre les droits de l'Eglise, trouva un adversaire opiniâtre chez celui-là même dans lequel il croyait trouver un appui.

Plusieurs années se passèrent ainsi; Henri II s'aigrissant de plus en plus contre son ancien ami, et celui-ci, gagnant en estime et en sainteté dans l'esprit de toute l'Europe.

Le beau rôle était donc pour Thomas Becket qui défendait les droits des évêques que le vulgaire confondait avec la religion, tandis que Henri II, monarque sage, mais qui avait des idées trop avancées, ne pouvait, aux yeux de son siècle, que jouer le rôle de persécuteur de l'Eglise.

IX.

Scène d'Amour.

Love in a smoke rais'd with a fume of sighs ;
Being purg'd, a fire sparkling in lovers eyes ;
Being wext, a sea nourish'd with lovers tears.

(*Romeo and Juliet.*)

SHAKSPEARE.

A quelques lieues de Cantorbéry se trouvait le château d'Einsford et ses dépendances, ancien fief de haubert, dont le dernier seigneur et chevalier avait été tué dans la guerre de Toulouse en combattant sous la bannière du roi Henri II.

C'était un château fort dans toute l'acception du mot, orné de créneaux et flanqué de hautes tours ; il avait soutenu un siège lors de sa conquête, et la partie sud avait été incendiée par les vainqueurs.

On voyait que le chevalier normand, auquel le château était échu par droit d'aubaine ou plutôt de conquête, tout en faisant réparer les fortifications endommagées, avait négligé de faire reconstruire la partie brûlée, il n'y avait donc que le côté du nord d'habitable, l'autre au contraire n'offrait qu'un amas de ruines.

Du reste, construit sur une éminence, ce château dominait la campagne, et de ses remparts, on apercevait au loin la ville de Cantorbéry et la haute flèche de sa cathédrale.

Le dernier seigneur mort dans la guerre de Toulouse, n'ayant ni enfant, ni héritier mâle ou femelle, le fief revenait donc à la couronne, et Henri II en avait disposé depuis deux ans en faveur d'un gentilhomme qui arrivait de Normandie, et dont personne, excepté le roi sans doute, ne connaissait le nom ni l'origine.

Je pourrais vous dire quel est cet homme... Mais pendant ce temps nous perdrons une scène charmante. Vous savez combien le temps s'écoule vite pour deux âmes candides qui se parlent d'amour, veuillez donc me suivre à l'instant même, sans quoi nous arriverons trop tard.

Après avoir passé le pont-levis qui s'est baissé pour nous recevoir, nous traverserons immédiatement la cour intérieure sans nous y arrêter ; si nous avons le temps, je vous dirais bien que ce blason sur lequel vous jetez en ce moment les yeux est celui du nouveau seigneur, qui l'a fait mettre

là au-dessus de cette porte, en place de celui de la famille éteinte : et si vous êtes curieux de connaître quelques-uns de ses antécédents, je pourrais vous satisfaire par la simple analyse de ce blason qui porte de sable à chevron d'argent sur fleur de lys de même, orné en tête d'un cadenas d'or entre deux merlettes de même ; car le champ de sable indique l'affliction, la fleur de lys une origine normande ou française, le chevron, un exploit dans un tournoi, les deux merlettes et le cadenas un voyage outre-mer suivi de captivité ; mais le temps nous manque et je ne vous dirai rien de tout cela.

Passons par cette porte, voici la grande salle basse du château, les murailles sont couvertes d'armes offensives et défensives ; si nous avions le temps, nous pourrions nous amuser à regarder ce superbe haubert ou jacque de mailles, dont les doubles anneaux sont si habilement et si artistement liés ensemble, ce casque d'acier poli dont la visière est une espèce de grille qui se lève ou se baisse à volonté, ce bouclier ciselé, carré par le haut et s'allongeant et finissant en pointe comme un cœur... Ces lances, ces épées, ces haches, ces masses d'armes avec leur boule ornée de dents de fer, puis enfin ce poignard de miséricorde dont le travail est des plus précieux...

Nous pourrions nous amuser à regarder aussi ces arbalètes et arcs qui se trouvent du côté opposé ; mais il faut nous hâter : passons vite.

Nous voilà dans la salle de service, d'un côté l'escalier descendant dans les cuisines ; de l'autre une porte ouverte donnant dans une immense salle à manger. Quel vie ! quel mouvement ! Il paraît que le maître de céans a du monde à souper aujourd'hui ; de nombreux domestiques passent et repassent ; le majordome, semblable à un général un jour de bataille, donne des ordres du ton d'un homme qui veut être obéi sans réplique ; l'écuyer tranchant se fâche et accuse le cuisinier d'hérésie parce qu'il n'y a pas assez de safran ni de poivre dans les sauces... Passons vite, ami lecteur, nous ne pourrions que gêner ces braves gens dans leur service.

Enfin, voilà une issue qui va nous conduire dans la partie inhabitée du château : c'est là où nous trouverons quelqu'un : il faut marcher avec beaucoup de prudence de ce côté-ci, car nous pourrions bien nous casser le cou..... Nous voilà arrivés.

Vous voyez ce sont de véritables ruines, il ne reste plus que de grandes murailles, sur nos têtes plus d'abri, mais l'espace, le ciel ; sous nos pieds plus de dalles, mais des colonnes brisées, des sculptures à moitié enfouies dans la terre et par-dessus tout cela, de l'herbe, de la mousse, et çà et là des plantes parasites et vénéneuses, n'est-ce pas que ce lieu est affreux, et capable d'inspirer la tristesse à tous ceux qui peuvent venir y rêver ?

Mais quelle est cette voix ?... n'est-ce pas le

timbre argentin d'une jeune fille ? Quel est ce bruit ?... n'est-ce pas le bruit d'un baiser?... Restons ici, nous pourrons tout voir et tout entendre sans être vus ni entendus...

Un jeune homme de vingt ans et une jeune fille de seize ans sont assis sur une vieille pierre brune, de forme carrée ; elle est si grossièrement sculptée, et porte une inscription latine en lettres gothiques ; cette pierre est un tombeau.

Les deux jeunes gens se tiennent mutuellement enlacés, et se parlent de fort près, comme nous l'avons entendu tout-à-l'heure.

Le jeune homme a pour costume une jaquette de velours noir, un maillot collant de tricot rouge, une ceinture à laquelle sont attachés un poignard sur le devant et une épée sur le côté gauche, plus une large bourse en brocard d'or ; quant à sa coiffure, elle consiste en un petit bonnet noir, surmonté d'une plume blanche.

La jeune fille est vêtue comme l'Eveline Berenger de Walter-Scott ; si le lecteur s'en souvient, c'était le costume gracieux de l'époque qui fit tant crier la vieille saxonne lorsqu'elle vit sa nièce ainsi vêtue.

Je ne puis faire autrement que de citer ses lamentations à ce sujet, c'est le meilleur moyen de faire comprendre le vêtement de la jeune fille :

« Et voilà donc la mode du jour ! s'écrie-t-elle, » et des jeunes personnes modestes portent des » tuniques semblables, qui montrent la forme de

» leurs personnes tout aussi bien que si elles
» étaient sans vêtements !... Et ce cou lui-même
» découvert jusqu'à l'épaule, et cette poche qui a
» l'air de la gibecière d'un jongleur... Sainte-
» Marie ! voilà donc les manières que les étrangers
» ont apportées en Angleterre. »

Mais je dois dire pour la justification de la jeune fille dont il est ici question que sa taille est svelte et bien prise, que ses épaules sont blanches et potelées, et que certes, si une telle mise offusquait la pudeur de la vieille saxonne, les jeunes seigneurs et même les vieux regardaient cette mode d'un œil bien différent.

La jeune fille, dont les beaux cheveux d'ébène, relevés en bandeaux, ondulent comme ceux de la joconde de Léonard de Vinci, ses grands yeux noirs naïfs comme ceux de la Psyché de Gérard sur la belle figure de son amant ; bien certainement l'amour fut inventé pour deux êtres aussi parfaits que ceux-là.

— Edgard !... dit-elle enfin d'une voix aussi douce que l'harmonie, Edgard !... pourquoi faut-il que mon bonheur soit terni par les dangers que tu cours pour venir jusqu'à moi ; quand donc, ô mon ami, pourrons-nous être l'un à l'autre sans crainte et sans danger.

— Alice ! répond le jeune homme, d'une voix plus grave, mais non moins douce ni moins tendre, ton père est-il donc toujours le même pour toi... et crois-tu qu'il soit impossible de lui avouer jamais...

— Jamais ! jamais... Oh ! c'est impossible, dit vivement Alice avec effroi, sa sévérité pour moi ne fait que s'accroître de jour en jour : ô combien j'ai souffert depuis que je suis au monde ! Jamais une caresse, jamais un sourire ni un mot d'amitié... Il semble sans cesse me reprocher mon existence ! O Edgard ! si je ne t'avais connu, si je n'avais concentré dans ton amour toutes les affections dont j'ai été privée pendant mon enfance... je serais morte aujourd'hui.

— Pauvre Alice ! je te plains, dit Edgard en prenant dans ses mains la main blanche de la jeune fille ; puis il ajouta d'une voix mélancolique : je ne sais quels sont mes parents, mais je sais du moins qu'ils veillent sur moi, depuis qu'ils m'ont exposés dans l'antique abbaye des frères noirs ; je ne sais s'ils sont riches ou pauvres, nobles ou obscurs, mais quels qu'ils soient j'aime mieux encore croire à leur amour sans les connaître, que de les connaître sans croire à leur amour ; mais dis-moi Alice..... n'as-tu aucun souvenir de ta mère ?

— Hélas ! reprend tristement la jeune fille, non, aucun. Je ne sais si elle existe ou si elle est morte ; toutes les fois que j'y pense, mes yeux se remplissent de larmes. Il me semble, je le sens à mon cœur, si par hasard elle existait, et si je venais à la reconnaître... Il me semble que je l'aimerais de toutes les forces de mon âme !

— Mais ton père a dû t'en parler cependant ?...

— Le croirais-tu? Non... jamais! et cependant un jour j'osai le questionner!

— Eh bien?

— Sa figure prit une expression indéfinissable, il pâlit; son regard se fixa sur le mien avec une telle immobilité que tout mon cœur en fut glacé... Tout-à-coup ses lèvres se contractèrent, il me prit la main et me dit d'une voix sourde :

Enfant, tu lui ressembles... tu es belle aussi!... Puis il accompagna ces paroles d'un rire... d'un rire qui me tuerait si je l'entendais encore!!

— C'est étrange! dit Egard d'un air pensif; puis il ajoute, après un moment de silence : écoute, Alice, il est positif que le comte d'Einsford te hait par un motif que nous ne pouvons ni deviner, ni comprendre. Mais quoi qu'il en soit, il faut, le plus tôt possible, nous mettre à l'abri de sa colère et de sa vengeance.

— Mon ami, tu le sais, c'est mon vœu le plus cher. Oh! que ton amour me rendrait heureuse si je pouvais le posséder sans craindre pour tes jours; mais vivre ainsi plus longtemps... Je ne le peux pas, Edgard... je ne le peux pas... c'est trop affreux! ton absence est un véritable supplice. Le temps s'écoule si lentement qu'il semble à plaisir se jouer de mon impatience, et dans le peu d'instant qu'il m'est donné de te voir mon inquiétude l'emporte sur mon amour : la crainte de mon père...

— Ne crains rien, Alice, le ciel est pour nous,

sois en sûre : notre amour mutuel n'est point l'effet du hasard. Dieu a voulu que deux orphelins, privés ici bas des affections de la famille, fussent heureux l'un par l'autre ; il a voulu que toi, jeune fille, faible et opprimée, tu vinsses, me doter de ton cœur et de ta tendresse, et que moi, qui porte une épée au côté et un cœur courageux dans la poitrine, je vinsse t'offrir la force de mon amour et l'appui de mon bras... Ah ! qu'il vienne nous surprendre, ton père, je ne le crains pas... car mon amour est si grand qu'il m'a donné le droit de lui demander compte de sa haine.

— Edgard... Edgard... au nom du ciel, tais-toi ! songe qu'il est mon père et que sa haine, au contraire, lui donne le droit de te punir de ton amour. Oh ! mon ami, s'il venait à surprendre notre union, as-tu bien calculé toutes les suites de sa colère... notre bonheur serait à jamais perdu ; il faut, au contraire, redoubler nos soins et notre prudence, jusqu'au jour où, comme tu me l'as promis, Edgard, nous pourrions fuir ensemble.

— Ce jour n'est pas loin : demain, Alice, je veux tout avouer au primat Thomas Becket ; depuis l'âge de quinze ans, j'ai été élevé sous ses yeux dans son palais ; il a fait de moi son secrétaire intime et m'a accordé une confiance dont les premiers seigneurs de l'époque seraient fiers. Il m'aime comme si j'étais son fils ; et moi je l'aime comme s'il était mon père... je suis sûr d'avance de son consentement et de sa protection.

Ils en étaient là de leur entretien, lorsque Marguerite, la vieille nourrice d'Alice, arriva toute essoufflée et leur dit :

— Voilà le retour de la chasse... allons vite... vite... il faut se séparer.

— Mais tu te trompes, Marguerite, ajouta Edgard, il n'y a qu'un instant qu'ils sont partis...

— Un instant ! s'écria la nourrice avec exclamation, si les instants avaient toujours été comme celui-là, je ne serais pas si vieille aujourd'hui. D'ailleurs n'avez-vous pas entendus les sons du cor ?

En effet, de joyeuses fanfares venaient de résonner dans le lointain, mais les deux amants étaient trop absorbés dans leur amour pour y avoir fait attention.

Aussi Edgard dit avec la meilleure foi du monde :

— Je n'ai rien entendu.

— Ni moi non plus, ajoute Alice ; nourrice, tu vois, tu t'es trompée...

— Comment... comment, vous n'avez rien entendu ni l'un ni l'autre, dit la nourrice avec ironie, voilà qui est bizarre... et cependant on dit que c'est moi qui suis sourde ?

— Méchante nourrice, va... dit Alice en faisant la moue, qu'avais-tu besoin de venir nous interrompre... tu l'as fait exprès... tu sais bien que mon père et les seigneurs qu'il a invités ne devaient rentrer qu'à la nuit.

— Et il fait encore grand jour s'empressa d'a-

jouter Edgard... Tu le vois, Marguerite, tu t'es trompée.

— C'est étonnant, dit celle-ci en s'efforçant de garder son sérieux, j'avais cru entendre; mais enfin je me retire, je vous demande bien des pardons...

En ce moment les fanfares recommencent plus rapprochées que tout-à-l'heure.

— C'était vrai, dit Edgard avec tristesse.

— Entends-tu... entends-tu, Edgard, s'écrie Alice en pâlisant, Marguerite avait raison..., les voilà!...

— Est-ce que vous entendez quelque chose, dit Marguerite avec un sérieux comique en feignant de prêter l'oreille, je n'entends rien du tout, moi.

— Edgard, si l'on t'apercevait! il faut nous séparer.

— Vous séparer! continua la vieille sur le même ton; mais au contraire, restez, c'est moi qui me suis trompée.

— Pars, mon ami... hâte-toi, tu vois, le soleil est déjà caché par le clocher de Cantorbéry... Une vapeur légère s'élève du sol et commence à couvrir la forêt... la nuit va venir... hâte-toi, hâte-toi!

— Il fait grand jour, vous dis-je, répète Marguerite avec la même ironie... Vous croyez peut-être que le soleil se couche... au contraire il se lève.

— Adieu... adieu Edgard, dit Alice en se jetant à son cou.

— Du courage, ô mon épouse adorée ! dit Edgard en la serrant dans ses bras, et la couvrant de baisers... du courage ! bientôt, je l'espère, nous serons libres.

— Oh ! oui, bientôt, n'est-ce pas, dit Alice en fondant en larmes.

— Alice, tu pleures... Veux-tu donc que je m'éloigne le cœur triste et navré !

— J'ai tort, mon ami, je suis bien enfant, n'est-ce pas, de pleurer ainsi parce que tu t'éloignes... mais ce n'est rien... Tiens, mes larmes sont essuyées maintenant... je ne suis plus triste, au contraire... vois !

— Ange... ange du ciel ! s'écrie Edgard en se jetant à ses genoux, oh ! laisse-les tomber ces larmes divines, laisse-les tomber sur le front de l'orphelin, comme un baptême de joie et de bénédiction ; laisse-les tomber ces larmes adorées que je voudrais payer au prix de tout mon sang. Alice... mon âme... mon idole... si tu savais combien je t'adore... oh ! tu es à moi comme le ciel aux élus... et si quelqu'un osait profaner un seul de tes cheveux, je le jure par ma mère... ma vengeance serait prompte comme la foudre...

Mais les fanfares retentissent de nouveau, Marguerite, qui regarde au-dessus des remparts, s'écrie avec effroi.

— Les voici... fuyez... fuyez...

— C'est vrai, Edgard, la chasse approche, il faut nous séparer..., entends-tu..., il le faut, car tu

me dis des choses si tendres, ta voix est si douce, que si tu tardes encore une minute, je ne pourrai plus te voir partir.

— Eh bien, un dernier baiser et je m'éloigne.

— Non, je ne veux pas... va-t'en.

— Tu as raison, adieu... Tu me feras savoir par le vieux mendiant l'heure à laquelle ton père sera absent du château, n'est-ce pas ?

— Oui. Va-t'en... va-t'en...

— Adieu...

Et, se perdant dans les ruines, Edgard sort du château d'Einsford par une issue secrète, que les deux amants connaissent seuls, ainsi que cette bonne Marguerite.

Arrivé au-delà du rempart du sud, Edgard monte sur son cheval, qu'un domestique gardait, et tous les deux s'éloignent au grand galop dans la direction de Cantorbéry.

Mais, restée seule dans les ruines avec Marguerite, la jeune Alice, séparée de celui qu'elle aime, sent un vide affreux pénétrer dans son cœur, sa figure est pâle et ses yeux sont humides.

— Hélas ! ma bonne nourrice, dit-elle en poussant un profond soupir, il s'éloigne...

— D'abord, dit Marguerite d'un air fâché, d'abord je ne suis plus votre bonne nourrice...

— Que veux-tu dire, Marguerite ?

— Je veux dire... je veux dire que vous m'avez fait de la peine.

— Moi ! s'écrie Alice avec étonnement.

— Moi ! dit Marguerite en la contrefaisant. Oui, vous, petite ingrate !

— Je ne te comprends pas.

— Vous m'avez accusée d'avoir à plaisir interrompu votre entretien... moi ! pauvres enfants... moi qui n'ai pas hésité un seul instant à favoriser vos amours, et cela en trahissant la confiance du comte d'Einsford, au risque de perdre la vie... car bien certainement il me tuerait s'il venait à savoir...

— Oh ! ma bonne nourrice, pardonne-moi, dit Alice en se jetant dans ses bras.

— Te pardonner... répond Marguerite en l'embrassant avec une tendresse toute maternelle ; te pardonner, toi, ma fille, mon enfant, chère petite !... j'ai quitté les miens pour te nourrir, pour t'élever, et maintenant je donnerai ma vie pour te voir heureuse...

Après un moment de silence, la belle et candide jeune fille entourant de ses deux bras le cou de sa nourrice, et appuyant sa joue sur ce sein qui l'a nourri, lui dit avec toute la calinerie d'un enfant gâté :

— Nourrice, si nous montions dans mon oratoire... n'est-il pas bientôt l'heure de faire nos prières du soir ?

— C'est vrai... moi qui n'y pensais plus... dit Marguerite avec le plus grand sérieux ; allons, mon enfant, allons faire nos prières... Mais il faut nous hâter, ajouta-t-elle en souriant, car si nous tar-

dions nous ne pourrions pas, tout en faisant nos dévotions auprès de la petite fenêtre en ogive, jeter un long regard sur un jeune et beau cavalier qui, dans ce moment, galope sur la route de Cantorbéry... j'ai deviné juste, n'est-ce pas ? Pourquoi rougir, ma fille... vite, vite, dépêchons-nous, l'angelus sonne... allons faire nos prières du soir.

Et se dirigeant vers l'escalier d'une étroite tourelle, la bonne femme, malgré son âge et son embonpoint, fait tous ses efforts afin de ne pas retarder la marche impatiente de la jeune fille.

X.

Les Convives.

Non, il n'appartient pas à ces nobles maisons
D'avoir des cœurs si bas sous d'aussi fiers blasons.

VICTOR HUGO.

Pendant qu'Edgard chevauchait dans la direction de Cantorbéry, et qu'Alice et Marguerite montaient à leur oratoire, deux des convives devançaient leurs compagnons de chasse, et se dirigeaient bride abattue vers la partie sud du château d'Einsford.

— Richard ! donne de l'éperon à ton cheval, s'écriait de Tracy, car c'était lui qui galopait en tête ; laboure lui le ventre sans quoi nous n'arriverons pas à temps.

Près des fossés, les deux gentilhommes s'arrêtèrent; leurs pauvres chevaux étaient couverts d'écume, et le feu sortait de leurs naseaux.

— Maintenant de Tracy, dit Richard Brito en s'essuyant le front, tu vas m'expliquer la cause de notre course...

— Silence... répondit le sire de Tracy en mettant le doigt sur sa bouche.

— Silence... silence... tu me dis toujours silence, et je serais bien embarrassé de parler, car je veux être excommunié si je comprends quelque chose à ta manière d'agir.

— Chut... te dis-je, je n'y comprends rien moi-même.

— Mais alors... à quoi bon...

— A quoi bon? tu vas le voir... Fais avancer ton cheval jusqu'au pied de ce vieux chêne, de manière à pouvoir plonger ton regard dans la plaine.

— Voilà qui est fait; ensuite?

— Que vois-tu?

— Où?

— Là bas?

— Un jeune homme à cheval qui s'éloigne.

— Bien. De quelle couleur est son vêtement?

— Noir et rouge.

— Très-bien. Et sa coiffure?

— Noire, surmontée d'une plume blanche.

— Parfait.

— Mais enfin, de Tracy, m'expliqueras tu? dit Richard avec impatience.

— Silence... répondit de Tracy toujours avec mystère.

— Silence... toujours le même mot... Noble sire de Tracy, aurais-tu l'intention de te jouer de moi?...

— Au contraire, Richard. Maintenant, fais-moi le plaisir de regarder là haut, à cette fenêtre encadrée si coquettement par ces petites fleurs bleues...

— Eh bien?

— Que vois-tu?

— Attends donc... Mais oui, une jeune fille; ah! mon ami... quelle est jolie... une beauté digne d'un roi.

— Tu trouves, dit de Tracy en souriant; puis il reprit avec le plus grand sérieux : Ce n'est pas là ce que l'on vous demande... Que fait-elle?

— Elle envoie des adieux au jeune homme.

— Ah! ah!... et le jeune homme?

— Envoie des adieux à la jeune fille.

— En es-tu bien sûr?

— J'en suis sûr.

— Maintenant, de Tracy, j'espère que tu vas m'expliquer...

— Rien du tout, Richard, cela ne te regarde pas.

— Mais alors, dit Richard avec colère, pourquoi...

— Ces questions... c'est tout simple, j'ai la

vue basse et tu as de bons yeux, c'est un service que tu viens de me rendre... voilà tout.

— Ah ! je devine ! dit tout à coup Richard d'un air fin...

— Tu devines ? s'écria vivement de Tracy.

— Oui...

— Qu'est-ce , alors ?

— Tu es amoureux de cette jeune fille...

— Moi ?

— Et tu viens de découvrir un rival ; ah ! mon ami , je te plains ; mais ne crains rien , je serai discret...

— Allons donc ! amoureux, moi... Certainement je ne hais pas les femmes, je trouve ces êtres-là charmants... aussi je les adore toutes, mais quant à en aimer une seule... jamais.

— De Tracy... dit Richard Brito en riant aux éclats, tu ne suis donc pas en cela l'exemple de ton savant et illustre professeur le docteur Abailard.

— Hélas ! dit tristement de Tracy en poussant un profond soupir, mon pauvre maître... Je ne tiens pas du tout à être son disciple sur ce chapitre-là. Mais, Richard, j'entends nos amis qui s'avancent, écoute ce que je vais te dire.

— J'écoute.

— Demain, au palais, je m'approcherai du roi.

— Bon.

— Tu te tiendras à l'écart.

— A l'écart ; bon .

— Cependant, tu nous regarderas attentive-
ment.

— Bien.

— Je lui dirai quelque chose à demi-voix, que
tu ne dois ni entendre ni comprendre.

— Ni comprendre. Bon.

— Tu verras alors sa physionomie excessive-
ment contrariée.

— Très-bien !

— Comment, très-bien... mais au contraire.
Tu t'avanceras d'un air consterné.

— Vraiment ?

— Oui... Je te dirai : est-ce vrai, Richard ?
tu répondras : oui, sire.

— Je répondrai : oui, sire... Mais oui... quoi ?

— Cela ne te regarde pas.

— C'est donc ma signature en blanc que tu
demandes ?

— Tu l'as dit.

— Je ne sais si je dois...

— Tu le feras, te dis-je. De par la doctrine de
Valbo, n'aurais-tu plus confiance en moi, sire
chevalier ? Il me semble que, depuis bientôt six
ans que le roi m'honore de son amitié et de ses
faveurs, je n'ai pas été ingrat envers mes amis.

— C'est vrai, de Tracy, nous n'avons pas eu
lieu de nous plaindre.

— Mais voici nos compagnons de chasse qui
arrivent devant la façade du château : allons les

rejoindre, de peur qu'ils ne s'aperçoivent de notre absence.

Les deux courtisans s'empressèrent donc de rejoindre la troupe des chasseurs, qui s'arrêtait en ce moment devant le pont-levis, afin de lui donner le temps de se baisser. Elle se composait d'une quinzaine de gentilshommes, parmi lesquels se trouvait le sire Hugues de Moreville, que nous connaissons déjà, et le brave et gracieux Guilhen de Saint-Didier, bon chevalier et galant troubadour provençal, que nous connaissons plus tard.

Ensuite venaient les écuyers, pages et varlets, les uns portant des faucons sur le poing, les autres des arcs, flèches et tout ce qu'il faut pour de pareils amusements.

— De Tracy ! dit Moreville dès qu'il eut aperçu les deux déserteurs, je croyais que notre hôte, le comte d'Einsford, était avec vous.

— Mais au contraire, lui répondit de Tracy, nous vous avons laissés ensemble. Richard me soutenait que son cheval courait mieux que le mien, j'ai voulu lui prouver le contraire, voilà pourquoi nous sommes arrivés ici les premiers. — Ne me démens pas, Richard, dit de Tracy à l'oreille de son confident, auquel, comme nous l'avons vu, il n'avait pas confié grand'chose. Mais, quant à notre hôte, reprit-il à haute voix, je suis sûr qu'il ne nous a pas suivis.

— Mais enfin qu'est devenu le maître de céans,

dit Moreville en descendant de cheval, car ils étaient arrivés dans la cour du château et des varlets s'empressaient de venir tenir la bride des chevaux pendant que les invités mettaient pied à terre.

— Il serait plaisant, ajouta Guilhen en riant, que le seigneur d'Einsford se fût lui-même égaré dans sa seigneurie.

— Il faut convenir cependant, dit Richard Brito en baissant la voix pour ne pas être entendu des gens de la maison, il faut convenir que nous avons là un hôte bien mystérieux et bien bizarre ; il y a dans ce personnage quelque chose qui ne me rassure pas du tout...

— Vrai ? dit le sire de Tracy avec ce flegme sardonique qui ne l'abandonnait jamais.

— Tu ris, de Tracy, et cependant je parle sérieusement ; je n'aime pas du tout ces yeux fauves qui vous regardent de travers, et cette bouche qui veut rire et qui ne peut pas.

— Bah ! dit de Tracy sur le même ton, je ne trouve rien d'étonnant dans tout cela.

— Comment ! ajouta le sire de Moreville, un homme qui, il y a dix-huit mois, arrive à la cour tombant on ne sait d'où, dont on ne connaît ni le nom, ni l'origine, et qui, le lendemain de cette apparition surnaturelle, reçoit des mains du roi le titre de comte d'Einsford et le fief ci-inclus... A propos de quoi a-t-il obtenu cette faveur ? quel service a-t-il rendu ?

— De la jalousie, Moreville !... dit de Tracy

du ton d'un homme obligé d'entendre une conversation qui ne lui plaît pas.

— Quant à moi, reprit Richard, je le maintiens ; il n'est pas naturel d'être ainsi invité à une partie de chasse par un hôte que l'on ne connaît presque pas, qui ne vous dit pas un mot et qui parle tout seul... qui paraît, qui disparaît sans que l'on s'en aperçoive... Hum !... il y a du fantastique dans sa conduite, et je ne passerais pas la nuit ici, quand on devrait me nommer archevêque... Je ne serais pas étonné que ce comte d'Einsford eût des rapports directs ou indirects avec Mammona... A l'heure de minuit, il doit se passer ici des choses... Ne sentez-vous pas l'odeur du soufre ?

— Du soufre !... Tu es fou, dit Moreville en riant, je sens l'odeur d'un excellent souper !

— Savez-vous ce qui manque à ce château, messeigneurs, dit enfin Guilhen de Saint Didier, qui jusque-là s'était promené silencieusement en toisant de l'œil les quatre hautes tourelles qui donnaient sur la cour.

— Non, dit Richard Brito en ouvrant de grands yeux.

— Cherchez bien.

— Je ne vois pas ce qu'il peut y manquer, dit Moreville en examinant le monument avec attention, quant à ce côté-ci, c'est très-complet.

— Vous vous trompez, sire Hugues, dit le troubadour avec le plus grand sérieux, il y manque quelque chose...

— Quoi donc ? demandèrent tous les seigneurs à la fois...

— Il manque à ce château... une châtelaine !

— C'est vrai, s'écrièrent en chœur tous les invités.

Le troubadour prit une pose semi-tragique, et, après une minute de réflexion, s'écria avec emphase :

Car un château sans sa dame,
Seigneurs, c'est un corps sans âme ;
Il nous faudrait là-dedans
La châtelaine aux bras blancs,
A l'œil noir, au doux sourire,
Pour faire, faut-il le dire,
Supporter l'air ténébreux
Du vieux seigneur de ces lieux.

— C'est alors que nous pourrions manger son souper, ajouta le troubadour en forme de corollaire.

— Eh ! nous le mangerons bien tout de même, dit de Tracy d'un ton de résignation qui ne fit qu'ajouter à l'hilarité produite par l'impromptu de Guilhen.

— Eh bien, sire troubadour, tu te trompes, dit Richard en s'avancant vers lui, et, s'il ne manque que cela pour exciter ta verve, je te dirai que, tout-à-l'heure, j'ai vu la plus jolie...

Mais de Tracy lui saisissant la main, lui dit à voix basse :

— Tais-toi !

— Quoi donc, une femme? demanda le troubadour.

— Richard, interloqué par les deux mots que de Tracy venait de lui dire à l'oreille, se mit à balbutier :

— Du moins j'ai cru voir...

— Tu n'as rien vu ! dit de Tracy d'un ton bref.

— Je n'ai rien vu?

— Non.

— Ah !

— Le maladroit, pensa de Tracy ; changeons la conversation, sans quoi il en dira plus qu'il n'en sait. Messeigneurs, si nous passions dans la salle basse, en attendant qu'il plaise au comte d'Einsford de venir remplir les devoirs de l'hospitalité. Il me semble que nous serions plus à l'aise pour causer... car, Dieu me damne ! si je ne sens pas le froid et la rosée du soir traverser mon pourpoint et pénétrer jusqu'à mes os.

Les seigneurs, qui commençaient à grelotter, approuvèrent la proposition de de Tracy, et le suivirent dans la salle basse, où ils trouvèrent un bon feu flambant et pétillant dans l'âtre de l'immense cheminée ; fatigués d'une chasse qui avait duré la majeure partie de la journée, ils s'assirent avec satisfaction autour du foyer.

Après plusieurs propos et dissertations sur les modes de l'époque, la conversation roula sur les démêlés, qui depuis huit ans divisaient le roi et l'archevêque, conversation qui devint très-animée

lorsque des domestiques eurent apporté plusieurs flacons d'hippocras, boisson fort à la mode à cette époque, et qui se composait de vin cuit, de miel et d'épices.

Les uns, et ceux-là étaient les plus sages, prenaient fait et cause pour le roi, et les autres, sans oser dire ouvertement leur pensée, faisaient comprendre, qu'à leur avis, Thomas Becket n'avait pas tout-à-fait tort.

La grande question du moment était de savoir si les évêques et les grands vassaux réunis dans la ville de Clarendon adopteraient oui ou non un traité proposé par Henri II, dans lequel les droits de la royauté seraient maintenus aux dépens de certains droits de l'Eglise, droits monstrueux qui mettaient tous les membres du clergé à l'abri de la justice du souverain.

Le sire Guillaume de Tracy, la jambe droite appuyée sur le genou de sa jambe gauche, les bras croisés sur sa poitrine et se dandinant nonchalamment sur le dos de son fauteuil, écoutait la conversation sans rien dire, dans l'attitude d'un homme qui en sait plus que tout le monde, et qui laisse tout le monde errer et battre la campagne, afin d'avoir le plaisir de dire le dernier mot et de prouver à chacun qu'il se trompait.

Les seigneurs ayant jugé que le roi échouerait dans son entreprise, par la raison que Thomas Becket avait su l'emporter jusqu'à ce jour, et même dans des occasions autrement difficiles que

celle-là ; de Tracy toussa pour demander l'attention de son auditoire, et prenant la parole, dit d'un ton doctoral :

— Vous êtes des enfants, et vous ne comprenez rien à la politique. Ecoutez-moi un instant, et vous verrez que le jour est venu où le primat doit rentrer dans l'obéissance. Un messenger est arrivé hier, annonçant au roi que l'empereur Frédéric Barberousse est enfin maître de l'Italie, qu'il a chassé de Rome le pape Alexandre, et qu'il a reconnu solennellement l'anti-pape Pascal, son protégé...

— Ah ! ah ! voilà du nouveau, murmura Moreville entre ses dents.

— Nécessairement le pape Alexandre doit avoir excommunié l'empereur ? demanda Richard.

— Qu'importe, répondit de Tracy avec un rire étrange, le pape Pascal n'est-il pas là pour lui donner l'absolution. Vous pensez bien, ajouta-t-il en reprenant son sérieux, que le roi Henri n'est pas pour rien dans tout cela. En effet, et vous allez comprendre que c'est un coup de maître de sa part. D'un côté il s'est assuré du clergé d'Angleterre, soit par des promesses, soit par des fiefs ; de sorte qu'il est certain de l'adoption du traité. De l'autre côté il a écrit au pontife Alexandre pour le prier de vouloir bien mettre son nom au bas du susdit traité ; sans quoi, lui, roi d'Angleterre et d'Izlande, duc de Normandie, comte de Guyenne, d'Aquitaine et de tant d'autres pays que vous con-

naisse comme moi, se verrait dans la cruelle nécessité de reconnaître Pascal, le protégé de l'empereur, qui bien certainement ne lui refuserait pas son nom... Vous voyez, ce jour que je vous avais tant prédit arrive à grand pas... dès aujourd'hui la puissance des évêques s'amointrit, et bientôt, je l'espère, elle sera tout à fait anéantie... N'était-ce pas une honte, messeigneurs, de voir la manière dont la justice s'administrait dans les tribunaux ecclésiastiques ?

A l'avenir, les clercs, moines et évêques répondront de leurs actions devant les juges royaux... c'est un progrès immense...

Mais laissons de Tracy continuer sa philippique contre la puissance des évêques, et voyons quel est le motif qui a pu porter le comte d'Einsford à se séparer de ses hôtes.

A environ un demi-mille du château, pendant que de Tracy et Richard Brito devançaient leurs compagnons de chasse, le comte était resté en arrière, et chevauchait plutôt dans la compagnie de ses pages et varlets que dans celle de ses invités; lorsqu'un cavalier tout à fait étranger à la troupe des chasseurs, vint aboutir au grand trot sur la route que ceux-ci suivaient, et paraissait se rendre lui-même au château.

Dès que le comte l'aperçut il parut surpris et lui dit de s'arrêter, ce que le cavalier fit à l'instant même.

Ayant fait signe aux archers et valerts de con-

tinuer leur route, le comte se trouva seul avec le nouveau venu.

— Déjà de retour, mon vieux Raymond, lui dit-il, te voilà tout couvert de poussière... C'est donc bien pressé... quelles nouvelles m'apportes-tu ? serait-elle morte enfin ?

— Hélas ! non, mon digne maître, répondit celui-ci, elle se porte bien et c'est là le mal.

— Je ne serai donc jamais débarrassé de cette femme... murmura le comte d'une voix sourde ; mais enfin, qu'est-il donc arrivé ?

— La supérieure du couvent est morte, et il paraît que les religieuses ont découvert la prison où la malheureuse est enfermée depuis que vous en avez donné l'ordre, c'est-à-dire depuis quinze ans. Ces saintes femmes, que Satan confonde, veulent la délivrer, et si vous n'y mettez bon ordre, je veux être damné si elles n'y parviennent.

— Oh malheur ! si elle venait à découvrir.... tout serait perdu, Raimond.

— C'est à quoi j'ai pensé, aussi j'ai donné des ordres exprès à la sœur tourière, qui, vous le savez, nous est dévouée, et je suis sûr que d'ici à après-demain elle sera encore captive... mais après ce temps elle ne répond plus de rien, car les sœurs vont élire une nouvelle abbesse, et alors il faudra bien lui obéir.

— Retourne au couvent, mon brave Raymond, et préviens la sœur tourière qu'après-demain, au point du jour, j'irai sous bonne escorte chercher

la prisonnière, afin de la conduire en lieu sûr ; jusque-là, veille bien à la porte du couvent, et si par malheur elle en passe le seuil, fais ce que tu jugeras convenable ; mais il ne faut pas, à *quelque prix que ce soit*, que cette femme maudite se rende à Londres ni à Cantorbéry... car alors tous nos projets de fortune seraient perdus.

— C'est bien, messire, vous pouvez vous reposer sur moi.

Et eela dit, Raymond prit congé de son maître, qui, immobile, le suivit des yeux jusqu'à ce qu'il l'eût tout à fait perdu de vue.

— Hélas ! pensa-t-il en metant son cheval au pas dans la direction du château, si le rêve de ma vie allait s'évanouir à cause de cette femme ou bien par le refus d'Alice... Depuis que j'ai entrevue une route capable de me conduire à la fortune ou au pouvoir, mon regard ne peut s'en détourner ; mes nuits sont sans sommeil, et des songes insensés viennent m'assaillir au milieu de mes insomnies. Fou que j'étais, lorsque je me laissai éblouir par ces mots, l'honneur, la croyance, la vertu... L'honneur... pour suivre sa loi, j'ai perdu tout ce que j'avais ; la croyance... hélas ! si Dieu existait, m'aurait-il abandonné lorsque je combattrais pour sa cause ; la vertu... oh ! la vertu n'était aussi qu'un vain nom... Eh bien... ce bonheur, ce pouvoir, cette fortune que je n'ai pu obtenir en faisant le bien, je veux l'avoir enfin et

je l'aurai... Puis, en mettant son cheval au trot :
Allons, comte d'Einsford, tes hôtes t'attendent
et ces hôtes sont des courtisans.... tu dois les
ménager, les flatter même... Tu dois te courber
beaucoup et faire le chien couchant... rampe,
misérable, rampe... jusqu'au jour où, relevant
le front, tu pourras voir à ton tour des ambitieux
ramper à tes pieds! .

Comme il murmurait ces mots, le comte arriva
dans la cour du château.

Ses traits, qui tout à l'heure étaient contractés,
et profondément empreints d'une lutte violente,
affectèrent un calme et une indifférence que son
cœur ne ressentait pas, et, descendant de cheval,
il s'empressa d'entrer dans la salle basse, où de
Tracy terminait son discours contre les évêques.

— 121 —

XI.

Le Message.

Eh bien... quelles nouvelles ?

GŒTHE.

— Je vous prie d'excuser mon absence, dit le comte en entrant, une affaire imprévue m'a retenu ; mais j'espère, ajouta-t-il avec un sourire affecté, j'espère, messeigneurs, que vous me ferez l'honneur de passer la nuit au château ?

— Hein... que dit-il ? pensa Richard dont l'esprit était très superstitieux, comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent, et qui n'était pas très rassuré sur le mystère qui entourait le comte.

— Nous acceptons avec reconnaissance, seigneur d'Einsford, lui répondit de Tracy, car depuis quelque temps il est dangereux de chevaucher la nuit sur la route de Londres : pas plus tard qu'hier, le frère du comte de Ferrare et sa suite ont été massacrés par une bande de malfaiteurs.

— Comment, nous allons passer la nuit ici ! pensa de nouveau Richard Brito de moins en moins rassuré, j'aimerais mieux les voleurs, moi, du moins l'on sait à qui l'on a affaire.

En ce moment, le majordome entra, et, prenant une pose tragique, il annonça d'une voix forte et emphatique que le souper était prêt. On eût dit qu'il jetait un défi aux appétits des convives, qui ne demandaient pas mieux que d'accepter le combat.

Le souper fut silencieux. L'hôte, fortement préoccupé intérieurement et ayant peu l'habitude de la dissimulation, ne put faire que matériellement les honneurs de sa table ; il lui manquait cet esprit enjoué qui anime et met tout le monde en train. Les hôtes basent généralement leur figure sur celle du maître de la maison ; lorsque ceux-ci eurent satisfait leur premier appétit, ils se regardèrent mutuellement, et semblaient s'engager les uns les autres à rompre le silence. Le comte avait l'esprit trop loin de là pour remarquer cette pantomime, et la position devenait assez embarrassante pour tout le monde, lorsqu'une bruyante fanfare se fit entendre à la porte du château.

C'était un messenger à livrée du roi qui arrivait de Londres à la hâte, et qui demandait à voir à l'instant le sire Guillaume de Tracy. On l'introduisit donc dans la salle où les seigneurs soupaient, et il remit respectueusement à de Tracy un parchemin portant les armes du roi.

Celui-ci, sans rien dire, prit le parchemin, l'ouvrit, et se mit à lire à voix basse les lignes qu'il contenait, les yeux de tous les courtisans se fixèrent avec anxiété sur la figure calme et impassible du lecteur, comme pour saisir sur ses traits le sens du message qu'il venait de recevoir.

De Tracy, sans en avoir l'air, s'était aperçu de l'inquiétude générale. Il s'amusa de feindre un *calme menteur*, que le billet du roi ne devait pas inspirer. Le visage du comte d'Einsford, entre autres, était d'une pâleur effrayante; une sueur froide couvrait son front, et ses dents claquaient comme dans le délire de la fièvre.

Quand le favori du roi eut joui un moment de l'inquiétude des convives, et surtout de la souffrance morale qu'il faisait éprouver au comte d'Einsford, voilà, dit-il avec un sourire ironique, ce que le roi m'écrit. Et, d'une voix lente et cadencée, il se mit à lire les lignes suivantes :

« Les affaires ont l'air de vouloir s'arranger en
« Angleterre, mais il n'en est pas de même ail-
« leurs, et le duché de Normandie réclame ma
« présence. Avant de partir, je voudrais voir tous
« mes fidèles gentilshommes réunis autour de

« moi, afin de leur donner des instructions sur ce
« qu'ils auront à faire pendant mon absence. Prie
« donc les hôtes du comte d'Einsford de partir
« aussitôt la réception du présent message ; prie
« le comte d'Einsford de venir aussi, et prévien-
« le qu'en allant en Normandie, je lui deman-
« derai l'hospitalité pendant quelques heures. »

— Vous le voyez, messeigneurs, reprit de Tracy, il n'y a pas une minute à perdre, puisque le roi nous dit de partir aussitôt la réception du présent message. Qu'on fasse seller nos chevaux ! ajouta-t-il d'un ton d'autorité comme s'il se fût adressé à ses domestiques.

Les courtisans se levèrent immédiatement de table, et se mirent à chuchoter entre eux du comte d'Einsford, qui allait donner l'hospitalité au roi.

De Tracy se leva aussi, et s'approchant du comte, lui dit à demi-voix :

— Vous le voyez, sire comte, le roi vous fera l'honneur de s'arrêter chez vous ; mais si vous tenez à ses bontés, je vous donnerai un conseil d'ami.

— Et lequel ?

— C'est de veiller plus attentivement sur la conduite de votre fille.

— Que voulez-vous dire ? dit vivement le comte en se troublant.

Mais le sire de Tracy feignit de ne pas entendre ces derniers mots, et vint se mêler à la conversa-

tion des seigneurs. Le comte changea plusieurs fois de couleur, puis sortit aussitôt de la salle, en vacillant comme un homme ivre.

— Enfin, qu'a donc fait cet homme..., dit Moreville quand le comte fut parti ; qu'a-t-il donc fait pour obtenir ainsi les faveurs du roi ?

— Messeigneurs, dit de Tracy, je vous conseille de ne pas envier de pareilles faveurs. Vous pouvez me croire, moi, qui, de vous tous ici, pourrais perdre le plus par l'arrivée d'un nouveau favori ; le comte d'Einsford est le dernier de ceux que je pourrais craindre... Mais le temps s'écoule ; à cheval, messeigneurs, à cheval !

XII.

Marguerite.

Voulez-vous bien souffrir pour m'ôter le souci,
Que je m'informe un peu des nouvelles d'ici ?
Tout s'est-il ces deux jours passé de bonne sorte ?
Qu'est-ce qu'on fait céans ?

MOLIÈRE.

Dès que le comte eut quitté les seigneurs, il se promena avec agitation dans la salle basse.

— Que signifient les paroles du sire de Tracy !
murmurait-il sourdement ; oh ! si par hasard...
mais c'est impossible... Cependant je saurai...
Marguerite ! s'écria-t-il ; qu'on fasse descendre
Marguerite, il faut que je lui parle.

Quand Marguerite fut descendue, le comte la

regarda fixement, comme s'il eût voulu lire dans ses yeux ; puis il lui dit avec un calme affecté :

— Marguerite ! j'ai la plus grande confiance en vous.

— Et vous avez raison, monseigneur.

— Voilà pourquoi, si jamais vous me trompiez, ma vengeance serait terrible !

— Sainte Marie !... s'écria la vieille en joignant les mains, doutez-vous de mon zèle ? c'est la première fois que vous me faites une semblable menace !

— Répondez sans détour... dit sourdement le comte en lui saisissant le bras et en le secouant. Répondez !... êtes-vous bien sûre qu'Alice ne voit personne quand je suis absent ?

— Et qui verrait-elle, mon Dieu ! Excepté moi et les gens du château... je ne pense pas qu'elle ait la faculté de voir qui que ce soit... Elle n'est pas déjà si libre, cette pauvre enfant : car, d'après vos ordres, je ne la quitte jamais !

— Voyons... nourrice, reprit le comte en changeant de ton ; je vois que ma menace vous ferme la bouche... Mais ne craignez rien, je n'ai parlé que pour l'avenir... je vous jure qu'il ne vous sera fait aucun mal... au contraire ; tenez, prenez cette bourse, et dites-moi la vérité. Eh, mon Dieu ! qu'il y aurait-il d'étonnant si Alice aimait quelqu'un... que craignez-vous ? Vous savez, nourrice, que je veux le bonheur de ma fille... rien de plus. . Ainsi, dans son intérêt, répondez... il est venu ici un jeune homme ?

— Bonté divine ! que m'apprenez-vous là... il est venu ici... un jeune homme ?

— C'est donc vrai ? demanda le comte.

— Il faut bien que cela soit vrai, puisque monseigneur le dit.

— Mais, au contraire, je vous le demande, s'écria le comte avec impatience.

— Ah ! je n'en sais rien, répondit la vieille Marguerite avec une bonhomie si candide qu'il ne vint pas à l'esprit du comte de soupçonner sa bonne foi. Aussi cela m'étonnait beaucoup, ajouta la vieille en riant d'un air presque niais, car enfin un jeune homme est toujours un jeune homme et il suffit d'avoir des yeux pour le voir... et moi qui ne quitte jamais la petite... Quand je dis la petite, c'est une manière de parler, et monseigneur a raison de s'inquiéter ; car j'y pense, elle est déjà en âge d'avoir des amoureux... Sainte Vierge, comme le temps passe vite !... il me semble que c'était hier que je la tenais dans mes bras. Enfin, il faudra que je la surveille cette enfant !

— Assez, nourrice... je respire dit le comte entièrement rassuré.

— Et moi aussi... je respire, pensa Marguerite.

En ce moment un mendiant descendait trois marches de la salle basse ; à sa vue la nourrice pâlit et lui fit signe de ne pas entrer ; mais il était trop tard, le comte l'aperçut.

— Quel est cet homme ? dit-il.

— Ce n'est pas un jeune homme celui-là.

— Je le vois bien... mais enfin quel est-il ?

— C'est un vieux pauvre à qui votre fille a l'habitude de faire des aumônes.

— Vous me disiez qu'elle ne voyait personne.

— C'est vrai... mais enfin... un mendiant... ce n'est personne.

— Merci du compliment, la vieille, murmura le mendiant.

— Hum ! dit le comte, je n'aime pas que ces êtres-là pénètrent dans l'intérieur du château.

— Eh ! pourquoi donc, mon bon seigneur ? ce n'est pas là quelque chose de bien séduisant, ce me semble.

— Non, mais enfin il pourrait venir de la part de quelqu'un !

— C'est vrai, monseigneur. Vous avez raison, dit Marguerite en s'élançant vers le mendiant... va-t-en, chien maudit... à l'avenir je te défends de remettre les pieds ici. — Ce sera inutile, ajouta-t-elle vivement à voix basse, qu'Edgard vienne demain, le comte sera absent. — Veux-tu t'en aller plus vite que cela reprit-elle en criant et en le poussant hors de la porte...

— Marguerite, dit le comte, vous rudoyez ce malheureux mal à propos, j'ai dit cela au hasard ; mais si vous êtes sûre de lui...

— Sans doute je suis sûre de lui ; mais ce qu'il n'a pas fait hier il pourrait le faire demain...

Aussi, je vous le jure, il ne remettra plus les pieds ici... Alice dira ce qu'elle voudra ; et si elle veut donner de l'argent aux pauvres elle le remettra à l'aumônier.

— C'est bien, Marguerite, je vois que tu es fidèle, sers-moi toujours de même ; je pars ce soir pour Londres, et je ne serai de retour que demain soir ou peut-être après-demain ; tu veilleras sur Alice, et tu me diras tout ce qui se sera passé, n'est-ce pas ?

— Oh ! certainement oui, monseigneur peut avoir l'esprit en repos.

XIII

Histoire de Guilhem de Saint-Didier

Au temps présent, par toute nation,
Les dames sont comme un petit Sion,
Qui toujours ploye à dextre et à senestre,
Bref, les plus fins n'y sçavent rien cognoistre,
Par quoy concludx que c'est abusion
D'estre amoureux.

CLÉMENT MAROT.

Le mendiant que Marguerite venait de chasser du château suivait depuis une demi-heure la route de Cantorbéry ; la nuit était complètement noire, et notre ancienne connaissance (le lecteur l'aura sans doute reconnu) marchait hardiment, comme un homme qui connaît son chemin par cœur, lorsqu'il fut rattrapé par la cavalcade des seigneurs qui se rendaient à Londres : de crainte d'excite

les soupçons du comte d'Einsford qui se trouvait parmi eux, il se cacha derrière un buisson pour les laisser passer.

Sur ces entrefaites, le sire Réginald Fitz-Urse, arrivant de Cantorbéry, vint grossir le nombre des voyageurs.

— Te voilà, Réginald, lui dit de Tracy, en retenant la bride de son cheval, afin de rester un moment seul avec le nouveau-venu ; eh bien ? comment se porte le digne archevêque de Cantorbéry.

— Ah ! mon ami, lui répondit celui-ci avec chaleur, si tu savais combien le primat vous remplit l'âme de ferveur et de vénération... quelle humilité, quelle intime conviction règne dans toute sa personne. Il faut le voir au milieu de son palais, plus humble dans ses vêtements que les derniers de ses serviteurs, ne vivant que de pain et d'eau, prodiguant des aumônes et des consolations aux pauvres nombreux qui encombrent sa demeure. Il faut l'entendre demander pardon à Dieu des erreurs de sa vie passée, et le prier d'oublier tout le mal que Henri II a vainement tenté de faire aux droits de l'Eglise.

— Je commence à croire que je me suis trompé sur son compte, dit de Tracy en poussant un profond soupir, il se peut que cet homme soit sincère.

— Il l'est, mon ami... il l'est, dit vivement Réginald, et si tu le voyais un seul instant, j'en suis sûr, tu serais tout à fait convaincu.

— Je ne demande pas mieux... mais comment faire ?

— Rien de plus facile, de Tracy, rien de plus facile, si tu veux, je te présenterai à lui...

— Je veux bien. Quand ?

— Demain.

— C'est convenu, répondit de Tracy en lui serrant la main : pour le moment je suis encore un peu aveugle, et je ne demande pas mieux que d'y voir clair. Et les deux amis s'empressèrent de rejoindre la troupe qui déjà avait beaucoup d'avance sur eux. Le mendiant caché derrière le buisson venait d'entendre tout le dialogue, et continuant sa route, il se promit bien de ne pas en oublier un mot.

On saura plus tard pourquoi le nouveau favori de Henri II voulait faire une visite à l'archevêque, mais pour l'instant il s'agit de savoir que ce n'est pas du tout, comme le pensait Réginald, dans un but d'édification.

La route d'Einsford à Londres était longue et monotone, surtout pendant une nuit sombre, avec des chevaux fatigués ; le voyage devait durer jusqu'au jour. Il avait été question, dans le temps, des piquantes aventures du troubadour Guilhem de Saint-Didier, mais on ne savait pas au juste à quoi s'en tenir : pour tuer l'ennui du chemin, on lui proposa de les raconter lui-même, et le galant chevalier s'empressa d'acquiescer à la demande de ses compagnons.

L'histoire qui suit est tout-à-fait indépendante de l'intrigue qui nous occupe ; mais elle n'est pas déplacée, en ce qu'elle montre ce qu'étaient les mœurs de ce siècle.

Les seigneurs ayant dirigé leurs montures le plus près possible de Guilhem, celui-ci toussa plusieurs fois, réfléchit quelques minutes, et commença ainsi :

— Je crois inutile, messeigneurs, de vous parler de ma naissance, ni des premières années de ma jeunesse, qui n'offrirent rien de remarquable ; mais je dois rendre un témoignage à la mémoire de mon père, Arthur de Saint-Didier, et dire à haute voix qu'il fut de son vivant un gentilhomme vaillant et courtois, et que jamais on ne put dire qu'il ait forfait aux saintes lois de l'honneur et de la galanterie.

Il menait une joyeuse vie, mon noble père, et comme il se plaisait beaucoup à exercer une libérale hospitalité, son château ne désemplissait pas de visiteurs nobles et illustres, tels que barons, seigneurs châtelains, gentilshommes, gais et savants troubadours et habiles jongleurs. Vous connaissez le dicton, lorsqu'on tient bonne table, les hôtes sont nombreux.

Comme vous le pensez, j'entendais chaque jour quelque jongleur chanter les sirventes et les tençons des plus célèbres troubadours de l'époque ; l'harmonie et la cadence des vers me faisaient un plaisir inouï : je retenais facilement tout ce que

j'entendais chanter, je le chantais et bientôt je devins moi-même inventeur et maître en la gaie science, les jongleurs ne dédaignèrent pas de faire connaître mes vers et mes chansons dans les châteaux environnants, et mon nom finit par acquérir de la renommée dans le pays.

Mon père mort, le château devint désert. Je me mis à parcourir le Languedoc et la Provence : en ma qualité de troubadour, toutes les portes me furent ouvertes. Je ne vous dirai pas l'accueil bienveillant et gracieux que me firent maintes châtelaines et nobles dames : les lois de la chevalerie me défendent de dire leurs noms. Mais je m'empresse d'arriver à l'événement principal, qui a fait trop de bruit dans le monde, pour que j'essaie d'en taire la moindre des particularités.

A quelques lieues de mon domaine vivait un certain comte de Polignac : sa femme, Adélaïde de Claustra, sœur du dauphin d'Auvergne, était une noble dame, dont la beauté avait une grande réputation. Un jour le désir me prit de savoir si ce que l'on disait était vrai, je priai Hugues de Maréchal, un confrère en poésie que j'avais connu chez la comtesse de Roussillon, dame très belle et bien apprise, de me présenter chez le comte de Polignac, dont il était l'ami et le protégé.

Mon attente ne fut pas trompée, et je trouvai que la comtesse de Polignac avait une beauté rare et unique.

Elle réunissait toutes les perfections de son sexe

comme la mer réunit l'eau de tous les fleuves. L'impression que cette vue produisit sur mon âme est impossible à décrire, la foudre est moins prompte à frapper sa victime que son regard ne le fut à me frapper d'amour. Elle s'en aperçut, et parut flattée du pouvoir qu'elle venait d'exercer sur mon pauvre cœur. Dès ce moment, je fus à elle corps et âme ; je ne vivais et ne chantais que pour elle. Le lendemain de notre première entrevue, je retournai au château. L'adorable châtelaine donnait une fête ; ce jour-là elle me parut encore plus belle que la veille.

La comtesse était grande, majestueuse, une longue robe de velours noir couvrait étroitement sa taille gracieuse, la forme divine de son sein, et faisait ressortir avantageusement la blancheur éblouissante de ses belles épaules ; ses bras nus, irréprochables de forme, sortaient de deux manches courtes bordées d'hermine. Que dirai-je de sa bouche ornée de deux rangées de perles éclatantes et régulières, de ses beaux yeux noirs et humides, à demi-voilés par la frange soyeuse de leurs paupières aux petites veines d'azur ? Que dirai-je de ces deux longues tresses de cheveux d'ébène, qui encadraient si délicieusement cette figure adorable, dont la peau était à la fois blanche et veloutée, comme ces légers nuages qui voguent la nuit à la clarté de la lune ; hélas ! je dois me taire sur tout cela, car quoique je puisse dire, je serai toujours au-dessous de la vérité.

— De par Saint-Julien, sire troubadour... ne faites pas le modeste, s'écria de Tracy en l'interrompant, car je vous assure que nous sommes tous amoureux de la belle comtesse.

Je vous ai dit, continua Guilhem, que ce jour-là, il y avait fête au château de Polignac. Pendant le souper je fus placé en face de la souveraine de mon cœur, et je vous laisse à penser si mes yeux cessèrent un instant de se rassasier de cette figure si chère.

La comtesse s'en aperçut, et je crus remarquer qu'une légère rougeur couvrait sa joue. Vers la fin du souper, sur l'invitation du comte de Polignac, Hugues de Maréchal se leva, et chanta un sir-vente fort long dans lequel il faisait la description d'une bataille, et où il disait que rien au monde ne lui faisait éprouver un plaisir semblable à celui qu'il ressentait lorsqu'il contemplait une mêlée.

Pendant ce récit, la comtesse me regarda plusieurs fois avec un de ces sourires que l'on n'échangerait pas contre un trône, et quand Hugues eut fini de chanter elle me demanda si à mon tour je ne chanterais rien ; pouvais-je résister à une pareille invitation ? Je sentis aussitôt le feu de l'inspiration parcourir toutes mes veines, et me levant j'improvisai d'une voix tremblante la chanson que voici :

Et ici Guilhem se mit à entonner ces stances en vers provençal, que nous donnons en prose au lecteur, afin que la traduction soit plus fidèle :

— « Comme celle que je chante est belle, que son nom, sa terre, son château, tout ce qu'elle dit, tout ce qu'elle fait, respire la beauté, je veux que mes vers coulent avec grâce et n'aient rien que de beau. Et je le dis, si mes chants pouvaient égaler celle qui les inspire, ils surpasseraient autant ceux des autres troubadours, que l'on voit ses charmes surpasser les charmes des autres dames ! »

— « Tous les lieux qu'elle habite me paraissent resplendissants, les bois se transforment en prairies, en vergers, en jardins plantés de roses. Chaque jour je découvre en elle quelques nouvelles beautés, semblable au bouton qui s'épanouit aux regards du soleil. Il est impossible de la voir et de l'entendre, quelque rustre et ignorant qu'on soit, sans acquérir auprès d'elle de la courtoisie et de l'éloquence ! »

— « Belle dame ! puisqu'il est vrai que je n'aime que vous seule, et que mes yeux, fermés à tout autre objet, ne s'ouvrent que pour admirer vos appas, me laisserez-vous mourir de douleur sans espoir de vous plaire ? Hélas ! j'éprouve maintenant que je me suis laissé conduire trop avant par l'amour ; je suis dans un abîme où mes regards effrayés cherchent en vain une issue. »

— « Un seul espoir me console ; c'est que l'amour secourable n'abandonnera point celui qui l'a servi avec tant de fidélité. Que les faux amants se rebutent ; mon courage est au-dessus de tous les obstacles. Je sais que, si les dames sont d'une ré-

serve extrême sur le choix qu'elles font, l'heure de l'amoureuse merci sonne tôt ou tard pour ceux qui les aiment avec constance ! »

Cette chanson fut vigoureusement applaudie, et entr'autres par le mari de la dame, qui était un grand amateur de poésie ; il s'écria qu'il n'avait jamais entendu de si beaux vers, et qu'à son avis ils avaient dû être inspirés par une passion véritable.

— Sire troubadour, me demanda Adelaïde en souriant, peut-on savoir le nom de la dame que vous venez de chanter ?

— C'est mon secret, madame, lui répondis-je, en mettant dans ces paroles toute l'expression qu'il me fut possible.

— La dame qui vous a inspiré ces vers est bien heureuse, sire troubadour, dit la comtesse en affectant un ton indifférent.

— Que dites-vous, madame, s'écria le mari, elle doit être ravie, enchantée, et si elle n'aime pas le sire Guilhem de Saint-Didier, il faut qu'elle ait le cœur bien froid et bien insensible !

— Mais comte, répondit la comtesse en me jetant un regard furtif, qui vous dit qu'elle ne l'aime pas ?

Jugez, mes amis, quelle fut ma joie, la comtesse m'aimait. Depuis ce jour le comte de Polignac m'accorda une confiance et une amitié sans bornes. Il avait une fort jolie voix, et s'amusait à chanter sans relâche les vers et chansons que je faisais pour sa femme.

Cependant la belle châtelaine fut plus rebelle que je ne m'y attendais. La coquette mettait sa joie à me chagriner.

Mais je n'étais pas homme à me leurrer d'une espérance bretonne, et je résolus de quitter l'ingrate ou d'être son amant tout-à-fait.

Un jour donc que nous étions seuls, je lui fis comprendre que mon amour était trop fort pour ne pas être exigeant, et que si elle devait continuer à me laisser sans espoir, il y aurait de sa part de la charité à me le dire, car alors la vie n'aurait plus de prix pour moi.

Savez-vous ce qu'elle me répondit ? (Se peut-il qu'une idée si bizarre soit jamais sortie du cerveau d'une femme !)

Voici ses propres paroles :

— Sire troubadour, me dit-elle avec ce sourire capable de damner un saint, vous me demandez une chose que du fond de mon cœur je brûle de vous accorder : mais vous le savez, j'ai un époux, à qui j'ai juré fidélité et obéissance, et à moins qu'il ne me prie lui-même de céder à vos désirs, je ne vois aucun moyen de vous satisfaire sans commettre un péché.

Cette réponse, loin de me faire rire, ne fit qu'augmenter ma fureur ; je la traitai de perfide, de cruelle, enfin de tous les noms qui me vinrent à l'esprit, mais elle resta inébranlable dans sa résolution.

Lorsque j'eus repris mon sang-froid, je me mis

en travail d'esprit, afin de trouver le moyen de faire plaider ma cause par le mari, sans toutefois exciter ses soupçons. Voici comment je m'y pris :

Hugues de Maréchal avait deviné notre passion réciproque, et en était devenu le confident : ainsi qu'un bon et loyal confrère en gaie science doit faire, il se proposa pour servir ma passion ; il avoua au comte de Polignac que la dame de mon cœur était la comtesse de Roussillon, mais que je ne voulais pas qu'on le sût : le comte promit le secret, et cependant vint aussitôt d'un air goguenard et en se frottant les mains me demander comment allaient mes amours.

— Hélas ! sire comte, lui répondis-je d'un air triste, la dame que j'aime est la plus cruelle des femmes : vous douteriez-vous qu'elle m'a dit formellement ne devoir répondre à ma tendresse que lorsqu'elle en aurait été priée par son mari ?

— Ah ! ah ! ah ! ah ! s'écria le comte en riant aux éclats, l'idée est bonne : je suis curieux de savoir, beau pastoureau, comment vous allez en sortir.

— Je veux employer une ruse bien simple, seigneur comte, mais je ne sais si elle réussira.

— Quelle est-elle ?

— La voici : je viens de faire une chanson de circonstance, que j'ai l'intention de faire chanter...

— Par le mari, n'est-ce pas ? dit vivement le comte en riant encore plus fort. Oh ! oh ! oh ! C'est fort bien, et la chanson ? Voyons la chanson.

— Le troubadour depuis longtemps ne chante,
Son front est pâle et son âme souffrante ;
Et chaque soir
Au fond des bois traînant son désespoir,
Il pense à celle
Dont la prunelle
A, sans retour,
Mis dans son âme
Aimante flamme,
Brûlant amour !

Le malheureux songe à quitter la vie,
A moins qu'un mot, un seul mot ne le prie
De vivre encor ;
Vers l'autre monde il veut prendre l'essor,
A cause d'elle
Dont la prunelle
A, sans retour,
Mis dans son âme
Aimante flamme,
Brûlant amour !

Il m'a chargé de vous conter sa peine,
De vous prier d'être moins inhumaine ;
Car s'il mourait,
Qui donc ici madame chanterait
Le nom de celle
Dont la prunelle
A, sans retour.
Mis dans son âme
Aimante flamme,
Brûlant amour !

— Bien ! parfait ! excellent ! s'écria le comte,
la chanson est divine ! Je parie que ce benêt de
mari va la chanter à sa femme...

Le nom de celle
Dont la prunelle, etc.

Joli ! très-joli ! cette chanson est vraiment délicieuse... Voyons, sire troubadour, dites-la moi encore, je suis sûr qu'à la seconde fois je la saurai par cœur.

— Vous devez bien penser, Messeigneurs, que je ne me fis pas prier : je la lui chantai deux fois de suite, et je finissais le dernier vers lorsque la charmante comtesse entra dans la salle où nous étions.

— Comment ! me dit-elle d'un ton de reproche, comment, gentil troubadour, vous chantez pendant notre absence... Savez-vous que ce procédé manque de courtoisie, et que nous avons le droit de nous en fâcher ?

— Madame, dit le comte en riant... figurez-vous que notre ami Guilhem vient de me conter...

— J'espère, seigneur comte, lui dis-je vivement, que vous n'allez pas répéter cette aventure à la comtesse...

— Et pourquoi ? beau sire, reprit-il, la comtesse aime à rire, et le trait est assez amusant pour qu'elle en profite.

— Sans doute, dit la comtesse, et quoique le sire Guilhem puisse dire, je prie instamment mon noble époux de me raconter le fait.

— Voilà ce que c'est, madame, reprit le comte. Vous avez beau me faire signe, seigneur de Saint-Didier, je dirai tout. Le troubadour que voilà, qui rougit et qui baisse les yeux comme un enfant, ce troubadour aime une noble châtelaine ; mais la belle

ne veut répondre au damoiseau que lorsqu'elle en aura été priée. Car son époux... Ah! ah! ah! c'est très-amusant, n'est-ce pas, madame?

— C'est une condition bien embarrassante pour un amant, dit la comtesse en souriant et rougissant un peu, et je suis fort intriguée de savoir comment il se tirera de là.

— N'en doutez pas, madame, il s'en tirera, reprit le comte avec conviction, et voilà de quelle manière : il a fait une chanson, que l'imbécile de mari va sans doute s'empresser de chanter à sa femme... Cette chanson est très-jolie, la voici :

Et la dessus, le comte se mit à entonner mes vers, avec un goût et un talent remarquables, et surtout lorsqu'il arriva au dernier couplet :

Il m'a chargé de vous conter sa peine ;
De vous prier d'être moins inhumaine.

Il mit dans ces deux vers une telle expression, que la comtesse, qui jusque là s'était contenue, partit d'un éclat de rire qui dura bien un grand quart d'heure.

Pendant ce temps, le comte riait aussi en répétant : « C'est charmant! c'est divin!... le pauvre mari... ah! ah! ah! ce pauvre mari, qui doit chanter lui-même... ah! ah! ah!

Ces exclamations, comme vous le pensez, ne faisaient qu'exciter l'hilarité de la dame; hilarité qui redoubla lorsque le brave châtelain s'avança vers moi, et me dit naïvement :

— Je vous disais bien que cette histoire ferait rire ma femme.

Quand la dame eut repris son sérieux, elle me regarda d'un air qui n'était pas défavorable, puis s'adressant au comte :

— Et pensez-vous, mon doux seigneur, que, dans le cas où le mari chanterait la chanson à la dame, pensez-vous que la volonté de celle-ci soit complètement satisfaite ?

— Certainement... certainement, reprit-il ; après une pareille prière de la part du mari, la dame doit se rendre.

Que vous dirai-je ? Messeigneurs, cette réponse leva tout à fait les scrupules de la belle Adélaïde de Claustra ; et quelques heures après, me trouvant seul avec elle, elle me prit par la main, et, me conduisant devant un prie-dieu :

— Un genou à terre, sire chevalier, me dit-elle, et songe que la Vierge écoute tes serments.

— Belle et noble dame, m'écriai-je en m'agenouillant, je promets, foi de chevalier, de verser tout mon sang pour le défense de votre honneur, et je vous jure amour, constance et loyauté...

— Bel ami, dit-elle, en s'agenouillant à son tour : j'agréé votre hommage, et j'atteste le ciel de n'avoir que vous pour amant. Si vous m'êtes loyal, je vous serai fidèle, et je récompenserai dignement vos services, pourvu qu'ils soient sincères, et qu'ils n'offensent pas mon honneur.

Vous le voyez, messeigneurs, nos relations furent

régulièrement sanctionnées par les serments consacrés, et par le consentement du mari. Il n'y eut donc, dans nos amours, rien que de naturel et d'honorable.

Pendant trois mois, notre union dura heureuse et sereine... mais, nous arrivons à la catastrophe fâcheuse de cette histoire; et vous jugerez lequel des deux trahit le premier les saintes lois de la galanterie.

Pour mieux cacher notre liaison aux yeux de tout le monde, et particulièrement aux yeux du mari, je continuai de feindre un amour violent pour la comtesse de Roussillon, je la chantai dans mes vers, et je lui faisais de fréquentes visites, afin de donner plus de vérité à ma passion.

La manière dont je jouai mon rôle excita maintes fois la jalousie de ma dame; je fus obligé de faire agir tous les ressorts de l'éloquence pour lui prouver qu'elle se trompait; elle fit semblant de me croire, mais la jalousie couvait toujours au fond de son cœur.

Un jour, je fus obligé de faire un voyage qui devait durer une semaine; la comtesse me prévint que, pendant mon absence, elle avait l'intention de faire un pèlerinage à Saint-Antoine-du-Viennois, situé à une journée de Polignac, et me pria de mettre mon château à sa disposition, afin de s'y reposer pendant une nuit des fatigues d'une si longue marche. Tout ce que j'ai est à vous, lui répondis-je avec joie, et mon château aura mille

fois plus de prix à mes yeux, lorsqu'il aura abrité tant de charmes et de beauté.

Ayant donné des ordres à tous mes gens pour que l'on reçût la comtesse de la manière la plus brillante, et pour que l'on eût pour elle et sa suite des égards et des soins comme si c'eût été une reine, je partis joyeux et content, croyant compter plus que jamais sur son amour et sa fidélité.

Mais, hélas ! mes nobles seigneurs, combien je fus cruellement déçu, lorsqu'à mon retour j'appris ce que je vais vous dire :

Il paraît que la comtesse était persuadée que j'aimais la châtelaine de Roussillon, aussi avait-elle résolu de s'en venger.

Aussitôt mon départ, elle fit venir Hugues de Maréchal.

— Ce traître de Saint-Didier m'a indignement trompée, lui dit-elle ; je veux me venger à votre profit ; je veux vous faire mon chevalier, car je vous connais, et je suis sûre que je ne trouverai jamais chevalier qui me convienne mieux, et dont la victoire doive plus piquer l'amour-propre de Guilhem : veuillez donc m'accompagner dans un pèlerinage que je vais faire, et vous vous en trouverez bien.

— Madame, répondit Maréchal, vous me faites le plus grand honneur, et le plus grand plaisir qu'on ait jamais fait à aucun mortel sur la terre, et me voilà tout disposé à ce que vous voulez de moi.

Je vous ferai remarquer, mes amis, que ce troubadour félon était déjà l'amant de la comtesse de Roussillon, et qu'il savait mieux que personne que les soupçons de la comtesse de Polignac n'étaient nullement fondés; mais enfin, quoi qu'il en soit, il est positif qu'au lieu de me justifier, moi, son ami, il réussit à prouver tout à fait à la dame que j'étais un infidèle, indigne de ses bontés.

Ils se mirent donc en route, accompagnés d'une nombreuse suite de nobles dames, de pages et d'écuyers, qui tous étaient dans la confiance. Arrivée à Saint-Antoine-du-Viennois, Adélaïde s'agenouilla devant un vénérable ermite, qui la délia de ses serments de fidélité envers moi, et sans attendre un instant les deux nouveaux amants répétèrent aux pieds du digne religieux les mêmes serments que je vous ai cités plus haut.

Ici un murmure désapprobateur contre la dame, interrompit un instant le récit du galant Guilhem; et de Tracy murmura entre ses dents : diable ! diable !... le veuvage n'avait pas été long !

— N'est-ce pas ! reprit en riant l'insouciant narrateur, eh bien ! écoutez, voilà quelque chose de plus fort. Cette cérémonie religieuse terminée, la petite caravane se remit en route et vint jeter sa tente dans mon château, où un superbe repas l'attendait. La fête fut complète, on y but le meilleur de mon vin, on chanta, on dansa et l'on se moqua beaucoup du pauvre châtelain, qui payait les frais de la noce. A minuit chacun se retira de son côté,

et la comtesse passa le reste de la nuit dans ma propre chambre, en la compagnie de mon rival.

— Honte... honte sur elle ! s'écrièrent ici tous les auditeurs d'une voix unanime, à l'exception de De Tracy qui ne voulait jamais être de l'avis de tout le monde.

— Vous êtes bien prompts à accuser l'innocence des belles, dit-il gravement ; si elle a passé la nuit avec sir Hugues de Maréchal, qui nous dit que ce n'était pas uniquement dans la crainte de devenir la proie des sorciers et revenants ?

Le lendemain, continua le sire de Saint-Didier, les dames de sa suite vinrent en corps s'informer comment l'heureux couple avait passé la nuit, puis la fête recommença jusqu'à midi, heure à laquelle les pèlerins se remirent en marche pour le château de Polignac.

A mon retour je trouvai sur l'oreiller de mon lit une lettre d'Adélaïde qui me prévenait qu'elle avait fait rompre ses serments par un prêtre, que j'étais libre d'en faire autant et d'aimer tant que je voudrais la noble comtesse de Roussillon ; que quant à elle, elle était très-contente de son nouveau chevalier, puis elle accompagnait cela des détails très-circonstanciés de la fête qui venait d'avoir lieu dans mon château. Vous pouvez juger de ma douleur et de mon désespoir à la lecture de ces lignes.

— J'espère, sire troubadour, dit Moreville, que vous tirâtes une vengeance éclatante...

Du tout, reprit Guilhem, je fus tout simplement

raconter le fait à la comtesse de Roussillon, qui à son tour pour se venger du volage fit délier ses serments d'amour par le susdit ermite et en contracta de nouveaux avec moi.

— Et sur ce, que devinrent les deux époux ? demanda de Tracy ?

— Ils devinrent ce qu'ils étaient avant, deux maris se moquant réciproquement l'un de l'autre, tandis que tout le monde se moquait d'eux.

L'aventure fit en quelque mois le tour de l'Europe, mais les deux époux ne surent jamais rien.

L'histoire de Guilhem de Saint-Didier eut beaucoup de succès parmi ses compagnons, ils se mirent à gloser et à rire beaucoup du comte Polignac, qui était à leur avis le type idéal du mari trompé.

— Vous pouvez rire à votre aise des maris trompés, dit enfin le comte d'Einsford, qui jusque là était resté silencieux, mais heureusement il s'en trouve quelques-uns qui savent se venger.

A cette apostrophe inattendue, Richard Brito qui, par hasard, se trouvait à côté du comte d'Einsford, fit faire un mouvement rapide à son cheval pour s'éloigner de cet homme qu'il regardait comme un suppôt du démon.

XIV.

De la belle Rosemonde.

Oh weep not over the silent grave

LORD BYRON.

Le soleil se levait lorsque les seigneurs arrivèrent à Londres. Ceux qui demeuraient aux environs du palais invitèrent les autres à venir prendre quelques heures de repos, et à changer ensuite leurs habits de chasse contre des vêtements plus riches et plus convenables pour paraître devant le roi.

De Tracy se chargea de Guilhem et du comte d'Einsford que ses amis, et surtout Richard, ne se souciaient guère de loger.

Les deux hôtes du favori de Henri II, préférant

ne pas se coucher, afin d'être plutôt prêts pour le lever du roi, qui devait avoir lieu dans deux heures, de Tracy, pour les faire patienter, leur raconta les amours du roi et de la belle Rosemonde, que tous les deux ignoraient en partie, et que lui connaissait parfaitement, ayant été le confident le plus intime du roi concernant cette intrigue.

Nous ne suivrons pas de Tracy dans le long récit qu'il fit de cette passion romanesque, nous nous contenterons seulement d'en indiquer le sommaire.

Rosemonde était la sœur d'un riche seigneur normand ; de toutes les maîtresses de Henri II ce fut la plus belle et la plus tendrement aimée. Le royal amant qui savait Eléonore très-jalouse et fort vindicative, employa des moyens presque fabuleux pour soustraire sa maîtresse chérie à la vengeance de la reine.

Il lui fit bâtir avec tant d'artifice un appartement dans un de ses châteaux, que la chambre de Rosemonde se trouvait à un endroit impossible à découvrir sans guide ; lui seul et ses confidents les plus intimes pouvaient y pénétrer.

Il est impossible de dire tous les soins et toute la sollicitude qu'il mit à ce que sa maîtresse ne manquât de rien : il voulait que ses moindres désirs fussent prévenus ; elle mangeait dans des plats d'or et ses domestiques la servaient à genoux en lui donnant le titre de reine. L'architecture de son petit palais était d'un goût exquis ainsi que la

peinture et les sculptures, ouvrages d'artistes maures et arabes que Henri avait fait venir exprès d'Espagne.

Rosemonde avait sans cesse à sa disposition de nombreux musiciens et des jongleurs habiles qui l'amusaient soit par des contes intéressants, soit par les tours d'adresse qui leur sont propres ; ainsi, par exemple :

L'un jetait et retenait des petites pommes avec des couteaux ; l'autre soutenait en équilibre une épée luisante qui tournait au-dessus de sa tête ; celui-ci imitait le chant des oiseaux ; celui-là se signalait par son adresse à faire paraître et disparaître des petites boules roulant dans des corbeilles ; tandis que de jeunes enfants dressés à cet exercice, pliaient et repliaient leurs corps de cent manières, et sautaient au travers de quatre cerceaux.

C'est dans cette demeure cachée, que Henri venait souvent oublier les tracas de la politique, et les ennuis et chagrins que lui causait son ex-favori l'archevêque de Cantorbéry.

Mais la jalousie est clairvoyante, et Eléonore découvrit enfin la passion du roi et la demeure de Rosemonde. Elle allait sans nul doute faire périr l'objet de sa haine, si la mort ne l'en eût naturellement délivrée.

La belle Rosemonde mourut subitement et sans souffrance ; les dames qui lui tenaient compagnie ne s'en aperçurent pas ; la jeune fille était étendue sur un lit de repos, immobile, les yeux fixés sur un

vase de fleurs ; on la croyait plongée dans une rêverie profonde, et ce ne fut que lorsque le roi entra que ses lèvres brûlantes ne trouvèrent que des lèvres glacées, et sa poitrine un sein qui ne palpitait plus.

Sa douleur fut silencieuse ; il passa plusieurs jours auprès du cadavre de Rosemonde, sans prendre aucune nourriture ; en vain ses confidents voulurent l'arracher à ce triste spectacle.

— Non ! disait-il, laissez-moi... elle n'est pas morte.... elle dort!..... j'attends qu'elle se réveille !

Mais, hélas ! il finit par comprendre la réalité, et il fit retentir de ses gémissements et de ses cris les échos de cette demeure, maintenant vide et déserte pour son cœur.

La belle Rosemonde fut enterrée dans l'église des religieuses d'Oxford ; Henri II lui fit bâtir un superbe mausolée, sur lequel on lit encore cette épitaphe à demi-effacée :

Ci-gît, dans un triste tombeau,
L'incomparable Rosemonde,
Ou plutôt la rose du monde,
Dont le règne fut court, mais beau.

Le désespoir du roi fut tel, que, pendant deux ans, il ne voulut avoir aucun rapport avec ses autres maîtresses, ni entreprendre de nouvelles intrigues.

— Cependant, dit Guilhem de Saint-Didier,

quand de Tracy eut terminé son récit, on dit que depuis quelque temps notre gracieux souverain songe à prendre une nouvelle favorite; savez-vous, sire de Tracy, sur qui il a jeté les yeux pour remplacer la rose du monde?

— On n'en sait rien encore, répondit de Tracy en jetant un regard furtif sur la figure du comte d'Einsford, qui ne put s'empêcher de pâlir, mais, quoi qu'il en soit, il faut que sa nouvelle maîtresse soit *digne* de son amour.

— Et pourquoi ne le serait-elle pas, sire de Tracy? dit le comte d'Einsford en essayant de contenir son trouble.

— Pourquoi? je l'ignore pour le moment, sire d'Einsford; mais, plus tard, je l'espère, je pourrai vous répondre.

Ici, le comte voulut répliquer, mais il n'en eut pas la force, et se contenta d'essuyer son front mouillé par une sueur subite.

Les deux heures étant écoulées, les trois courtisans s'empressèrent d'aller changer de toilette, afin d'aller faire leur visite d'adieu au roi, qui allait partir pour Bayeux.

XV

Les Instructions.

Misérable, compte qu'il faut que tu me prouves
Ce que tu avances !

(Othello.)

SHAKSPEARE.

De nombreux courtisans, parmi lesquels on distinguait plusieurs évêques et abbés, se pressaient pêle-mêle dans l'antichambre du roi, lorsqu'un héraut d'armes parut, et annonça que le roi était disposé à recevoir la cour.

Les courtisans entrèrent les uns après les autres, suivant leur rang ; et à mesure qu'ils passaient le seuil, le héraut d'armes les annonçait, à haute voix, en faisant l'énumération de leurs titres et fiefs.

Henri II, assez simplement vêtu, était assis sur son trône ayant à côté de lui la reine Eléonore ; à ses pieds, sur les premiers degrés du trône, ses deux fils aînés Henri et Richard ; et plus bas, à sa droite et à sa gauche, les ministres et conseillers.

La reine Eléonore, quoique âgée de quarante-huit ans, était encore belle ; on ne lui aurait donné que trente-cinq ans ; ses yeux noirs brillaient de tout l'éclat de la jeunesse ; elle avait un nez tout-à-fait façonné à l'antique ; les lèvres un peu épaisses ; ce qui n'empêchait pas sa bouche d'être gracieuse et bien faite ; elle avait encore toutes ses dents ; et comme elles étaient très belles, elle se plaisait à rire à tout propos, afin de les montrer. Ses cheveux noirs, qu'elle portait toujours en bandeaux, n'avaient pas perdu leur brillant. En somme, la figure de la reine produisait un bel effet, vue à quelque distance ; mais, de près, on remarquait que l'âge et la passion avaient laissé des traces, et qu'elle employait toutes les ressources de l'art pour les dissimuler.

Son costume était de la plus grande richesse. Il consistait en une tunique de soie bleue, brodée d'or et d'argent ; une belle écharpe en damas entourait sa taille une seule fois, et les deux bouts noués par devant, traînaient jusqu'à terre ; le tout était recouvert d'un ample manteau de velours pourpre, brodé d'hermine, maintenu sur la tête par une couronne d'or surchargée de pierreries.

Quand les courtisans furent entrés, le roi se le-

vant, fit signe à de Tracy de s'asseoir parmi les conseillers, et dit d'un ton de joie qu'il essayait en vain de dissimuler.

— Messeigneurs, nous l'emportons enfin; les constitutions de Clarendon ont été adoptées à l'unanimité, les principaux membres de l'assemblée sont partis pour Cantorbéry, où, j'espère, ils forceront cet impérieux primat de plier sous la volonté générale. Après tout, qu'il signe ou non, la majorité est de notre côté; nous saurons bien nous passer de lui; j'ai déjà prévenu tous les juges royaux d'Angleterre, que les tribunaux ecclésiastiques ne pourront à l'avenir prononcer un jugement sans leur coopération.

Je vous réunis, mes bons et fidèles vassaux, afin de vous prévenir que, dès aujourd'hui, je pars pour la Normandie, où de graves intérêts réclament ma présence; il s'agit de m'entendre avec mes grands vassaux du duché, pour l'expédition que nous devons faire en Irlande.

Pendant mon absence, la reine Eléonore reste chargée du gouvernement: je compte sur vous, mes fidèles conseillers, sur vous, mes braves gentilshommes, pour lui prêter l'appui de vos lumières, et au besoin de vos épées.

J'espère surtout, madame, ajouta le roi en se tournant vers Eléonore que vous agirez d'après les constitutions de Clarendon, et que vous ne céderez rien, absolument rien à Thomas Becquet.

— Soyez tranquille, mon noble sire, répondit

la reine en souriant, j'espère vous montrer, que du côté de la tête et du cœur, je ne suis pas aussi femme que vous pourriez le croire.

Le roi descendit de son trône en annonçant que la séance était levée : toutes les portes des appartements étant ouvertes, les courtisans circulèrent et s'assemblèrent en divers groupes, suivant l'esprit qui les animait, causant et dissertant à demi-voix, avec le respect et le décorum que la présence du roi devait inspirer.

La reine se mit à causer avec ses favoris et confidents, le roi avec les siens, et l'on voyait déjà poindre cet esprit de division entre les deux frères Richard et Henri, qui chacun faisaient cour à part ; le prince Henri ne quittait pas les courtisans de son père, et Richard, au contraire, toujours en compagnie de la reine, riant et approuvant fort les saillies de celle-ci contre son royal époux.

— Paûzo-t-aïci, bel troubadour, dit en provençal la reine à Guilhem de Saint-Didier qui passait devant elle : anen!... la reyna d'Engloterro vaou ben oun cop d'yèl del rey deï troubadours?

— Craignaï d'estre enluzernat, répondit celui-ci, coume quand rigarde lou sourel!

— Aquel complimen l'as souven fa à d'aoutres belles domas?

— Aï menti jusqu'à yeù! (1).

(1) — Arrêtez-vous ici, beau troubadour ; la reine d'Angleterre ne vaut-elle pas un regard du roi des troubadours? — Je craignais d'être ébloui comme quand je

La reine, flattée de ce dernier trait, présenta sa main au troubadour, qui la baisa respectueusement.

— Sire de Saint-Didier, dit le jeune prince Richard, je veux vous montrer les vers que je viens de faire.

— Monseigneur, ils sont excellents.

— Vous les connaissez donc ?

— Non, mais sans doute vos amis les connaissent.

— Oui.

— Eh bien, qu'ont-ils dit ?

— Ils ont dit que mes vers étaient charmants ; mais je veux savoir la vérité : voilà pourquoi je m'adresse à vous.

— Prince, vous ne craignez donc pas ma jalousie ?

— Non, sire troubadour, les rois ne sont pas jaloux de leurs vassaux.

— Prince, en gaie science, les vassaux détrônent souvent leurs seigneurs suzerains ; mais voyons vos vers ?

— C'est une réponse à la tenson, qui m'a été adressée par mon bon ami le sire de Hauteford, Bertrand de Bord, que vous connaissez.

Pendant que d'un côté la reine, Guilhem, Moreville et quelques autres prêtaient complaisamment l'oreille aux premiers essais du jeune prince Richard, de l'autre, de Tracy s'était approché du roi, et Richard Brito, suivant leurs conventions, les

regarde le soleil ! — Ce compliment, vous l'avez fait souvent à d'autres dames ? — J'ai menti jusqu'à ce jour.

observait attentivement, afin d'être prêt à donner son assentiment dans le cas où ce serait nécessaire.

— Eh bien, sire de Tracy, que m'apprends-tu aujourd'hui ? lui dit le roi à demi-voix.

— Monseigneur, une nouvelle qui va vous déplaire ; mais il est de mon devoir de ne vous rien cacher.

— Quelle est-elle ? parle.

— Je crois avoir découvert que vous avez un rival.

— Un rival !... qui... moi ? dit vivement le roi, en jetant sur le sire d'Einsford un regard irrité : oh ! si cet homme m'avait trompé, malheur à lui ! Mais ce rival, quel est-il ?... le connais-tu ?

— Non, sire, je n'ai même pas vu sa figure ; il fuyait à cheval sur la route de Cantorbéry... mais j'ai bien distingué son costume. Si vous voulez le permettre, j'irai faire une visite au palais du primat, et je vous donnerai des nouvelles des constitutions de Clarendon, et du jeune homme, si je le découvre.

— Oui... je veux bien. Un rival !... De Tracy, il faut me donner des preuves certaines ; peut-être.... t'es-tu trompé ?

— Je le désire, sire ; ce soir je vous en dirai davantage.

— Tu me rejoindras au château d'Einsford. Je veux dissimuler avec le comte, jusqu'à ce que tu m'aies donné des preuves formelles.

— Ayant pris congé du roi, de Tracy partit aussitôt pour Cantorbéry, en la compagnie de Ré-

ginald, qui, naïvement,, croyait avoir converti son ami de Tracy, le disciple d'Abeilard et de Valbo.

Une fois son confident parti, le roi s'avança vers le comte d'Einsford.

— Eh bien, sire d'Einsford, lui dit-il, vos nouveaux vassaux sont-ils satisfaits de leur nouveau seigneur?

— Présenté par Votre Majesté, il devait s'attendre à leur approbation et à leur obéissance, répondit le comte en se courbant d'une manière servile.

Le roi ne put contenir un sourire de mépris.

— Et ne me direz-vous rien de la charmante Alice? ajouta-t-il en le regardant avec attention.

— Elle est toujours aussi belle, répliqua le comte sans se troubler; vous pourrez en juger, sire, si vous avez toujours l'intention de vous arrêter chez moi.

— Oui, comte... j'ai toujours l'intention de m'arrêter chez *vous*, dit le roi, en appuyant sur ce mot; et cela, aujourd'hui même... Nous partirons dans quelques heures. Et le roi, tournant le dos au sire d'Einsford, qui s'éloigna en faisant un profond salut, fit signe à un de ses gentils-hommes.

— Ecoute, lui dit-il à voix basse, tu prendras cent hommes d'armes et tu m'accompagneras.

Le comte d'Einsford s'empressa de monter à cheval, et de prendre les avances, afin de faire préparer son château d'une manière digne de recevoir le roi, son seigneur suzerain.

XVI.

Les Constitutions de Clarendon.

On a tiré de toi par force de promesses
dangereuses.... va, tu n'as rien promis.

PÉRIANDRE.

Les députés, parti de Clarendon, arrivèrent dans la matinée au palais de l'archevêque de Cantorbéry.

Les députés de l'assemblée, accompagnés d'une suite nombreuse de moines et de gentilhommes, étaient au nombre de sept, parmi lesquels se trouvaient l'évêque de Londres, Roger, archevêque d'York, et Richard d'Hastings, prieur de l'ordre des Templiers en Angleterre.

Thomas Becket les reçut avec tout le cérémonial qu'exigeait la circonstance, entouré de ses vicaires,

sur une espèce de trône, surmonté d'un dais de la plus grande richesse. Il était cependant vêtu avec sa simplicité habituelle.

Richard d'Hastings fit à haute voix la lecture des articles du traité, qui étaient au nombre de dix-sept. A chaque article le primat fronçait les sourcils, et disait d'une voix sèche :

— Continuez !

Article dix-septième et dernier, dit enfin le templier d'une voix émue :

« Les clercs et prêtres, accusés de quelque
» crime que ce soit, seront obligés de comparoir à
» la cour du roi, lorsqu'ils y seront ajournés par
» les officiers royaux.

» Il est aussi décidé, par le présent article, que
» la cour du roi a le droit de députer quelques-
» uns de ses membres, dans les tribunaux ecclé-
» siastiques, pour être témoins de la manière dont
» la justice s'y administre ; et, si le clerc accusé est
» reconnu coupable, soit par sa propre confession,
» soit par la déposition des témoins ; alors l'Eglise
» ne devra point lui accorder sa protection. »

Un profond silence suivit cette lecture, tous les yeux étaient fixés sur le primat. On s'attendait à une explosion.

— Et vous avez tous signé ce traité, mes frères ? dit-il enfin avec un calme qui ne devait pas durer.

— Tous ! mon père, répondit l'archevêque d'York.

— Et vous venez sans doute, reprit le primat, pour qu'à mon tour j'y mette mon nom ?

Les députés s'inclinèrent en signe d'assentiment.

— Eh bien, s'écria Thomas Becket avec force, vous avez fait une démarche inutile, car bien certainement je ne signerai pas.

— Je devais m'y attendre, pensa l'archevêque d'York...

— Monseigneur..., dit le templier en s'agenouillant devant le primat.

— Je ne signerai pas, reprit-il d'un ton décidé, vous ne savez pas ce que vous avez fait : vous livrez les serviteurs de l'Eglise au bras séculier!... Mais vous ne connaissez donc pas le roi Henri II ? Vous avez donc tous oublié que son but, que le rêve de toute sa vie est d'anéantir la puissance religieuse ? Non, je ne signerai pas, les prêtres ne doivent compte de leurs actions qu'au tribunal de Dieu!...

— Monseigneur, dit le prieur des templiers, toujours agenouillé devant le primat, vous savez si je vous aime, vous savez si depuis longtemps je vous suis attaché ; eh bien ! je vous en supplie, au nom de votre sûreté personnelle, ne vous opposez pas plus longtemps aux volontés du roi : vous le voyez, tout le clergé a cédé à ses menaces, une plus longue résistance de votre part serait inutile, et la fureur du roi n'aurait plus de limites ; je vous en prie, écoutez la voix de l'amitié et du dévouement ; sauvez votre vie ! et signez.

— Et toi aussi, tu m'abandonnes ! s'écria l'archevêque avec émotion. Le prêtre, ajouta-t-il avec

fermeté, le prêtre qui sacrifie la cause de Dieu à sa sûreté personnelle, est aussi lâche que le chevalier qui fuit devant l'ennemi de son roi ! Vous avez tous cédé, mes frères, et je vois avec douleur que l'Eglise ne doit plus compter sur vous... vous appartenez désormais au roi Henri II. Eh bien ! moi, je lutterai seul, et si la mort doit arriver, qu'elle vienne ! Car, si dès aujourd'hui la religion compte cinquante serviteurs de moins... elle a besoin, pour se raffermir, de compter un martyr de plus !

— Mais songez, au contraire, oh ! mon père, reprit d'Hastings, songez que vous êtes le seul représentant de la religion : si vous mourez aujourd'hui, que deviendra-t-elle demain ? Vous le savez, votre influence s'étend non-seulement sur tous les chrétiens de la terre, mais encore sur le pape lui-même, qui ne prononce votre nom qu'avec respect. C'est vous qui nous avez déjà sauvés plusieurs fois ! Eh ! qu'importe que la tempête nous enlève quelques cordages, pourvu que le pilote n'abandonne pas le gouvernail, et nous conduise à bon port... Oh ! mon père... vivez pour nous sauver du naufrage !

A ce discours, Thomas Becket réfléchit quelques minutes... donnez ! dit-il enfin, comme s'il lui était venu une idée subite ; et, prenant le traité, il descendit de son siège et se dirigea vers la table devant laquelle était assis Edgard, son secrétaire.

— Je vous félicite monseigneur d'York, ajouta-t-il en regardant les signatures, vous ne vous êtes

pas fait prier, votre nom figure en première ligne !

— J'ai cru faire mon devoir, répondit aigrement celui-ci.

— Et moi aussi, dit ironiquement le primat en signant, moi aussi, je fais mon devoir.

En obéissant aux ordres du roi, reprit l'archevêque d'York en haussant la voix, je n'ai fait que suivre l'impulsion de ma conscience ; si j'ai failli, je ne reconnais qu'au pontife Alexandre le droit de me blâmer.

— Aussi je ne vous blâme pas, répliqua froidement l'archevêque... et c'est à lui seul que je m'en rapporte... il saura, seigneur Roger, que le roi vous a fait don, il y a trois jours, du comté d'Halifax, et j'espère qu'alors le pontife Alexandre saura apprécier à sa juste valeur ce que vous appelez votre conscience. Voilà votre traité signé par moi !... Rapportez-le à votre maître, je ne vous retiens plus !

Et tout le monde sortit, à l'exception d'Edgard, immobile à sa place, et de Richard d'Hastings que le primat retint par le bras au moment où il allait sortir aussi.

— Merci, noble prieur des templiers, lui dit-il, merci du conseil que tu m'as donné. Oui, tu as raison, je dois vivre encore pour sauver l'Eglise ! Oh ! murmura-t-il aussitôt d'une voix concentrée comme s'il se fût parlé à lui-même : ce Roger n'est pas pour rien dans les persécutions que le roi a exercées contre moi, cet archevêque est am-

bitieux et jaloux, oui, j'ai dû signer... oui, j'ai dû courber le front... mais plus tard, nous verrons !

— Monseigneur, lui dit le templier, le roi doit envoyer aujourd'hui même ces constitutions à Sens, pour être ratifiées par le pape.

— Tant mieux ! car il ne consentira pas.

— J'ai peur du contraire.

— Qu'il les accepte ?

— Vous pensez bien que Henri II n'a pas agi légèrement ; il sait ce qu'il fait. Il est probable qu'il menace le pape, s'il refuse de ratifier le traité, d'appuyer Pascal, le protégé de Barberousse.

— C'est vrai... tu as raison !

— Je dois vous prévenir aussi que, par le même courrier, il sollicite du Saint-Père une commission de légats dans ses États, et qu'il propose à cet effet ce même Roger, archevêque d'York.

— Oh ! nul doute, murmura vivement Thomas Becket, c'est un rival qu'il veut me susciter. Je comprends tout maintenant : oui, c'est là une trame adroitement conçue. Mais s'il plaît à Dieu, tout cela ne s'accomplira pas.

— Que comptez-vous faire ?

— Hélas ! mon frère, dit le primat avec résignation, me confier à la divine Providence, qui m'a protégé jusqu'à ce jour. Mais voici l'heure où j'ai l'habitude de porter des secours et des consolations aux malheureux qui ont choisi le seuil de ma demeure pour refuge. J'ai besoin de me recueillir un moment ; je vous en prie, mon ami, rendez-

moi le service de me remplacer auprès d'eux... mon trésorier vous remettra la somme nécessaire.

— Je ne me croyais pas digne de cette marque de confiance, répondit le templier en sortant, et je suis heureux de vous obéir sans retard.

Thomas Becket le regarda sortir, et le suivit des yeux jusqu'à ce qu'il fût loin : alors il poussa un soupir de satisfaction, et, se redressant, il se mit à parcourir la salle avec la plus grande agitation.

— Oui... oui, c'est bien cela, disait-il, le roi veut mettre la division entre l'archevêque d'York et moi. Mais anathème sur eux... et quant à toi, Roger, prêtre renégat, qui veut t'élever en trahissant l'Eglise... je veux que ma sainte colère te broie et te réduise à néant !

Puis se tournant vers son secrétaire,

— Edgard !

— Monseigneur ?

— Ecris à l'instant ce que je vais te dicter, es-tu prêt ?... Oh ! Je voudrais que ce message fût déjà à son adresse.

— Je suis prêt.

— C'est bien... écris...

*Le très humble et très indigne archevêque
de Cantorbéry, à Sa Sainteté chrétienne
et apostolique le pontife Alexandre.*

TRÈS SAINT PÈRE,

« Je viens d'être forcé de signer les constitu-

tions que le roi vous envoie ; je suis persuadé, mon père, que vous ne vous laisserez pas aveugler par les perfides insinuations du roi d'Angleterre. Ces articles porteraient un coup mortel aux libertés ecclésiastiques. Je ne vous donne aucun conseil, car j'ai confiance en votre haute et sainte sagesse ; mais je vous ferai remarquer seulement que les évêques de Londres et de Salisbury, et *particulièrement l'archevêque d'York*, se sont vendus au roi, et ont donné l'exemple. Si vous jugez à propos de nommer un légat, je vous conseillerai le sir Richard d'Hastings, grand-prieur de l'ordre des Templiers : c'est le seul homme en Angleterre sur lequel vous puissiez compter après moi.

» J'espère que votre réponse ne se fera pas attendre longtemps ; j'ai besoin de votre sainte absolution, car ma conscience me reproche déjà comme un crime cette faiblesse, qui m'a forcé de mettre mon nom au bas de ce traité impie.

» C'est avec le plus profond respect, ô mon père, que je baise vos pieds sacrés et réclame votre bénédiction.

» Écrit à Cantorbéry, le septième jour de novembre, la huitième année de notre *pontificat*.»

— Est-ce fait, Edgard ?

— Oui, mon père.

Le Primat s'empressa de mettre son sceau au bas de la lettre, et la pliant en quatre, il fit venir un messenger en frappant trois coups sur une cloche.

— Sans perdre une minute, lui dit-il, il faut porter cette lettre au pape Alexandre, qui réside dans la ville de Sens.

Ah ! nous verrons qui l'emportera, pensa l'archevêque quand le messenger fut parti.

En ce moment le mendiant entra. Edgard fit un mouvement de joie.

— Eh bien ! mon fils, lui dit le Primat, que désires-tu ? le grand-prieur ne t'a-t-il pas donné...

— Si, mon père... et ce n'est pas cela qui m'amène, répondit celui-ci, je viens vous prévenir d'un danger. J'ai découvert que le sire Réginald n'est qu'un infâme hypocrite, envoyé souvent par le roi pour vous sonder et connaître vos secrètes intentions.

— Comment sais-tu cela ?

— Je l'ai rencontré hier au soir sur la route de Londres, il parlait de vous au sire de Tracy qui, vous le savez, est le favori du roi ; il lui racontait ce que vous avez fait et dit dans la journée d'hier.

— Cette nouvelle ne m'étonne pas, dit froidement Thomas Becket... et c'est le sort des serviteurs dévoués de la religion d'être toujours en butte aux trahisons et aux calomnies des méchants... que m'importe que le roi connaisse mes actions et même mes pensées les plus secrètes. Je n'appréhende rien, car ma conscience ne me reproche rien : cette découverte, loin de m'effrayer, me remplit de joie ; la crainte que mon ennemi en fût

informé, m'arrêterait bien certainement si jamais le démon me poussait à faire quelque chose de mal.

— Mon père... dit un clerc en entrant, un pèlerin, moine quêteur d'un couvent d'Allemagne, désirerait obtenir de vous une audience particulière.

— Où est-il ?

— Je l'ai fait entrer dans votre oratoire particulier.

— C'est bien, je m'y rends. Quant à toi, mon fils, reprit-il en s'adressant au mendiant, je te remercie, et je sais reconnaître ta bonne intention. Mais sois-en persuadé, tous les hommes se lèveraient contre moi, du moment que Dieu me protège, je serais assez fort pour lutter contre tous les hommes.

XVII.

Le Secret surpris.

Mais cette défiance
Est toujours d'un grand cœur la dernière science,
On le trompe longtemps.

RACINE,

Le lecteur se rappelle que le prieur des frères noirs avait cru comprendre qu'Edgard était le fils de Thomas Becket. Voilà ce qui explique la présence du jeune homme au palais du Primat : le vénérable frère, dès qu'il vit Edgard âgé de dix-huit ans, l'envoya à l'ex-chancelier avec une lettre portant les détails et la date précise de son entrée à l'abbaye ; celui-ci, après l'avoir interrogé, lui trouva de la présence d'esprit et de l'intelligence,

et sans s'inquiéter davantage du sens de la lettre qui accompagnait l'orphelin, il lui donna la place de secrétaire.

Le primat étant sorti pour donner audience au pèlerin, le mendiant se trouva seul avec Edgard, qui s'empressa de lui demander s'il n'apportait aucune nouvelle du château d'Einsford.

— Si, mon noble gentilhomme. répondit le mendiant en contemplant son fils d'un œil enivré.

— Eh bien, parle. Que t'a-t-elle dit ? l'as-tu vue ?

— Non, Il paraît que ma présence au château commençait à exciter les soupçons du comte... La vieille Marguerite m'a mis à la porte...

Oh ciel ! que m'apprends-tu là !.. et elle ne t'a rien dit ?

— Je vous demande bien pardon ; elle m'a traité ainsi parce que le comte était présent ; mais elle m'a chargé, tout bas, de vous dire de venir aujourd'hui, que le comte sera absent toute la journée.

— Oh ! merci, merci, bon vieillard, dit Edgard avec joie, en lui serrant la main ; merci, toi qui m'apporte ces douces paroles... Ma reconnaissance ne pourra jamais s'acquitter envers toi.

L'Arabe allait s'écrier qu'il était tout naturel qu'un père se dévouât pour son fils, mais il comprit qu'il allait trahir son incognito, il porta vivement ses deux mains contre sa poitrine : silence, mon cœur ! pensa-t-il, puis il reprit froidement :

— Je suis flatté d'avoir votre confiance et de pouvoir vous être utile.

— Tiens ! dit Edgard en lui présentant quelque chose que le mendiant prit sans trop savoir ce qu'il faisait.

— Quoi ?

— Cette bourse...

— Cette bourse... pourquoi faire ?

— C'est pour toi, je te la donne.

— Ah !... dit le pauvre père en revenant à lui, je vous remercie, monseigneur. C'est vrai, pensait-il, j'oublie toujours qu'à ses yeux je ne suis qu'un mendiant.

— J'espère qu'enfin, reprit-il, vous avez fait l'aveu de votre amour et de vos intentions à votre digne bienfaiteur ?

— Non, mon vieux confident, non, pas encore.

— Comment ! pas encore... répliqua l'Arabe d'un ton de reproche qu'il ne put réprimer ; cependant, Edgard, vous me l'aviez promis ? vous ne comprenez donc pas le danger de votre position?... vous êtes amoureux... c'est tout naturel, mais songez que vous vous êtes marié secrètement à une jeune fille d'une famille puissante... songez surtout, que ce titre de clerc que vous voulez abandonner, vous le portez encore... en un mot, songez qu'en ce moment votre amour est un crime que les lois civiles et religieuses punissent sévèrement.

— Oui... tu as raison... aussi, cet aveu, je le ferai demain au Primat.

— Demain... toujours demain... vous me dites toujours demain, et jamais vous ne le faites !

— Eh bien, faut-il te l'avouer.. je n'ose jamais.

— Que ne me le disais-tu ? s'écria le mendiant s'oubliant tout-à-fait, j'oserai moi, et dès aujourd'hui... il est de mon devoir de réparer ton imprudence !

— Mendiant ! répliqua Edgard avec dignité, je ne doute pas de ton dévouement... mais tu me parles là sur un ton...

— Oh ! pardonnez-moi ! monseigneur, pardonnez-moi ! mais si vous saviez combien je vous aime...

Et l'Arabe saisissant la main d'Edgard, la porta vivement contre ses lèvres ; Edgard sentit une larme brûlante tomber sur sa main.

— Je n'en doute pas, dit-il d'une voix émue et avec un battement de cœur dont il ne put se rendre compte, je découvrirai tout au Primat, demain sans faute ; je te le jure sur le nom de ma mère que je voudrais tant connaître.

— A la bonne heure !... je vous crois.

Pendant ce temps, le sire de Tracy et son ami Réginald arrivaient dans la grande galerie du palais, ils aperçurent au loin Thomas Becket, accompagné de Richard d'Hasting et d'une nombreuse suite de savants et de moines qui se rendaient à l'église.

— Oui, noble prieur, disait le Primat, ce moine venait de la part de Frédéric, pour m'offrir des trésors immenses et le plus beau fief de l'Alle-

magne, si je voulais reconnaître solennellement son protégé l'anti-pape Victor.

— Si l'empereur vous avait bien connu, ajoutait le templier, il n'aurait point fait cette démarche inutile.

— Oh ! certainement ; n'importe, pensa subitement le primat, si Alexandre soutient le roi, moi je soutiendrai l'anti-pape Victor.

Réginald et de Tracy s'avancèrent.

— Mon père, je vous salue, dit Réginald en s'inclinant.

— Bonjour, mon fils, répondit l'archevêque en lui tendant sa main, que Réginald baisa avec humilité.

— Permettez-moi de vous présenter un seigneur de mes amis, qui brûle du désir de vous voir et de vous connaître.

— Vraiment ! soyez le bien-venu, sire de Tracy... dit l'archevêque en le regardant fixement, nous nous souvenons de vous.

De Tracy soutint courageusement le regard perçant de l'archevêque.

— Nous avons appris avec douleur, reprit Réginald, que le roi vous chagrinait encore ; aussitôt que la nouvelle du traité de Clarendon est arrivée jusqu'à nous, nous nous sommes mis en route pour venir vous offrir nos services et notre dévouement.

— Votre dévouement ! je l'apprécie ce qu'il vaut, messire Réginald, répondit le primat, mais le temps me presse, l'heure de l'office approche,

mon devoir m'appelle à Saint-Benoît, où je dois prêcher contre l'hypocrisie ; je vous invite à y assister, mon fils.

L'archevêque sortit avec sa suite. Réginald était abasourdi, de Tracy partit d'un grand éclat de rire.

— Ah ! ah ! ah ! ah ! il paraît que tu es un hypocrite, je ne le croyais pas ! c'est mal, Réginald... c'est très-mal, ah ! ah ! ah !...

— Je n'en reviens pas... quel étrange accueil !

— Ah ! ah ! ah ! il paraît qu'il se doute de quelque chose.

— Mais de quoi se doute-t-il ?

— C'est vrai, de quoi pourrait-il se douter... ciel ! que vois-je ? c'est bien lui... Réginald.

— Eh bien ?

— Quel est ce jeune homme qui traverse cette galerie ?

— C'est le secrétaire de l'archevêque.

— Son nom ?

— Edgard. C'est un jeune clerc qui n'a jamais connu ses parents, et qui a été élevé par l'archevêque.

— Que dis-tu ?... il n'a jamais connu ses parents ?

— Non.

— Et il a été élevé par l'archevêque ?

— Oui.

— Je comprends. Ils sont tous les mêmes, messeigneurs les évêques..... comment, ce serait lui... oh ! ce serait bizarre, Réginald.

— Eh bien ?

— Fais-moi le plaisir de t'en aller.

— Comment ?

— Va m'attendre sur la place, j'irai te rejoindre... vêtement noir et rouge... plume blanche, c'est bien cela ?

— Que vas-tu faire ?

— Tu le sauras plus tard... éloigne-toi.

Tel est le naturel des caractères faibles ; Réginald comprit que de Tracy allait faire quelque chose de nuisible à l'archevêque ; cependant, il fut obligé de céder à l'ascendant moral de son ami, et il sortit, afin de le laisser seul avec Edgard...

— Cet Edgard ne m'a jamais vu... pensa de Tracy, allons, du sang-froid, et je saurai tout.

Prenant un air mystérieux, il se mit en mesure d'accoster Edgard qui, s'en apercevant, voulut éviter l'entretien qui allait encore apporter un nouveau retard à son rendez-vous.

— Pardon... messire, dit-il à de Tracy, sans s'arrêter, mais une affaire de la plus haute importance...

— Un mot seulement, dit de Tracy, en l'arrêtant par le bras ; une affaire de la plus haute importance, pensa-t-il, à vingt ans..... c'est un rendez-vous... il a un rendez-vous.

Ne vous nommez-vous pas Edgard, n'êtes-vous pas le secrétaire de l'archevêque ?

— Oui, messire.

De Tracy regarda à droite et à gauche et baissant la voix :

— Personne ne peut nous entendre ?...

— Personne, mais hâtez-vous.

— Vous n'avez aucune idée sur votre famille ?

— Aucune. Qui vous l'a dit ? demanda Edgard avec étonnement.

— Chut ! répondit de Tracy, en mettant son doigt sur sa bouche, je le sais mieux que personne... car c'est votre mère qui m'envoie...

— Ma mère ? vous connaissez ma mère, s'écria vivement le jeune homme, en se jetant à ses pieds ; oh ! son nom, messire, dites-moi son nom !

— Il n'est pas en mon pouvoir de vous le dire... mais elle connaît votre conduite, elle sait que vous aimez une jeune fille...

— Eh bien oui, c'est vrai, dit Edgard avec feu, et puisque vous la connaissez, dites-lui que c'est vrai, que j'aime en secret une noble jeune fille que son père accable de sa haine. Dites-lui que je me suis aperçu aux battements de mon cœur qu'il y a du sang de gentilhomme dans mes veines, et que je me sens la force de défendre avec honneur un blason sur le champ de bataille. Dites-lui surtout que je donnerais la moitié de ma vie pour la voir une heure et la couvrir de mes baisers.

— Elle le sait.

— Elle le sait ! dit Edgard avec joie.

— Pensez-vous qu'une mère perde un seul instant son fils de vue ? Elle sait aussi, reprit de Tracy en baissant la voix et en observant la figure d'Edgard, elle sait aussi que cette jeune fille se nomme Alice d'Einsford... n'est-ce pas ainsi qu'elle se nomme ? Vous voyez bien qu'elle sait tout. Elle

sait aussi que vous avez un rendez-vous, et qu'à l'heure qu'il est vous êtes en retard.

— Oui, répondit étourdiment le jeune homme; mais c'est bien malgré moi, je vous assure... je ne sais quel travail, un message, je crois, de l'archevêque au pape m'a retardé.

— Comment? il a écrit au pape, ce matin?

— Sans doute.

— C'est bon à savoir... pensa de Tracy.

— Edgard, reprit-il à haute voix, tout ce que vous m'avez dit ne sera pas perdu... je le répéterai mot pour mot.

— Oh! messire, que vous êtes bon!

— Du tout. Je ne fais que mon devoir. Adieu; Edgard, avant peu vous aurez de ses nouvelles.

— Au revoir, mon ami, dit Edgard en serrant la main de celui qui allait le trahir, au revoir; et ils se séparèrent.

Le jeune homme, content et joyeux, monta à cheval, et partit au galop, impatient d'annoncer à Alice tout ce que de Tracy venait de lui dire.

Quant à ce dernier, il se dirigea lentement vers la place où Réginald l'attendait, ruminant déjà dans sa tête la forme qu'il donnerait à son rapport, afin de ne pas trop exciter la colère du roi, dont le caractère violent et emporté lui était connu.

— Eh bien! dit Réginald en le voyant arriver.

— Eh bien! répondit de Tracy avec un sourire diabolique, je sais tout ce que je voulais savoir...

Oh ! le Primat est bien fin... mais je suis encore plus fin que lui...

— Quel langage ! s'écria Réginald en joignant les mains : et moi qui croyais l'avoir converti.

— Tu veux dire abruti... mais non, va, je suis toujours le même, et je viens d'apprendre des choses qui, *sans en avoir l'air*, vont bouleverser le royaume. Ce sera une bataille décisive entre le roi et l'archevêque. Il faut espérer qu'avec notre aide ce sera le roi qui l'emportera.

— De Tracy, continua Réginald avec émotion et d'un ton de reproche, tu t'es joué de moi comme d'un enfant ; oui... je comprends maintenant l'accueil du saint Primat... il va croire que je l'ai trahi... trompé ! c'est affreux ! de Tracy, il va nous excommunier !

— Le grand malheur, murmura celui-ci en riant.

— Je vais me jeter aux pieds du saint prélat... il faut absolument que j'obtienne son pardon pour cette faute, dont toi seul es coupable... de Tracy, dès aujourd'hui, tout est fini entre nous.

— Etre faible et pusillanime, pensa de Tracy en le voyant s'éloigner, tu es bien de ton siècle... va courber ton front devant une pâle image, et donner de l'or aux prêtres afin d'être absous... c'est la crainte de la mort et de l'enfer qui te rend superstitieux... mais ton cœur est avare des biens de la terre. Tu m'appartiens, corps et âme ! je ferai de toi un athée, si je veux ; un assassin, s'il le faut... mais un véritable chrétien... jamais.

XVIII.

La Lettre.

La fleur des champs n'est séchée et foulée
Qu'en temps d'hiver ; mais moi, pauvre affolée,
Pers en tout temps la fleur de ma beauté.
Hélas ! ma mère, en qui j'ay privauté,
Reconfortez la pauvre désolée...

CLÉMENT MAROT.

La nourrice, venant de visiter un pauvre vassal malade et de lui apporter quelques secours de la part d'Alice, fut accostée par une vieille religieuse au moment où elle rentrait au château.

— Vous êtes la nourrice d'Alice d'Einsford, lui demanda-t-elle à voix basse. Sur sa réponse affirmative, eh bien, remettez à elle-même, à elle seule, entendez-vous, la lettre que voici.

Marguerite voulut lui demander de la part de qui venait cette lettre, mais la vieille religieuse ne répondit pas, posa mystérieusement un doigt sur sa bouche et disparut.

La nourrice étonnée et curieuse de connaître le contenu de cet écrit, s'empressa de venir raconter le fait à Alice qui attendait dans les ruines l'arrivée d'Edgard.

— Une lettre!... une lettre, dit-elle vivement, de lui, sans doute... mais donne donc.

Elle saisit avec empressement la lettre que Marguerite lui présentait, brisa le cachet, mais à l'aspect de l'écriture ses yeux prirent une expression de désappointement. Ce n'est pas de lui, dit-elle avec tristesse, et, s'échappant de ses mains, la légère feuille, emportée par le vent, s'en fut voler parmi les ruines.

— Comment, vous ne lis z pas? s'écria Marguerite en rattrapant la lettre fugitive.

— Que m'importe, ce n'est pas de lui, répondit mélancoliquement la jeune fille, en poussant un profond soupir.

— Qui sait! dit la vieille, qui n'avait pas pesé le sens de ses paroles, il se peut que ce ne soit pas son écriture... mais il se peut aussi que ce soit de sa part.

— Tu as raison... je n'y pensais pas... donne... oh! tout mon sang se glace...

« Alice!...

» Quoiqu'esclave moi-même depuis bien long-

temps, j'ai trouvé le moyen de veiller sur toi. Ne cherche pas à connaître mon nom, tu ne pourrais le faire sans danger ; de la prudence et de la résignation, et bientôt, je l'espère, tu seras libre. En attendant garde-toi du comte d'Einsford qui se dit ton père, cet homme ne veut que ton malheur !

» Adieu, quelqu'un qui t'aime. »

— Marguerite, que veux dire ceci, dit Alice d'une voix altérée ; tiens, regarde, c'est à moitié effacé par des larmes.

— C'est vrai !

Jetant de nouveau les yeux sur la lettre, Alice relut lentement ces lignes :

« Garde-toi du comte d'Einsford, qui se dit ton père, cet homme ne veut que ton malheur ! » Marguerite, as-tu remarqué ces paroles !

— Ce n'est pas la première fois que cette pensée m'est venue à l'esprit, depuis qu'il vous mit dans mes bras... pauvre enfant, âgée de quelques jours seulement, en me disant que votre mère était morte en vous mettant au monde ; non, jamais depuis ce jour, je n'ai saisi une caresse, un regard, un mot même !... qui pût me prouver que le cœur qui battait dans le sein de cet homme fût celui d'un père.

— Oh ! non, il ne doit pas l'être, car faut-il te l'avouer, en approfondissant ces paroles, j'ai senti comme malgré moi une joie secrète. Oh ! n'est-ce pas que, malgré sa dureté, si véritable-

ment j'étais sa fille, n'est-ce pas, Marguerite, qu'à la lecture de ce billet, mon cœur se serait brisé ?

— Pauvre enfant, comme il t'a fait souffrir depuis que tu existes.

— J'étais bien malheureuse... je me croyais coupable, et son injuste sévérité me semblait la juste punition de mon manque d'amour pour lui.

— Espérons, ma fille... Mon Alice, j'ai foi dans ce bon ange qui veille dans l'ombre... Obéissons aveuglément à son message.

— Ainsi tu le vois, nourrice... avant d'avoir fait la rencontre d'Edgard, j'ai été bien inspirée en ne répondant pas aux protestations d'amour de ce gentilhomme... tu sais... qui est venu plusieurs fois au château... Ne se nommait-il pas le comte de Bayeux ? Mon père voulait me le donner pour époux !

— Oh ! oui... d'autant plus qu'il y avait quelque chose de mystérieux chez ce seigneur. Le comte semblait le craindre, et ne lui parlait qu'en tremblant !

— Et Edgard qui ne vient pas !... comme il me tarde de lui apprendre... Mais quel est ce bruit, Marguerite, n'est-ce pas le son du cor ? Qui donc peut arriver maintenant ? regarde, nourrice... regarde !

— Ciel ! s'écria Marguerite avec effroi, c'est le comte qui revient !

— Le comte ! dit Alice en pâlisant.

— Voyons, mon enfant... du calme... du sang-froid...

— Edgard ! Edgard ! s'écrie la jeune fille en se tordant les mains de désespoir, s'il arrive maintenant il est perdu.

— Sortons de ces ruines, dit Marguerite en soutenant les pas mal assurés d'Alice ; s'il nous trouvait ici, il pourrait avoir des soupçons... Je vous l'ai dit : hier il semblait se douter...

Elles arrivaient toutes les deux dans la partie habitée du château, lorsqu'elles rencontrèrent le comte d'Einsford.

— Comment ! dit-il d'un ton sévère, lorsque j'arrive, vous demeurez immobile, et je ne trouve personne sur le seuil pour me recevoir ? Est-ce là l'accueil qu'une fille de noble maison doit faire à son père ?

— Monseigneur, répondit Alice, révoltée malgré elle de cette sévérité, c'est que ce père a habitué sa fille à craindre plutôt qu'à souhaiter sa présence.

— Ainsi maintenant, reprit le comte d'une voix courroucée, rien ne vous retient : vous avouez tout haut que vous craignez ma présence, et tous les serviteurs du château, depuis le premier jusqu'au dernier, tous, j'en suis sûr, pensent que je vous rends malheureuse ; en un mot, que je suis un père dénaturé !... mais quelle raison avez-vous de le croire ? N'êtes-vous pas la maîtresse ?... Vous commandez à tout le monde au château, et tout le monde vous obéit... Ne vous ai-je pas fait donner une éducation digne du nom que vous portez ?

N'avez-vous de l'or pour satisfaire tous vos caprices? que voulez-vous de plus? de quoi vous plaignez-vous?

— Oh monseigneur! lui dit Alice, malgré le geste de Marguerite qui lui disait de se taire, que n'êtes-vous un obscur vassal, et que ne suis-je obligée, moi, jeune fille, de vous nourrir de mon travail... Je ne me plaindrais pas, si, au retour d'une longue journée de labeur et de privation, j'étais sûre au moins d'obtenir un regard, une caresse de mon père!

— Vous voulez dire alors que je ne vous aime pas, reprit le comte en feignant d'être profondément ému. Les enfants sont ingrats!..... Mais malheureuse, tu ne sais donc pas tous les tourments que tu m'as causés..... ne sais tu pas que ta naissance m'a privé de ta mère... et qu'as-tu fait, toi, pour remplacer dans mon cœur cette affection que tu as brisée en venant au monde?... rien. Tu le vois, mes cheveux sont blanchis avant l'âge, et mes traits sont ridés par les soucis et le chagrin. Eh bien! dans ces moments d'abattement et de désespoir, es-tu jamais venue me consoler et essuyer mes larmes? jamais. Ingrate! et c'est toi... toi qui m'accuses de ne pas t'aimer!

Ces paroles furent si bien nuancées, déclamées avec tant d'art, qu'Alice sentit ses yeux s'humecter de pleurs; mais la nourrice avait trop le sentiment de l'amour maternel pour ne pas sentir tout ce qu'il y avait de faux et d'exagéré dans ce disc

— Puisque mon joug vous pèse, continua le comte, le moment n'est pas éloigné où vous serez libre de vous en affranchir. Le comte de Bayeux, vous savez, ce gentilhomme qui est venu nous voir plusieurs fois depuis un an... eh bien ! il vous aime, je lui ai accordé votre main... Vous le voyez, dans le moment même où vous m'accusez, je m'occupe de votre bonheur !... ce gentilhomme est très-puissant à la cour, et m'aidera à regagner la faveur du roi..... Il faut que ce mariage se fasse ; votre cœur est libre : ainsi il ne vous sera pas difficile d'agréer l'amour de ce gentilhomme. Ma pauvre enfant, ajouta-t-il après un moment de silence, en lui prenant la main et lui baisant le front, mon cœur se serre quand je pense que nous allons être obligés de nous séparer. Mais il le faut ! Ce seigneur ne tardera pas à arriver. Monte chez toi... mon enfant, et pare-toi un peu. Surtout qu'il ne paraisse aucune trace de larmes ni de chagrin sur ton visage!... Maintenant tu n'as plus aucun sujet de douleur.

— Oh ! Edgard!... Edgard ! murmura Alice, en montant l'escalier en spirale qui conduisait dans son oratoire.

XIX.

Arrivée du Roi.

Vous lui donneriez tout, si ce n'était déjà fait,
Pour un nom, pour un titre, ou toute autre chimère,
Toi, ta femme, Brion ; toi, ta sœur ; toi, ta mère!!!

VICTOR HUGO.

On conçoit facilement le désespoir de la pauvre Alice, et ses craintes pour Edgard, dans le cas où il arriverait maintenant au château. La bonne nourrice, sans être trop rassurée elle-même, feignant un calme qui n'était pas dans son cœur, essayait en vain de rassurer la jeune fille ; elle la serrait contre son sein, la couvrait de ses baisers, et essuyait ses larmes qui, loin de se tarir, coulaient toujours avec abondance.

— Alice, mon enfant !... du calme, du sang-

froid, c'est le seul moyen de nous sauver... ces larmes vont exciter les soupçons du comte !...

— Oh ! nourrice ! ma bonne nourrice !... Edgard... ne vient pas !... qui peut le retenir ? Oh ! il arrivera trop tard !... car, je le sens, la douleur va me tuer...

— Que dis-tu ? ma fille, reviens à toi !... mourir... quel mot viens-tu de prononcer ? n'as-tu pas pitié de ta pauvre nourrice ?... ne sais-tu pas que chacune de tes larmes sont autant de poignards qui me percent le sein ? Allons, ma fille chérie... aie un peu plus de confiance en moi... moi qui ai passé tant de veilles auprès de ton berceau... moi qui t'ai conduite par la main, lorsque tu commençais à marcher, moi qui t'ai vu grandir, et qui ne t'ai jamais quittée... crois-tu qu'aujourd'hui je t'abandonnes ? crois-tu que j'hésite un instant à sacrifier ma vie pour te rendre heureuse.

— Nourrice ! dit la jeune fille en se jetant à son cou, que faut-il faire ! parle... conseille-moi... je ferai tout ce que tu voudras.

— Il faut commencer par essuyer ces larmes.

— Voilà qui est fait, dit Alice en passant son mouchoir sur ses yeux, et en essayant de comprimer ses sanglots.

— Pauvre petite ! et la nourrice émue dépose un baiser sur les beaux yeux de la jeune fille ; maintenant, il faut obéir à la lettre que nous venons de recevoir... il faut agir avec prudence et résignation... vous allez vous laisser habiller.

— Comment ! pour le comte de Bayeux...

— Ce n'est pas pour le comte de Bayeux, c'est pour Edgard. Ne vous a-t-il pas dit hier qu'il devait tout avouer au vénérable archevêque de Cantorbéry, et qu'aujourd'hui nous fuirons pour nous mettre sous sa protection.

— Edgard a dit cela... il l'a dit, n'est-ce pas ?

— C'est vous-même qui l'avez répété : ne vous en souvenez-vous plus ?

— Oui, tu as raison... nous devons fuir aujourd'hui, murmura Alice d'un air égaré, et sans avoir l'air de comprendre ce qu'elle disait.

La nourrice se mit à procéder à la toilette de la jeune fille, qui, de temps en temps, poussait de gros soupirs, et jetait un regard de tristesse sur la route de Cantorbéry, dont la poussière n'était soulevée que par quelques vassaux, couvert de sueur, qui regagnaient paisiblement leur chaumière, et non par le jeune et beau cavalier qu'elle attendait avec crainte et impatience.

Mais, pendant ce temps, du côté opposé, arrivait le roi, escorté de ses cent hommes d'armes. Le comte d'Einsfort vint recevoir son hôte, et lui rendit les honneurs qu'un vassal doit à son souverain.

— Monseigneur, dit le comte en s'agenouillant pour tenir l'étrier, ce jour me comble de joie, et votre présence me fait apprécier votre générosité, puisqu'elle m'a mis à même de vous recevoir dignement, soyez persuadé que ma reconnais-

sance et mon dévouement n'auront jamais de bornes.

Le roi ne répondit pas, il fit signe à ses hommes d'armes de camper dans la cour, et précéda le comte d'Einsford dans la salle basse du château. Là il se jeta sur un siège et passa plusieurs fois la main sur son front sans rien dire, il n'avait pas l'air de remarquer ni d'entendre le comte d'Einsford, qui jugea à propos de cesser ses témoignages de reconnaissance et ses offres de dévouement, jusqu'à ce que le monarque fût sorti de son attitude pensive.

Un domestique parut avec un plateau contenant un flacon de vin vieux, deux verres et quelques biscuits.

Henri II, sans faire autrement attention au comte qui était là, pâle et immobile devant lui, se versa lui-même un verre de vin et le but.

Le seigneur officier ne savait que penser de la conduite que le roi tenait à son égard, qui à la fin levant les yeux lui dit :

— Eh bien ! comte, la charmante Alice ?

— Vous avez pu remarquer sa jeunesse et son extrême timidité, Monseigneur, répondit le comte satisfait de voir le silence enfin rompu, la nouvelle inattendue de votre arrivée l'a tellement émue, qu'elle vient de se retirer dans son appartement, pour se remettre de son premier trouble... Cependant, reprit-il en s'inclinant, je vais la faire prévenir.

— Comte... vous oubliez que je ne suis à ses yeux que le comte de Bayeux, qui vient vous demander sa main... c'est moi, au contraire, qui suis à ses ordres, ne brusquons rien. Je veux même ne la voir que demain. Ce soir, j'attends ici le sire de Tracy, pour terminer quelques affaires importantes. Après quoi, je pourrai consacrer quelques jours pour me faire aimer de cette jeune fille... si, comme vous me l'avez assuré, son cœur est libre encore?

— En doutez-vous, Monseigneur? Du reste, ne devriez-vous pas avoir plus de confiance en vous?

— Je vous entends, vous allez me parler de mes succès auprès des femmes de ma cour. Hélas! comte, est-il donc si difficile de s'en faire aimer, lorsque l'on s'appelle Henri II, roi d'Angleterre. Mais, avec Alice... je veux me dépouiller de ce prestige royal, qui éblouit les yeux sans toucher le cœur... Je veux savoir, une fois dans ma vie, ce que je vauds réellement.

— Je vous ai dit, sire, ce qu'était cette jeune fille, et, quoiqu'il arrive, son sort dépend entièrement de vous... elle vous appartient!...

— Comte! dit vivement le roi d'un ton impérieux, je n'entends pas qu'on force son inclination... j'aime cette jeune fille, parce que c'est l'image frappante d'une femme que j'adorais et que je ne dois plus revoir. Ici le roi poussa un profond soupir, passa encore la main sur son front, et re-

prit d'une voix mélancolique après un court silence : si j'ai le bonheur de me faire aimer de la jeune Rosem... Je veux dire de la jeune Alice. Ce titre de comte de Bayeux m'appartient réellement, je la conduirai sous ce nom dans mon duché de Normandie, où elle restera jusqu'à ce que je me croirai assez sûr de son cœur pour lui tout avouer... Mais, quel est ce bruit ?

— C'est sans doute le gentilhomme que vous attendez.

En effet, c'était de Tracy. Il entra vivement dans la salle basse où se trouvaient le roi et le comte ; ses vêtements étaient couverts de poussière.

— Vous voilà donc enfin, seigneur de Tracy ! dit le roi en le voyant entrer.

— Je n'ai pourtant pas perdu de temps, Monseigneur.

— Eh bien !

— J'ai des nouvelles...

— Ah ! dit le roi en se levant, comte d'Einsford, nous voudrions être seul un instant pour terminer quelques affaires... car je me sens accablé de fatigue, et je ne tarderai pas à prendre quelques heures de repos.

— Je vous entends, répondit celui-ci en s'inclinant profondément, je vais voir par moi-même si les appartements que je vous destine sont dignes de vous recevoir, et donner des ordres pour que l'heure du repas soit avancée.

— Dieu ! que cet homme est vil, et combien je le hais ? s'écria le roi quand son hôte fut sorti ; le plus obscur vassal a plus de prix pour moi !... De Tracy, j'ai honte de moi-même ; l'amour... l'amour aveugle et insensé me fait employer des moyens dont mon orgueil de gentilhomme se révolte ! — Que m'apprendras-tu ?

— Immédiatement après avoir signé les constitutions de Clarendon, l'archevêque a expédié un courrier au pape Alexandre.

— Je l'avais prévu. Mais enfin, cela ne m'effraie pas ; j'ai menacé Alexandre, et s'il n'approuve pas le traité, Pascal est ma planche de salut... après ?

— J'ai enfin découvert ce rival...

— Ce rival !... mais c'est donc vrai ? Tu ne t'étais donc pas trompé ? — Un rival !... oh ! la jalousie est une chose affreuse, et si je n'avais pas habitué le roi à se vaincre lui-même... ma vengeance ne se ferait pas attendre... mais réponds-moi, tu l'as vu, n'est-ce pas ? es-tu sûr qu'elle l'aime ?

— J'en suis sûr.

— Et que l'on vienne maintenant m'envier mon royaume et ma puissance, s'écria le roi avec amertume, oui, certes, je suis roi, je sais que des milliers d'hommes fléchissent sous ma volonté... que leur vie ou leur mort dépend d'un mot de moi... je sais que je puis porter le meurtre, la flamme et la désolation chez les peuples voisins...

je sais que je puis même, si je le veux, ébranler toute l'Europe... mais voilà tout ! — J'avais entrevu un bonheur.. une consolation que je croyais désormais impossible.. et un vassal obscur me l'enlève, sans qu'il soit en mon pouvoir de l'en empêcher !..

— Du moins, sire, vous pouvez vous venger.

— Me venger... à quoi cela me servira-t-il ? Je te l'ai déjà dit, je ne m'abaisserai jamais jusqu'à la vengeance... laissons ce vil plaisir aux âmes vulgaires ; je suis roi et je saurai me conduire noblement. Hélas ! l'amour est-il un crime ? non, ce n'est qu'une faiblesse du cœur, mais trop involontaire pour que l'en en soit puni. — Il n'y a qu'un seul homme ici qui mérite ma haine et mon mépris. De Tracy, soyons prudent... si je reste encore ici, n'ayant plus rien à espérer, c'est que je veux voir jusqu'où l'ambition peut pousser ce seigneur félon que les Sarrasins auraient dû écraser comme indigne même de vivre parmi eux. Je veux le forcer à consentir au bonheur d'Alice et la mettre elle et son époux à l'abri de sa colère.

— Mais, sire, c'est impossible !

— Impossible ?

— Je ne vous ai pas dit quel était ce rival.

— Quel est-il ?

— C'est le secrétaire intime de Thomas Becket, un clerc de l'église, nommé Edgard.

— Un clerc... un clerc, dis-tu ? mais non-seulement son union est impossible, mais encore son

amour est un crime... et tu dis, de Tracy, que ce... n'est-ce pas Edgard qu'il se nomme ?

— Oui, Monseigneur.

— Que cet Edgard est le secrétaire de l'archevêque... de Thomas Becket ?

— De Thomas Becket.

— Oh ! pour le coup, artificieux prélat, le moment est venu de te prouver que mon pouvoir n'est pas une chimère...

Etrange destinée des choses humaines ! ces pauvres jeunes gens, auxquels le roi semblait tout-à-l'heure porter intérêt, allaient maintenant devenir les martyrs d'une lutte politique dans laquelle ils étaient innocents et étrangers l'un et l'autre.

— Ce jeune homme, ajouta de Tracy, doit avoir un rendez-vous aujourd'hui même avec Alice, et s'il n'est pas au château dans ce moment, il y sera probablement avant peu.

— Tant mieux ! il n'en sortira que pour paraître devant les juges royaux. Je le répète, de Tracy, agissons avec prudence. Je veux interroger la jeune fille pour savoir ce qu'il en est... de par la Guienne !... je voudrais presque qu'elle ait été séduite, et je crois, Dieu me pardonne, que le roi d'Angleterre est content du chagrin qu'éprouve le comte de Bayeux.

Le majordome vint avec cérémonie annoncer que le souper était servi. Le roi et son favori se rendirent dans la salle à manger, où le comte d'Einsford les attendait en proie à une violente agitation.

XX.

L'Entrevue.

Allons, viens qu'on te présente.

SCRIBE.

Nous avons quitté Alice dans son oratoire, interrogeant de l'œil la route de Cantorbéry, tandis que Marguerite, tout en l'habillant, lui prodiguait des paroles consolatrices et des caresses maternelles.

La jeune fille poussa un cri de joie en voyant un nuage de poussière s'élever au loin et voiler à ses yeux un cavalier qui arrivait au grand galop, elle prit une écharpe qui se trouvait sous sa main, et passant son bras à travers les barreaux de la petite fenêtre en ogive, elle se mit à l'agiter en

signe de détresse, comme un pauvre naufragé qui, au moment de manquer de force, aperçoit au loin la voile qui vient le secourir.

En un moment, le cavalier se trouva sous les murs du château. C'était de Tracy, il leva les yeux vers la fenêtre, *encadrée si coquettement par de petites fleurs bleues*, comme il l'avait remarqué la veille, et, à l'aspect de la jeune fille et de l'écharpe qu'elle agitant, il se mit à rire, et fit signe avec sa main que *quelqu'un* le suivait.

Alice rougit, se retira vivement de la fenêtre et demeura quelques instants immobile de surprise, sans pouvoir dire à Marguerite ce qui venait de se passer.

De Tracy avait annoncé juste, car à peine avait-elle eu le temps de se remettre de son trouble, qu'elle aperçut un nouveau nuage de poussière ; cette fois c'était bien lui.

Elle descendit vivement dans les ruines, son cœur palpitait d'espérance et de crainte ; la nourrice se mit en vedette à l'issue qui conduisait dans la partie habitée du château, afin de donner l'alarme en cas de surprise.

— Edgard ! Edgard !... s'écria Alice en se jetant à son cou dès qu'il parut.

— Alice... mon Alice !... dit celui-ci en la serrant contre son cœur... mais qu'as-tu donc... Tu pleures ?

— Oh ! je croyais ne plus te revoir...

— J'ai bien tardé, n'est-ce pas...

— Comme j'ai souffert , Edgard... si tu savais...

— Quoi donc... Ton père...

— Lui, mon père... ce n'est pas mon père, car je le hais. Si tu savais tout ce qui s'est passé depuis hier, il me semble que c'est un rêve... un rêve affreux.

— Ma vie... mon ange... reviens à toi ; que crains-tu maintenant... ton époux n'est-il pas ici pour te défendre...

— Mon époux... oui c'est toi, c'est toi seul : tu me sauveras...

— Ne crains rien !... mais quel nouveau danger te menace ?

— Edgard !... le comte de Bayeux vient d'arriver au château , et mon père veut que je l'épouse.

— Il n'y a qu'un moyen , dit Edgard après avoir réfléchi un moment, voilà la nuit qui vient, il faut fuir.

— Oui, fuyons... je ferai tout tout ce que tu jugeras convenable... Sauve-moi, Edgard, sauve-moi.

Ici la nourrice accourut.

— Alice , dit-elle, on vous cherche partout , votre père veut vous parler.

— Que nous importe, répondit Edgard, nous allons fuir ; viens aussi, Marguerite... hâtons-nous... Nous nous mettrons tous trois sous la protection de l'archevêque.

— C'est impossible, répliqua Marguerite, si vous fuyez, on le saura bientôt, le comte de Bayeux a une forte escorte d'archers et cavaliers, vous serez vite atteints.

— Mais que faire alors... que faire... s'écria-t-elle avec désespoir.

— Quoi qu'il arrive, Alice, je ne te quitte plus, dit Edgard en la serrant dans ses bras.

— Imprudent ! reprit la nourrice, tu veux donc sa mort et la tienne au moment peut-être où vous allez être heureux...

Que dis-tu ?

— Je dis qu'il faut pendant quelques moments encore de la prudence et de la résignation, afin de ne pas exciter les soupçons. Alice, il faut essuyer ces larmes, venir à l'instant trouver le comte d'Einsford, et feindre la plus grande soumission à sa volonté. Quant à vous, Edgard, je vous en conjure, ne sortez pas d'ici ; cachez-vous à tous les regards, et dans deux heures, quand tout le monde dormira au château, nous viendrons vous rejoindre et nous fuirons alors avec sécurité.

Les deux jeunes gens ne trouvèrent rien à répliquer à cette proposition, et Edgard ayant embrassé Alice et lui ayant recommandé du courage et du sang-froid, la jeune fille se laissa conduire devant son père, qui commençait à s'impatienter de ne pas la voir descendre.

— Alice, lui dit-il avec douceur, ma chère enfant, tout est conclu, j'ai accordé votre main au

comte de Bayeux, demain vous serez fiancés, ensuite vous partirez avec lui pour la Normandie, où votre mariage sera définitivement célébré... Vous reverrez les lieux charmants où vous avez passé votre enfance... cela doit, il me semble, vous rendre bien joyeuse.

Sur ces entrefaites, le roi et son favori entrèrent ; en voyant le sire de Tracy, Alice rougit : elle reconnut le gentilhomme qui lui avait fait signe qu'Edgard arrivait ; le comte attribua cette rougeur à la présence du roi, et le lui fit remarquer.

Le roi fit un profond salut à la jeune fille, qui le lui rendit aussi bien que son trouble pouvait le lui permettre.

Plus que jamais frappé de cette ressemblance avec la belle Rosemonde, le monarque, dont le cœur était véritablement ému, s'assit auprès de l'image vivante de cette femme qu'il avait tant aimée, prit sa main dans la sienne, et contempla la figure de la jeune fille avec une tristesse silencieuse.

Pendant ce temps, le comte avait entamé la conversation avec de Tracy sur ce qu'il faudrait faire pour réparer en peu de temps la partie endommagée du château d'Einsford.

— Veuillez me conduire à l'endroit en question, dit de Tracy, et je vous dirai au juste ce qu'il faut faire.

— Je le veux bien, répondit le comte. Et ils sortirent tous les deux. C'était une tactique con-

venue à l'avance pour laisser le roi seul avec Alice.

Quelle affreuse position pour une pauvre femme, elle venait d'entendre que le comte allait visiter les ruines. Edgard serait découvert .. tué peut-être, et il fallait renfermer ses craintes au fond de son cœur et feindre un calme menteur, en écoutant les paroles de cet homme qu'on voulait lui donner pour époux.

Mais, de son côté, le jeune homme, impatient et jaloux, n'était pas tranquille, dès qu'il se vit seul; il se mit à courir comme un fou, en proie à la plus violente agitation. Mille pensées se heurtaient dans son cerveau. Il lui semblait qu'Alice allait lui être ravie pour toujours.

La nuit éteit devenue tout à fait sombre, et les pierres et murs à demi tombés qui l'entouraient de toutes parts prenaient à sa vue des formes bizarres et fantastiques, il crut voir que ce lieu était rempli de gens qui l'épiaient. Il crut entendre aussi la voix d'Alice qui l'appelait à son secours, il s'élança vers une issue étroite, pensant que c'était celle que la nourrice et sa bien-aimée venaient de prendre; mais heureusement il se trompa, car, dans le même instant, le comte et de Tracy arrivaient dans les ruines par cette voie, et sans son erreur il se serait trouvé devant eux.

Néanmoins il marcha dans les ténèbres, sans trop savoir où il allait, cette espèce de corridor était excessivement long et tortueux; plusieurs fois

il s'arrêta, et, prêtant l'oreille, il distingua une voix qu'il crut reconnaître, mais ce n'était pas celle d'Alice ; il s'avança encore avec précaution en étendant le bras en avant, dans le cas où il trouverait un obstacle ; enfin sa main heurta un objet qui rendit un bruit sourd ; il s'arrêta : c'était une vieille boiserie à moitié vermoulue par le temps ; il sentit que, s'il voulait, cet obstacle céderait à ses efforts, il passa sa main dans une assez large ouverture, et se mit à tirer un panneau qui se détacha facilement sans faire beaucoup de bruit ; derrière ce panneau se trouvait une lourde tapisserie, dont la couture laissait échapper l'éclat d'une lumière, il y appliqua ses yeux et regarda.

Il vit Alice seule avec celui qu'on appelait le comte de Bayeux. Il allait s'élancer comme un furieux... lorsqu'il reconnut que son rival était le roi Henri II.

Cette découverte le pétrifia ; de larges gouttes de sueur couraient sur son visage. Mettant une main sur sa poitrine, comme pour contenir son cœur qui battait avec violence, et l'autre sur la garde de son épée, il résolut d'être témoin de ce qui allait se passer, décidé à s'élancer sur le roi, dès que l'honneur d'Alice l'exigerait.

XXI.

Les Larmes dangereuses.

J'aimais jusqu'à ses pleurs que je faisais couler.

RACINE.

— Alice, dit le roi lorsque le comte et de Tracy furent sortis, votre père a dû vous prévenir du sujet qui m'amène chez lui ?

— Monseigneur, balbutia la tremblante jeune fille en rougissant et en baissant les yeux.

— Votre main tremble dans la mienne?... vous avez peur de moi?... oh ! rassurez-vous, si vous me connaissiez mieux, vous auriez un peu plus de confiance... je serais désespéré de vous causer le moindre chagrin.

Alice n'écoutait rien de ce que lui disait le roi, elle pensait à Edgard, elle croyait à chaque instant entendre des cris et le cliquetis de deux épées... « ils vont le tuer ! » pensait-elle... sa souffrance était horrible.

— Pas un mot, pas un regard... reprit le roi après un moment de silence, est-ce là le prix d'un amour qui n'a fait que s'accroître depuis le jour où je vous en fis l'aveu ?

— Monseigneur, dit Alice avec distraction, mon devoir est d'obéir à mon père.

— Votre devoir !... ce mot froid et glacial me brise le cœur... Alice, écoutez-moi, je vous aime et votre père m'a donné votre main... Eh bien ! j'aimerais mieux mourir que de contracter une union qui dût faire votre malheur... ne me répondez qu'un seul mot, et tout sera fini ; croyez-vous jamais pouvoir m'aimer ? — Hélas ! ce silence m'en dit assez... trop peut-être. Vous aimez déjà quelqu'un !

— Moi !.. que dites-vous ? s'écria-t-elle vivement.

— J'en suis sûr maintenant. Et qui sait ; c'est moi peut-être qui contribuerai le plus à votre bonheur. (Après une pause, avec bonté) : Alice... mon enfant, je ne t'en veux point... je le sais mieux que personne, l'on est esclave de son cœur. J'espérais... mais enfin, ce n'était qu'une vaine illusion qui doit disparaître devant la réalité ; je saurai me contraindre... et si je ne suis pas aimé,

je veux te prouver du moins que je méritais de l'être... Alice! dès ce moment je ne suis plus le même... ne me regarde plus comme le comte de Bayeux, venu ici pour réclamer ta main, mais, au contraire, pour te sauver... ouvre-moi ton cœur, comme tu le ferais à ton père s'il t'aimait.

Alice, étonnée, leva ses beaux yeux humides sur celui qui lui parlait ainsi, elle ne s'attendait pas à trouver chez le comte de Bayeux cette résignation et cette bonté; elle crut voir que l'intérêt que ce seigneur semblait prendre à son sort était réel et sincère. Le malheureux, sur le point de tomber dans l'abîme, saisit avec empressement tout ce qui peut l'arrêter dans sa chute; tout est bon... et cette ronce que tout à l'heure il n'osait toucher, maintenant il ne craint pas d'ensanglanter ses mains pour sauver sa vie. Tant que le comte de Bayeux s'était exprimé comme un amant, Alice avait à peine osé levé les yeux et n'avait répondu que par monosyllabes, mais dès qu'il parla comme un père, la jeune fille s'abandonna entièrement à lui, et, s'emparant de sa main qu'elle porta à ses lèvres : — Oh ! Monseigneur, s'écria-t-elle, vous êtes bon et généreux !

— Parle... poursuivit le roi un peu ému ; j'ai de l'influence sur le comte de Bayeux, il fera tout ce que je voudrai : réponds-moi, Alice... tu aimes en secret un jeune gentilhomme?...

— C'est vrai !

— Et le comte ne s'en doute même pas ?

— Oh ! non... et s'il le savait il me tuerait ! Oh ! Monseigneur, sauvez-moi... si vous saviez ce que j'ai souffert depuis que je suis au monde... délivrez-moi de la haine de mon père... sauvez-moi... sauvez aussi ce jeune homme que j'aime... car s'ils le trouvent ils vont le tuer !!! Et, en disant cela, Alice était aux genoux du roi qu'elle entourait de ses bras ; des flots de larmes coulaient sur ses joues, une tresse de sa coiffure s'était dé faite, et ses beaux cheveux noirs tombaient épars sur ses blanches épaules, et sur ce sein, que les sanglots soulevaient et abaissaient tour à tour.

Henri II, immobile, contemplait cette jeune fille, et ne comprenait plus ce qu'elle disait ; il éprouvait un plaisir, une volupté secrète, à la vue de ces larmes, et aux sons entrecoupés de cette voix.

Edgard, derrière la tapisserie, à l'aspect de cette scène, était en proie à un frisson fiévreux ; ses dents claquaient, une main de fer lui broyait le cœur ; il aurait voulu s'élancer et arracher Alice des genoux du roi ; car lui connaissait Henri II, et il le voyait en ce moment jeter, sur sa bien-aimée, un regard où se peignaient le désir et la luxure ; mais il ne pouvait faire un pas... ses jambes étaient de plomb... le sang refluaait et bouillonnait dans sa tête, et ses tempes battaient avec force.

La jeune fille, en proie au désespoir, croyait

gagner sa cause, elle la perdait. Quelques heures avant, le sentiment que le roi éprouvait, n'avait pour motif qu'une ressemblance; ce n'était qu'un souvenir qu'il aimait; maintenant, il oubliait Rosemonde; il ne voyait plus qu'Alice, une créature divine agenouillée devant lui; il n'avait qu'à tendre les bras pour enlacer cette taille souple et gracieuse... ce sein agité par l'espoir et la crainte... il éprouvait une invincible tentation de poser ses lèvres brûlantes sur cet œil noir et velouté... sur cette paupière bordée de longs cils soyeux, et de tarir ainsi, jusqu'à la dernière, ces belles larmes si limpides !

Tel était Henri II, ferme, puissant, raisonnable, magnanime et clément à la tête de l'État; il pouvait, comme souverain, surmonter toutes les passions attachées à ce titre; mais, comme homme privé, il en est deux dont il fut toujours l'esclave : la colère et l'amour des femmes.

— Monseigneur, poursuivait la jeune fille, vous avez de l'influence sur le comte d'Einsford; eh bien !... dites-lui que ce consentement, il est impossible qu'il ne le donne pas... car Edgard est déjà mon époux !

Le roi n'entendit que cette dernière phrase. Il devint pourpre; ce nom d'Edgard lui rappela soudain l'entretien qu'il venait d'avoir avec de Tracy; la jalousie se réveilla dans son cœur plus puissante que jamais !

— Comment, pensa-t-il, cet Edgard a possédé

cette femme... il a profané ces attraits charmants, ces cheveux que je n'ose toucher... Il a bu la volupté sur ces lèvres, pour lesquelles j'aurais donné ma plus belle province... et ce rival, c'est un clerc... le secrétaire de Thomas Becket... et je ne me vengerais pas !...

En faisant cette réflexion, il se leva, Alice était toujours à ses genoux, tenant une de ses mains... Le roi allait la repousser rudement, mais il se rappela qu'il était chevalier, et que l'être qui se traînait à ses pieds était une femme.

— Relevez-vous, dit-il le plus froidement qu'il lui fut possible, vous m'en avez dit assez... malgré tout ce que cet aveu a de pénible pour moi... je vais voir votre père, et j'ose croire qu'avant une heure tout sera décidé.

Il sortit. La jeune fille se crut sauvée ; elle passa son mouchoir sur ses yeux, sa figure devint rayonnante.

XXII.

Indignation.

Elle me disait, les larmes aux yeux :

— Vous allez à la mort, ils vont vous tuer.

Je ne vous reverrai plus.

(*Manon Lescaut.*)

L'ABBÉ PRÉVOST.

Dès que le roi fut sorti, Edgard saisit son poignard, et d'un seul trait, coupa la couture de la tapisserie, et s'élança dans la salle, les cheveux hérissés, l'œil hagard, les lèvres pâles de colère.

A son aspect, Alice poussa un cri d'effroi : elle crut voir un spectre.

— Alice ! s'écria-t-il d'une voix terrible, sais-tu quel est ce gentilhomme ?

— Ce gentilhomme ? balbutia la jeune fille d'une voix tremblante, mais c'est... le comte de Bayeux.

— C'est le roi, malheureuse !

— Le roi !... le roi !... c'est impossible.

— Si, c'est possible, reprit Edgard d'une voix sourde en se promenant avec agitation, et je comprends tout maintenant. Oh ! infamie ?... infamie !... j'ai entendu parler d'assassinats par le glaive et par le poison... j'ai entendu parler de gentilshommes qui ont trahi leur roi... de chevaliers qui ont forfait à l'honneur... de frère qui ont tué leur frère... mais qu'un père... un père ait eu l'idée de prostituer sa fille pour un fief ou un titre... jamais... jamais !...

— Que dis-tu ? que signifient tes paroles ! Edgard, reviens à toi.

— Oh ! comte d'Einsford, malheur ! si ta conscience est chargée de remords, je te conseille de te repentir... car ton heure dernière approche !

Edgard... au nom du ciel... au nom de notre amour... calme-toi, que veux-tu faire ?

— Je veux venger la nature indignement outragée par cet homme !

— Tu veux me rendre folle !... Edgard, je t'en supplie, calme-toi... tu me glaces le cœur avec ton regard immobile ; n'auras-tu donc pas pitié de moi... encore un moment de contrainte, et nous serons libres. C'est le roi... dis-tu ? eh bien ! tant mieux, n'as-tu pas entendu, il nous a pris sous sa protection... il l'a dit. Il est allé parler au comte d'Einsford, qui ne pourra refuser son consentement... Sois prudent, Edgard... mon père... le

comte veux-je dire, va sans doute arriver ici, ta présence, surtout en l'état où tu es, ne pourrait que l'irriter.

— L'infâme !

— Cache-toi.

— Non, non, non !!... je reste, dit Edgard en tirant son épée, j'ai trop souffert tout-à-l'heure... la mort est préférable à une pareille torture. Je ne te quitte plus.

— Edgard !...

— Je reste.

— Tu aimes donc mieux la mort que moi ?

— Je reste.

— Mais tu ne vois donc pas que la douleur me tue ?

— Je reste. Mon premier devoir est de défendre ton honneur.

— Mais imprudent... s'il te tue, qui me défendra alors ?

XXIII.

Henri II.

Anger's my meat, I sup upon myself.

SHAKSPEARE.

Comme nous l'avons dit, Henri II était sujet à de terribles accès de colère. Un jour entr'autres, il avait repoussé une de ses maîtresses avec tant de violence, que la pauvre femme vint heurter sa poitrine contre l'angle d'un meuble, et mourut quelques heures après ; cet évènement l'affecta beaucoup, et il en eut des remords tout le reste de sa vie.

Depuis ce temps il résolut de combattre cette fatale passion, et s'il ne réussit pas entièrement à

s'en débarrasser, il arriva du moins à attendre que le calme fût revenu pour juger s'il devait punir ou absoudre.

De Tracy devina au visage du roi qu'il était dans un de ses accès, il dit vivement à l'oreille du comte d'Einsford de ne pas lui répondre et de rester immobile sans rien dire : c'était le seul moyen de le laisser se calmer.

Le roi en entrant, au lieu d'accabler le comte de ses reproches, se jeta sur un siège, croisa les bras, et laissa tomber sa tête sur sa poitrine. Ses lèvres étaient pâles et agitées par une crispation nerveuse ; quelque chose de sourd, comme un rugissement prolongé, sortait du fond de sa poitrine ; cachés sous ses bras, ses ongles déchiraient sa tunique de soie, et pénétraient jusqu'à sa poitrine. Le comte d'Einsford étonné jeta les yeux sur la figure de de Tracy ; il y rencontra un sourire qui l'effraya.

Enfin, le roi leva la tête ; il avait repris sa physionomie habituelle. Comte, dit-il, Alice m'a chargé d'intercéder auprès de vous ; il paraît que vous la traitez bien durement : c'est mal !... c'est indigne d'un chevalier !

— Sire?... murmura le comte en pâlisant.

— Elle vous prie de consentir à son mariage avec un jeune gentilhomme qu'elle aime depuis longtemps.

Le comte voulut répondre ; mais le roi lui coupa la parole, et reprit froidement :

— Les choses sont trop avancées pour que ce mariage n'ait pas lieu. A quoi bon vous troubler ? Comte, la colère est une chose dangereuse... prenez-y garde... Maintenant le mal est fait... il faut en prendre son parti.

— Je vous jure, sire, que j'ignorais...

— Je le sais. Que craignez-vous.. vous voyez, je suis calme... Il paraît que le jeune homme est ici... au château. Veuillez, s'il vous plaît, le faire chercher et nous le présenter.

Le comte sortit.

— De Tracy, continua le roi en poussant un profond soupir et en passant la main sur ses yeux, de Tracy, je veux faire le bonheur de ces deux enfants...

Le favori ouvrit de grands yeux, et ne comprit pas.

— Je veux doter le jeune homme, poursuivit le roi sur le même ton : je dois avoir quelque fief vacant en Normandie.

— Mais, Sire..., dit de Tracy, oubliez-vous que cet Edgard...

— Je n'oublie rien, de Tracy, reprit Henri II : ce jeune homme et Alice ne sont point coupables... ces pauvres enfants s'aiment véritablement ; c'est moi qui suis coupable... j'ai honte de moi !... Il est donc vrai... moi, un Plantagenet, j'ai acheté froidement le déshonneur d'une jeune fille. Infamie ! je veux me punir en faisant le bonheur de ces jeunes gens.

— C'est une noble idée, dit de Tracy, de protéger le secrétaire de votre ennemi.

— Alice s'est confiée à moi... Je lui ai promis ma protection... Tu comprends, de Tracy, combien je serais lâche si je la trahissais... Que penserait-elle de moi ? Et puis si je suivais notre première idée... de faire juger ce jeune homme par les constitutions de Clarendon, on finirait par savoir qu'Edgard était mon rival... et que c'est à propos d'une femme que je *persécute* l'Eglise... La cause de l'archevêque gagnerait dans l'opinion publique... Tu comprends, de Tracy... tu comprends ? et il ne faut pas que cela soit... Je ne dois pas être personnellement intéressé dans une semblable cause.

XXIV.

Suite du Chapitre 22.

Hamlet. — The point
Envenom'd too ! Then renom, to
thy work.

SHAKSPEARE.

A cette question Edgard fut interdit.

— Ecoute, poursuivit Alice d'un ton décidé, la présence du roi me donne de l'énergie... J'entends du bruit, ce me semble?... C'est le comte d'Einsford... Edgard, cache-toi!... au nom de notre bonheur, il le faut... S'il se refuse à notre union, s'il me reçoit durement... je me contien-drai ; fais-en de même!... Cette nuit je viens te rejoindre, et nous fuirons...

— C'est lui ! reprit-elle vivement en poussant Edgard vers la tapisserie...

— Mon Dieu ! dit celui-ci en se cachant, donne-moi la force de combattre ma colère !

Il était temps. A peine Edgard s'était-il jeté derrière la tapisserie que le comte parut. Sa figure était d'une pâleur livide. Alice se tourna vers lui, décidée à affronter sa présence avec noblesse et dignité.

Le comte d'Einsford s'avança vivement ; mais il fut presque intimidé par le regard courageux de la jeune fille ; il s'arrêta :

— Alice, dit-il d'une voix sourde, le comte de Bayeux vient de tout me dire...

— Ce n'est pas le comte de Bayeux ! répond Alice avec fermeté : c'est le roi... je le sais !!!

— Tu le sais...

— Monseigneur ! reprit-elle d'une voix solennelle, je vous supplie, au nom de ma mère, de respecter mon honneur, et de réparer d'un moi le mal que vous m'avez fait et celui que vous vouliez me faire.

Le comte voulut parler, mais la voix lui manqua ; il poussa quelques sons inarticulés, puis enfin, il s'écria d'une voix concentrée :

— Va-t-en... fille maudite d'une épouse adultère... va-t-en, te dis-je... délivre-moi de ta présence qui ne fait qu'irriter ma haine.. Va, comme celle qui t'a donné le jour... tu seras jetée dans un couvent pour n'en jamais sortir.

La pauvre Alice pâlit, ses idées s'égarèrent... elle comprit qu'Edgard n'aurait pas le courage de se contenir, elle s'élança hors de la salle pour aller implorer l'appui du roi, pensant avec raison que lui seul pourrait arrêter le malheur qui se préparait.

— Mais il est au château... m'a-t-on dit, continua le comte avec colère, il est ici cet homme qui a détruit mes rêves de fortune et d'ambition... Quel est-il donc ce noble protecteur de l'innocence, qui a le courage de séduire une jeune fille, et qui n'a pas le cœur de regarder son tyran face à face?... Oh ! mon Dieu, fais qu'il m'entende ! et si la peur lui refuse la force de venir au-devant de mes coups... que du moins mes paroles l'étouffent ; s'il se dit gentilhomme, je déclare à haute voix qu'il ment... et que le blason qu'il porte sur sa poitrine ne lui appartient pas.

— Me voici, dit froidement Edgard en se montrant...

— Oh ! enfin.

— Vous le voyez, reprit flegmatiquement le jeune homme, vos paroles ne m'ont pas beaucoup ému ; des injures partant de si bas ne sauraient faire monter la rougeur jusqu'à mon front.

— Mais qui donc es-tu ?

— J'allais vous le dire... Je suis l'époux d'Alice, et je viens vous demander compte de votre conduite... à vous qui n'êtes pas son père.

— Je ne suis pas son père !

— Vous n'en seriez que plus infâme.

— Défends-toi.

— Non, répond Edgard avec une impassibilité qui ne fait qu'irriter la colère du comte, vous venez de me dire des injures qui vous conviennent trop bien pour que je ne vous les rende pas. En effet, lorsque vous vous dites gentilhomme, il me semble que c'est vous qui mentez... ce titre de comte d'Einsford ne vous appartient pas... ce blason qui ne sent rien battre sur cette poitrine où vous l'avez placé ne vous appartient pas non plus, car tout cela était le prix du déshonneur d'une jeune fille que j'ai sauvée, et qui est mon bien maintenant... Et vous qui n'êtes ni son père, ni gentilhomme, ni rien, vous êtes là, devant moi, pâle de frayeur...

Ici le comte veut s'élancer sur Edgard qui reste calme et immobile; le comte s'arrête comme fasciné.

— Et vous n'avez pas la force de venir au devant de mes coups... (Le comte veut parler, la voix lui manque.) Et il me semble, au contraire, reprend le jeune homme avec ironie, que ce sont mes paroles qui vous étouffent?... je vous remercie de m'avoir dicté ma vengeance!

— Défends-toi!

— Non... je ne veux pas t'assassiner, continua Edgard flegmatiquement; je m'en rapporte au jugement de Dieu! Calme-toi... chevalier félon... car ton épée tremble comme celle d'un criminel.. et la mienne est impassible comme le glaive de la justice!..

— Que l'enfer me seconde ! hurle le comte en écumant de rage, et j'aurai jusqu'à la dernière goutte de son sang.

— Que Dieu me protège, dit Edgard, d'une voix calme et résignée en levant les bras vers le ciel, et je défendrai ma vie.

Le comte en étendant son épée, renverse la lampe vacillante qui éclaire faiblement cette scène, la mèche pétille, jette une dernière lueur et s'éteint. Les deux adversaires restent dans la plus profonde obscurité. Malgré cela le comte s'élance comme un furieux vers l'endroit où il croit qu'Edgard se trouve, et la pointe de son épée pénètre de deux pouces dans le mur.

— La fureur t'égare... dit Edgard froidement, je suis de ce côté... voici ma poitrine.

Le comte prend un nouvel élan et se jette de nouveau sur Edgard, lequel est immobile adossé contre la muraille. L'infâme pousse un grand cri et tombe, son coupable cœur vient de rencontrer l'épée du jeune homme que la Providence a guidé.

Tout ceci se passa en moins de minutes qu'il n'en fallut pour le raconter. Alice n'avait eu que le temps d'aller chercher le roi, qui se lève immédiatement, accompagné de de Tracy, de la nourrice, et suivi de quelques hommes d'armes portant des torches... La jeune fille impatiente les précède : elle était à la porte de la salle, lorsqu'un cri de douleur a frappé son oreille, elle court dans les ténèbres criant dans son désespoir : quelqu'un est

tombé... Edgard ! Edgard... Ses pieds heurtent le cadavre du comte ; la tête lui tourne, mais les deux bras qu'elle cherche, l'arrêtent dans sa chute.

— Silence ; lui dit à l'oreille une voix chérie, je suis sauvé... fuyons.

Mais la salle s'éclaira ; le roi et ceux qui l'accompagnaient parurent.

— Que vois-je !... s'écria Henri II, le comte d'Einsford assassiné...

— Un criminel puni, dit Edgard... monseigneur, vous le savez, vous étiez son complice.

— Arrêtez le meurtrier, dit le roi, que ce dernier mot irritait encore plus que la mort du comte d'Einsford.

De Tracy s'avança avec deux hommes d'armes, et prit l'épée qu'Edgard tenait encore ; le pauvre jeune homme reconnut celui qui l'avait trompé le matin à Cantorbéry... — C'est vous, messire, lui dit-il avec mépris.

— Oui, répondit froidement celui-ci.

— Oh ! trahison et lâcheté.

— Monseigneur, dit Alice en se jetant aux pieds du roi... il n'est pas coupable, oubliez-vous...

— Je n'oublie pas, interrompit le monarque avec sévérité, que vous avez dédaigné l'amour de votre roi pour vous donner à un prêtre...

— Un prêtre... un prêtre... balbutia Alice, et elle perdit connaissance dans les bras de Marguerite.

— Prodiguez vos soins à cette jeune fille, con-

tinua Henri II, elle *seule* n'est pas coupable ici ; vous la conduirez dans un couvent où l'on attendra mes ordres. Et quant au secrétaire intime de Thomas Becket... il sera jugé d'après les constitutions de Clarendon.

A ces mots Edgard fut atterré.

— Qu'ai-je fait ? pensa-t-il, en jetant un regard douloureux sur Alice.

XXV.

Le Cœur d'une Mère.

Ma fille... Oh ? seul bonheur que le ciel m'ait permis.

VICTOR HUGO.

Le soir même, un courrier fut expédié à la reine Eléonore pour lui annoncer cet événement et pour faire venir à Einsford le grand justicier. A son arrivée, le roi lui donna des instructions sur la manière dont le procès devait être conduit ; de Tracy et quelques hommes d'armes devaient être les principaux témoins. Henri II voulait que le jugement de ce clerc marchât promptement, et que l'exécution eût lieu d'une manière éclatante et solennelle, sur la grande place même de Cantorbéry, en vue du palais de l'archevêque. La reine, les

ministres et les juges royaux devaient assister au supplice de l'accusé. C'était la première fois en Angleterre qu'un clerc allait subir la juridiction royale, et il fallait frapper un coup décisif contre la puissance des évêques.

Une fois l'instruction criminelle terminée au château d'Einsford, le roi partit pour la Normandie, et l'accusé fut conduit à Londres, sous bonne escorte, accompagné par de Tracy et le grand justicier, qui tous les deux prenant fait et cause contre l'archevêque étaient décidés à ne lâcher leur victime, qu'au moment où le bras du bourreau se lèverait pour punir.

Mais, laissons marcher les choses, et suivons la pauvre Alice et sa nourrice que, d'après la volonté du roi, on vient de conduire dans le couvent de Sainte-Marguerite, où elles doivent rester jusqu'à nouvel ordre.

Lorsqu'elles arrivèrent, la communauté était en émoi à cause de l'élection d'une nouvelle abbesse; il y avait plusieurs partis, et le pouvoir était vivement disputé de part et d'autre. L'ambition est née avec les sociétés, et l'histoire nous a souvent prouvé que le cœur des femmes n'était pas étranger à cette passion.

Si nous l'osions, et si nous ne craignons trop de nous éloigner du sujet qui nous occupe, ce serait, certes, un curieux spectacle pour le lecteur, que le récit de l'intrigue et de la finesse dont l'esprit féminin fit preuve en cette circonstance.

Néanmoins, Alice et sa nourrice furent très-bien reçues par la sœur Berthe, la plus âgée des religieuses, qui gouvernait par intérim, et Marguerite remarqua, avec surprise, une joie subite se peindre sur le visage de la sainte femme, pendant qu'elle lisait l'ordre écrit de la main du roi, qui enjoignait à la communauté d'avoir toutes sortes de soins et d'égards pour Alice d'Einsford ; il lui sembla même l'avoir déjà vue quelque part ; mais elle ne put se rappeler le lieu ni l'époque.

Sœur Berthe conduisit la jeune fille dans sa cellule, en lui disant quelques mots de consolation. Alice, jusque-là, s'était contenue, la pâleur et l'immobilité de ses traits avaient été les seuls symptômes du désespoir qui remplissait son cœur ; mais lorsqu'elle se vit seule, les sanglots que depuis deux jours elle avait tenu renfermés dans son sein, débordèrent ; elle versa des torrents de larmes pendant tout un jour et une nuit ; bientôt elle fut atteinte d'un violent accès de fièvre : il fallut garder le lit ; Marguerite veilla à son chevet.

Cependant l'élection va toujours son train : les voix sont partagées entre la sœur Gertrude et la sœur tourière. Sœur Gertrude l'emporte enfin. A ce résultat, les jeunes religieuses poussent des cris de joie, elles savent que depuis longtemps une malheureuse femme est enfermée dans une cellule isolée du couvent. Pendant quinze ans la sœur tourière et l'ancienne supérieure ont gardé le secret, chose extraordinaire de la part de deux fem-

mes ; mais depuis la mort de cette dernière, la vieille Berthe a pénétré jusqu'à la prisonnière. C'est elle qui a divulgué le secret à ses compagnes, et qui a remis à Marguerite, devant le château d'Einsford, la lettre pour Alice ; ce qui explique l'étonnement de la nourrice en arrivant au couvent.

La nouvelle abbesse, suivie de toutes les sœurs, s'empresse d'aller délivrer la prisonnière ; en voyant la victime d'une infâme vengeance, les religieuses versent des pleurs de pitié,

Laure avait bien changé depuis le soir fatal où nous l'avons quittée ; ce n'était plus là la belle maîtresse du chancelier, ses cheveux blonds étaient devenus blancs, la douleur avait éteint l'éclat de ses beaux yeux bleus, et ses joues, maintenant si pâles, étaient sillonnées de rides nombreuses, que les larmes, en coulant, avaient profondément creusées.

Au bruit que font les religieuses en ouvrant la porte de sa cellule, la pauvre femme lève tristement la tête, pensant qu'on lui apporte sa nourriture ; car depuis trois jours elle n'a rien pris. Sans doute, la sœur tourière, d'accord avec Raymond, voulait la laisser mourir de faim pour s'en débarrasser.

— Ma sœur, lui dit la supérieure avec émotion, nous venons vous délivrer ; si vous êtes innocente, nous vous ferons rendre justice ; si vous êtes coupable, vos souffrances ont grandement expié vos fautes ; venez vivre avec nous : nous vous aimerons et nous vous consolerons.

Laure veut répondre, mais la parole expire sur ses lèvres, et comme elle est agenouillée, deux jeunes soeurs viennent l'aider à se relever, car ses jambes affaiblies par les privations, ne sont plus en état de supporter le poids de son corps.

On la conduit, ou plutôt on la porte à l'infirmerie, où les soins les plus empressés lui sont prodigués ; au bout de quelques jours ses forces reviennent. Elle raconte son histoire, que les soeurs écoutent avec intérêt et émotion.

Depuis l'entrée d'Alice au couvent, soeur Marthe n'a pas cessé de lui faire de fréquentes visites ; déjà la jeune fille va mieux, la fièvre se calme, le délire s'éloigne, le sommeil arrive.

Seule, la vieille Berthe sait qu'Alice est la fille de Laure ; elle comprend qu'un rapprochement entre une mère et une fille, qui, toutes les deux, viennent d'éprouver de grandes souffrances, doit se faire avec beaucoup de prudence et de ménagements ; et que, dans certains cas, une joie subite et inespérée est plus dangereuse que la douleur. C'est donc pour ne pas être entravée dans son plan qu'elle n'en fait part à personne.

Le moment de l'exécuter est arrivé, Berthe juge à propos de mettre Marguerite dans la confidence. Après quoi, elle descend dans l'infirmerie où se trouve Laure, afin de la préparer à cet événement ; en la voyant entrer, la pauvre femme sourit et lui tend la main.

— Ma bonne Berthe, lui dit-elle, depuis seize

ans que je souffre et que je pleure, vous êtes la première personne qui vous soyez intéressée à mon sort, je ne l'oublierai jamais... et j'espère que Dieu, dans l'autre monde, vous récompensera de votre charité.

— Et moi j'espère, madame... que Dieu mettra bientôt un terme à vos souffrances, et qu'il punira celui qui s'est vengé si lâchement...

— Hélas ! je ne lui demande qu'une chose, c'est de me rendre ma fille, et j'oublierai toutes mes douleurs, eussent-elles été deux fois plus longues !

— Il ne faut jamais douter de la Providence, ma soeur, qui sait ! le moment peut-être n'est pas éloigné, où vos vœux doivent être exaucés !

— Que dites-vous !... je reverrais ma fille... je pourrais la serrer contre mon sein, tenir sa tête dans mes deux mains, et couvrir sa figure chérie de larmes et de baisers !... Oh ! si cela arrivait... la joie me tuerait, Berthe, ma bonne Berthe... ayez pitié de moi, et ne faites pas naître en mon sein une espérance qui sans doute ne se réalisera jamais.

— Jamais, dites vous ? Elle allait continuer, mais Laure l'interrompit.

— Oh ! si je pouvais seulement l'affranchir de l'indigne tutelle de celui qui se dit son père ! Je ne mourrais pas sans l'avoir tenté... Berthe, vous le voyez, mes forces reviennent. J'ai de l'énergie maintenant... je devrais aller... j'irais me

jeter aux pieds de l'archevêque de Cantorbéry... je lui dirais tout... je lui raconterais ma captivité, mes larmes, mes souffrances ; il aura peut-être pitié de moi... il comprendra que cet homme, après s'être si basement vengé de la mère n'épargnera pas l'enfant non plus... O ma fille ! ma fille... chère ange. Innocente victime de ma faiblesse, comme il a dû te faire souffrir depuis seize ans... Qu'es-tu devenue?... qu'a-t-il fait de toi, l'infâme ! car je me souviens de cette terrible menace .. de ces horribles paroles qu'il jeta comme un coup de massue dans ma pauvre tête en délire, et depuis ce temps ces mots n'ont cessé de bruire et de bourdonner à mes oreilles pendant mes longues nuits d'insomnie... Ta fille, m'a-t-il dit, ta fille héritera de ton crime... ton déshonneur a rejailli sur son front... et si sa fragile existence ne se dessèche pas sous les brûlantes exhalaisons de ma haine, j'en ferai le premier marche-pied de ma fortune ! Il a dit cela... comprenez-vous, Berthe ? un homme, un chrétien, un chevalier : il a dit cela... Oh ! laissez-moi partir... laissez-moi partir... En disant ces mots, sa figure était bouleversée, ses yeux hagards, ses lèvres tremblantes ; elle s'était levée et s'apprêtait à sortir ; Marthe lui saisit le bras.

— Au nom de votre fille, calmez-vous, dit-elle, où courez-vous?... vous jeter aux genoux de l'archevêque... mais avant, savez-vous ce qui s'est passé depuis trois jours au château d'Einsford ?

La pauvre mère, immobile, regarda fixement celle qui lui parlait ainsi.

— Vous savez quelque chose ! s'écria-t-elle d'une voix altérée... vous savez quelque chose, et vous ne me l'avez pas encore dit... tout mon sang se glace... que s'est-il passé ?

— Rien qui doive vous effrayer... Vous pâlissez... calmez-vous, madame... calmez-vous...

— C'est en vain que vous voulez me rassurer, je vais mourir si vous ne parlez pas... que s'est-il passé ?

— Le comte votre époux est mort.

— Mort !... le ciel l'a puni !... Et ma fille... ma fille !...

— Elle est en sûreté.

— En sûreté, dites-vous... en sûreté ailleurs que dans mes bras !

— Depuis deux jours elle est ici.

— Ici, au couvent ?

— Oui.

— Et mon cœur ne l'a pas deviné !... ici.. elle est ici... Berthe, conduisez-moi vers elle.

— Je le veux bien, mais à une condition

— A une condition.... vous dictez des conditions à une mère qui veut voir sa fille... Parlez, Berthe, parlez... le temps s'écoule .. Que voulez-vous ?...

— C'est d'avoir pitié de cette pauvre enfant, et de ne vous faire reconnaître qu'après les plus grands ménagements. Il serait plus prudent même

qu'elle vous vît quelques temps sans savoir qui vous êtes.

— Pourquoi ces détours... serait-elle malade?... en danger peut-être ?

— Non... ma sœur, rassurez-vous, elle va mieux... beaucoup mieux maintenant ; elle a été très-malade, les profondes secousses que lui ont fait éprouver les circonstances de la mort du comte ont amené un violent accès de fièvre ; je ne vous ai rien dit lors de votre délivrance, de crainte de vous frapper trop vivement l'une et l'autre ; vous-même vous étiez très-faible...

— Les secousses que lui ont fait éprouver les circonstances de la mort du comte... que voulez-vous dire?... quelles sont ces circonstances. Je tremble de les connaître... comment se fait-il que ma fille a été conduite dans ce couvent ?

— Elle est ici par les ordres du roi, en attendant de nouvelles instructions.

— Du roi !... de Henri II... ma fille !... ma pauvre enfant !... que signifie tout ceci ?...

— Marguerite, la nourrice d'Alice pourra vous dire mieux que moi ce qui s'est passé...

— Comment !, .. cette femme qui a sans doute aidé le comte dans ses projets de vengeance... Oh ! je la hais !... elle est aussi au couvent, *elle* ?

— Je crois que vous la jugez mal ; elle paraît beaucoup aimer Alice, elle a veillé deux nuits entières à son chevet... qu'avez-vous, ma sœur, vous pâlissez encore...

— Rien... rien... ce n'est rien... elle a veillé deux nuits entières à son chevet, dites-vous?... au fait, je n'étais pas là, moi... elle aime ma fille comme si c'était la sienne; c'est tout naturel, ne l'a-t-elle pas nourrie de son lait, n'a-t-elle pas recueilli son premier sourire et ses premières larmes, ne l'a-t-elle pas bercée et accablée de soins et de caresses.... Je n'étais pas là, moi... et sans doute ma fille l'aime comme si c'était sa mère... c'est tout naturel!...

Ici Laure ne put continuer, sa voix était étouffée par les sanglots, ses yeux obscurcis par les larmes; elle cacha sa tête dans ses mains et s'écria avec un accent déchirant : — Et moi, que me restera-t-il, pour prix de mes souffrances?...

Berthe ne s'attendait pas à ce mouvement de jalousie maternelle; la blessure qui saigne, se ferme et se guérit plus vite; il en est de même du désespoir quand il verse d'abondantes larmes. Laure releva bientôt le front, sa figure était calme, ses yeux moins humides, sa voix moins altérée.

— Berthe, dit-elle en souriant avec amertume, je suis bien folle de pleurer ainsi... Cette bonne Marguerite... je dois au contraire l'aimer et le bénir : si au lieu d'être une seconde mère pour ma fille, c'eût été une marâtre, une méchante femme au cœur bas, Alice serait morte aujourd'hui. Oh ! oui, cette jalousie doit s'éteindre, s'étouffer dans mon sein... je serais ingrate si j'osais reprocher à cette femme l'affection de ma fille pour

elle. Marthe, vous le voyez, je suis *raisonnable* maintenant... conduisez-moi près de mon enfant.

La religieuse, émue autant qu'étonnée à l'aspect d'un sentiment qu'elle n'avait jamais éprouvé, s'empresse de satisfaire le désir de Laure, et la conduisit à la cellule où se trouvait Alice dans son lit, dormant d'un profond sommeil, suite inévitable d'une fièvre violente, et Marguerite qui veillait auprès de la couche silencieuse de la jeune fille.

Dès qu'elle vit la porte s'ouvrir, elle porta vivement son index sur ses lèvres afin d'indiquer que la malade reposait, et qu'il ne fallait pas faire de bruit.

Laure et Berthe entrèrent en marchant sur la pointe du pied; le premier mouvement de la pauvre mère fut de s'élancer près du lit et de contempler sa fille; elle demeura ainsi longtemps, immobile et silencieuse, ne pouvant rassasier ses yeux de la vue de ses traits chéris.

Alice avait la tête gracieusement posée sur un de ses bras nus; une respiration égale et fréquente agitait son jeune sein et soulevait péniblement la couverture; sa bouche était entrouverte et laissait apercevoir le sommet de ses dents blanches et régulières; ses longs cils noirs et soyeux ombrageaient le blanc éclatant de ses yeux presque fermés; une longue mèche de ses cheveux s'était détachée et couvrait un bout d'épaule nue que la toile avare avait oublié de cacher; son teint était coloré,

une légère sueur couvrait son front. Laure l'essuya et y posa ses lèvres tremblantes ; la jeune fille soupira, balbutia quelques sons inarticulés, tourna sa tête du côté opposé, et reprit son sommeil calme et paisible, un moment troublé par le premier baiser de sa mère.

— Madame prenez garde réveiller votre enfant, dit Marguerite à demi-voix, depuis deux jours, c'est la première fois qu'elle dort.

Laure jeta les yeux sur la bonne nourrice qui la contemplait avec joie et émotion.

Le premier coup d'œil ne trompe jamais les femmes : un regard, un mot, leur suffit pour leur faire sentir qu'elles s'aimeront ou qu'elles ne s'aimeront pas. En disant *votre enfant*, Marguerite avait été très-éloquente ; le ton dont elle prononça ces deux mots lui gagna le cœur de celle qui tout à l'heure semblait la haïr ; il y avait dans cette intonation quelque chose plein d'humilité, qui semblait dire : Je ne suis que sa servante, sa nourrice, et vous êtes sa mère ; j'abdique mes droits à l'amour d'Alice en votre faveur.

En pareille circonstance, le langage de la reconnaissance est laconique. Laure prit la main de Marguerite et la serra avec affection. Merci, dit-elle d'une voix émue, merci !

Ce fut tout, c'était assez ; elles se connaissaient déjà et s'aimaient de tout leur cœur.

Sœur Berthe voyant que sa présence était inutile, sortit et les laissa seules.

La nuit commençait à venir. Les deux femmes veillèrent ensemble près du lit de la malade qui dormait toujours. Jusqu'à minuit, Laure écouta avec la plus grande attention l'histoire de sa fille chérie, que Marguerite lui raconta dans les moindres détails ; comme elle prononçait les derniers mots, elle sentit ses yeux s'appesantir, ses idées se confondre dans son esprit ; un sommeil invincible s'emparer de tout son être. Laure s'aperçut que la bonne vieille était accablée de fatigue, et lui dit de prendre du repos, que son tour était venu de veiller et qu'elle passerait le reste de la nuit près d'Alice.

Marguerite voulut refuser, essayer de lutter ; mais ce fut en vain : quelques moments après elle dormait profondément.

La mère resta donc seule près de sa fille ; une lampe éclairait faiblement la cellule ; la nuit était à son zénith. Le silence profond, qui régnait de tous côtés, annonçait que le couvent entier reposait. Laure écoutait avec délice le bruit léger et régulier que faisait Alice en respirant ; quelquefois elle se levait, s'approchait avec précaution de la jeune fille, lui passait la main sur les cheveux, effleurait doucement, bien doucement ces lèvres, ces yeux, ce front, cette joue, cette épaule demi-nue... et puis elle s'agenouillait et priait. Il arriva qu'Alice se réveilla et demanda à boire ; Laure lui présenta ce qu'elle demandait ; celle-là fut étonnée de de voir que ce n'était pas Marguerite...

— Qui êtes-vous ? .. dit-elle, je ne vous connais pas... Marguerite, où est Marguerite ?

— Ma fille, répondit la pauvre mère en proie à l'émotion la plus profonde... Marguerite a besoin de repos... elle dort... et je la remplace pour cette nuit..

— Merci, madame... reprit Alice en lui tendant la main, sur laquelle elle sentit tomber une larme, cette bonne Marguerite... je serais bien chagrine si elle était malade... que deviendrais-je moi qui n'ai plus qu'elle au monde pour m'aimer et me consoler ?...

— Et moi... moi ta mère ! allait s'écrier Laure, mais elle se contint, son cœur se serrait ; elle ne dit rien.

Alice que le sommeil reprenait, murmura quelques mots sans suite... dans lesquels se trouvait le nom d'Edgard, et se rendormit.

Laure s'assit avec désespoir et se mit à réfléchir profondément.

— Non, pensa-t-elle, je ne dois pas me faire connaître encore ; il faut avant que je mérite à ses yeux ce nom de mère... jusqu'à présent je ne lui ai légué que des douleurs... je n'ai aucun droit à son amour. Si je pouvais lui rendre Edgard ? oh ! comme elle me bénirait !... Pauvre et noble jeune homme, que vont-ils faire de toi ?... devant les juges royaux tu seras criminel, les apparences sont contre toi... mais devant Dieu tu es innocent et béni... tu as agi en vrai chevalier !... Que faire ? que faire ?

— Ne le tuez pas !... ne le tuez pas ! murmura en ce moment Alice en proie à un songe affreux , il est innocent, je vous le jure !... vous ne savez rien... le comte... le roi... ce n'est pas le comte de Bayeux... pitié !... pitié !...

— Ciel ! dit Laure en elle-même, si nous nous présentions toutes les deux devant les juges... nous leur dirions la vérité .. oui, c'est cela... mais comment faire sortir Alice du couvent ?... elle est ici par les ordres du roi... Mais l'archevêque de Cantorbéry a seul le droit de commander sur les ordres religieux , et s'il donne l'ordre de laisser sortir Alice, il faudra bien qu'on lui obéisse. Oui, j'irai demain le trouver, me jeter à ses pieds... je lui dirai tout.

— Ciel !... qu'a-t-il dit... continua Alice, jetée dans un couvent pour n'en jamais sortir !... ma mère !... ma pauvre mère !

— Qu'entends-je ! elle rêve à sa mère !... ma fille m'aime... chère ange ! Oh ! je sacrifierais ma vie pour te rendre heureuse... oui, Alice, Dieu aura pitié de moi et tu reverras Edgard...

— Edgard ?... répéta Alice toujours endormie... Oh ! ne le tuez pas !... ne le tuez pas !... il est innocent ! Le comte d'Einsford... (avec mépris) Oh ! oh ! c'est Dieu qui l'a puni !.

.
.

Mais le faible éclat de la lampe commence à pâlir, l'aurore jette une lueur douteuse sur les

meubles de l'étroite cellule ; bientôt les premiers rayons du soleil levant dorent les barreaux de la fenêtre ; la cloche du couvent annonce que la sixième heure du jour vient d'expirer, et les religieuses se rendent en foule à la chapelle pour célébrer le saint nom de la Vierge et chanter les louanges de son Fils bien-aimé.

Laure réveille la bonne Marguerite et, lui ayant fait part de son projet, descend s'agenouiller comme les autres devant l'autel du Sauveur, pour le remercier de lui avoir rendu sa fille, et le supplier de lui rendre celui qu'elle a le droit d'appeler son fils.

Quand l'office est terminé, elle s'empresse de demander à la sœur Gertrude, la nouvelle supérieure, la permission d'aller jusqu'à Cantorbéry se jeter aux pieds du saint Primat ; cette faveur n'était jamais refusée dans les couvents : elle lui est accordée ; Cantorbéry ne se trouve qu'à deux heures de marche du couvent : sœur Marthe lui servira de guide. L'ordre est donné à la sœur tourière de les laisser sortir ; elle réplique, fait des observations, afin que la permission soit retirée : mais la supérieure le veut ; et, malgré la crainte que lui cause cette visite au Primat, la complice des malheurs de Laure est forcée d'obéir. Le départ est fixé dans une heure.

XXVI.

Raymond.

Monsieur, je tue en ville,
Ou chez moi, comme on veut.

VICTOR HUGO.

On se souvient sans doute de Raymond et de sa conversation avec le comte d'Einsford, lorsque celui-ci revenait de la chasse avec ses convives.

Le surlendemain de cette entrevue, Raymond attendit son maître qui devait venir sous bonne escorte chercher la prisonnière pour la conduire en lieu sûr ; mais le comte ne vint pas. Le lecteur sait pourquoi ; l'infâme rendait compte à Dieu de ses projets criminels. Le vieux serviteur s'était fait le gardien de Laure : il habitait depuis quinze ans

une cabane située à cent pas du couvent, de laquelle on pouvait voir ceux qui entraient et sortaient ; il cultivait, en compagnie de trois Normands comme lui, une quarantaine d'arpents, dont il payait le fermage à la communauté ou au couvent de Sainte-Marguerite dont il était l'homme-lige.

Raymond ignore ce qui s'est passé à Einsford depuis trois jours, et il pense que le comte son maître a été retenu près du roi, et d'ailleurs il lui a donné carte blanche ; et si Laure sort du couvent, il sait d'avance ce qu'il a à faire.

Il a bien vu des archers de la garde du roi conduisant deux femmes au couvent ; mais comme suivant l'usage assez commun, elles étaient voilées, il n'a pu les reconnaître.

Prévenu déjà par la sœur tourière du résultat de l'élection et de la délivrance de Laure de Neville, Raymond se tient sur ses gardes, et, depuis deux jours, il n'a pas quitté la porte du couvent.

Pendant qu'il est ainsi en contemplation, une troupe de mendiants passe devant sa cabane, et, sans d'autre façon, se couche sur l'herbe à quelques pas de là ; ils semblent obéir à un chef mendiant comme eux.

Le chef enveloppé dans un ample manteau paraît triste et inquiet, la joie et la bruyante conversation de ses camarades qui boivent et qui mangent semblent l'importuner. Il s'éloigne d'eux et vient s'asseoir contre la cabane de Raymond qui a toujours les yeux fixés au même endroit.

Enfin, il voit la porte du couvent s'ouvrir, la tourière en franchit le seuil ; elle paraît fortement agitée et elle dirige ses pas vers pas vers la cabane.

— Eh bien ? demande-t-il avec anxiété.

— Eh bien, répond-elle en français, c'en est fait, dans une heure Laure se rend à Cantorbéry.

— Oh ! malheur ! s'écrie Raymond, elle n'y arrivera pas... il ne faut pas qu'elle parle à l'archevêque !

— Qu'allez-vous faire ?

— Le comte d'Einsford m'a donné plein pouvoir. . si elle sort, je la mettrai dans l'impossibilité de parler !

— Comment... un meurtre ?

— Il le faut ! il n'y a que ce moyen.

— Hélas !... si sa délivrance avait été retardée d'un jour de plus, Raymond, vous n'auriez pas eu besoin de répandre du sang.

— Sans doute... cela eût été beaucoup plus commode !... que l'enfer consume ces bonnes âmes ! Mais dites-moi, ma vénérable sœur, à quelle heure et comment doit-elle se mettre en route ?

— Dans une demi-heure ; elle devait d'abord n'être accompagnée que de sœur Marthe...

— Cette maudite sorcière qui, la première, a tout découvert.

— Justement, et puis la supérieure a décidé que le vidame du couvent les accompagnerait.

— Brrrrrt ! je n'ai pas peur de ce gros mangeur... et d'ailleurs nous sommes quatre...

— Raymond, n'allez pas commettre d'imprudence... et surtout gardez le plus grand secret sur mon compte... Si l'on venait à savoir au couvent.. les choses que l'on ignore jusqu'à présent.. je serais perdue !..

— Allez en paix, la vieille ! vous avez trop bon cœur pour que l'on songe à vous faire le moindre tort.

— Mais comment allez-vous faire ?

— Allez en paix... nous perdons un temps précieux. Je vais endosser ma cotte d'armes, ainsi que mes trois confidents qui sont en ce moment à dîner ici dedans. Nous allons monter à cheval, et nous attendrons la fugitive à un quart-d'heure d'ici... juste ce qu'il faut pour être hors de vue du couvent... sœur Marthe s'évanouira, il ne faudra pas nous en préoccuper... Mon ami Pascal, vous savez, le petit rouge que vous connaissez... m'aidera à charger Laure sur mon animal... les deux autres empêcheront le gros vidame de faire le méchant... s'il réclame un peu trop haut, on usera du dernier argument pour le faire taire,.. Nous nous éloignerons tous les quatre à franc étrier, et... le reste ne vous regarde pas.

— C'est bien. Mais je vous en prie, maître Raymond, faites en sorte que ce pauvre homme ne soit pas tué, tout le couvent serait en larmes.

— Voyez les bons cœurs !.. Allons, ne pleurez pas... nous essaierons de le laisser vivre. En effet, ce serait pitié de faire tant de veuves d'un seul coup.

— Que voulez-vous dire ?

— Je veux dire que le Saint-Esprit ne vous quittera pas. Allez en paix ! le temps s'écoule.

— Raymond, je vais prier Dieu pour que votre entreprise soit couronnée de succès.

— C'est bien, la vieille, allez en paix !

Se retournant pour s'éloigner, la sœur tourière aperçoit le chef des mendiants qui se trouve dans la même position, et pousse un cri.

— Qu'est-ce encore ? dit Raymond.

— Cet homme...

— Quel homme ?

— Là. Il a tout entendu.

— Il dort !

— Mais s'il ne dort pas ?

— Ah ! j'entends... dit Raymond, en la regardant fixement et en tirant son poignard à demi, vous voulez que je vous fasse la galanterie de...

La soeur fait un mouvement de tête qui veut dire oui... le mendiant reste immobile comme un marbre, toujours la tête dans ses mains. Raymond tire tout-à-fait son poignard, s'approche, hésite, puis s'écrie en riant :

— Vous êtes folle, la vieille, cet homme n'a rien entendu... il dort profondément, et d'ailleurs ce malheureux est un pauvre Saxon, il ne peut comprendre le français.

— Etes-vous bien sûr qu'il dort ? demanda la tourière qui n'était pas entièrement rassurée.

— En voulez-vous la preuve ? ainsi reprend

Raymond à haute voix et en langue saxonne ; vous voulez absolument que je tue cet homme.. eh bien, il faut vous obéir !

Et il s'avance de nouveau sur le mendiant qui reste immobile comme pour la première fois.

— Vous voyez ! continue Raymond, cet homme dort profondément. Ainsi... partez !... le temps vole.

— Au revoir, Raymond, dit la soeur en s'éloignant.

— Au revoir... soit, murmure Raymond, mais dans l'enfer alors... car ici-bas, il est probable que nous ne nous reverrons plus .

En quelques minutes les quatre complices étaient à cheval et armés de pied en cap ; ayant réfléchi un moment, le vieux Raymond s'approcha de la foule des mendiants.

— Mes enfants ! leur cria-t-il, voulez-vous gagner de belles pièces d'argent ?... et pour donner plus d'éloquence à sa demande, il fit briller à leurs yeux une poignée de schellings.

— Que faut-il faire ? demandèrent-ils d'une voix unanime.

— Rien que de très facile... vous avez des poignards ?

— Oui... oui... s'écria le chœur de bandits en brandissant des couteaux de toutes les formes et de toutes les longueurs.

— Ecoutez-moi ; vous vous diviserez en quatre bandes, de manière à intercepter le passage des

quatre chemins qui aboutissent à la croix en pierre située à un quart-d'heure d'ici, dans la direction de Cantorbéry... vous laisserez passer seulement le vidame du couvent de Sainte Marguerite, accompagnant deux religieuses ; mais vous lutterez et vous défenderez le passage le plus longtemps que vous pourrez, contre toute autre personne qui se dirigerait de ce côté.. Avez-vous compris ?

— Oui !.. oui !..

— Tenez, je paie d'avance, dit-il, en leur jetant la somme qu'il tenait à la main : faites ce que je vous dis ; et il s'éloigna suivi des trois hommes dont il a été parlé.

Les mendiants se ruèrent sur l'argent et chacun en saisit ce qu'il put, les moins alertes n'eurent rien : ces derniers étaient à peu près au nombre de douze.

Dès que Raymond fut éloigné, le mendiant qui dormait leva la tête, aperçut ses camarades qui se disputaient, s'avança vers eux et leur demanda ce qu'ils avaient.

— Comment ! s'écria-t-il, lorsqu'il en fut informé, vous avez accepté le marché de cet homme sans savoir si cela me convenait ?

Interdits par cette question, les gueux se regardaient les uns les autres et ne savaient que répondre.

— Au fait, maître le Noir, s'écria enfin le plus effronté d'entre eux, vous nous avez enrôlé pour l'affaire en question et pas pour autre chose : quand

l'heure sera venue, nous agirons, mais jusque là nous sommes encore libres..

— Oui !... oui !... il a raison, hurlèrent à la fois les mendiants qui avaient pris leur part des schellings. Ceux qui n'avaient rien ramassé gardèrent le silence et semblaient vouloir se ranger du parti de l'Arabe, car c'était lui ; et les gueux l'appelaient le Noir à cause de la couleur de ses yeux et de son teint fortement bruni par le soleil.

— Eh bien, reprit froidement celui-ci, faites ce que vous voudrez ; mais dans quatre heures, ne l'oubliez pas, je vous ai donné rendez-vous sur la place de Cantorbéry : j'ai votre parole.

— Nous la tiendrons, le Noir, nous la tiendrons !

— Maintenant, reprit-il en s'adressant aux douze mécontents, vous qui n'avez rien ramassé, suivez-moi : j'ai de l'occupation pour vous, et je serai généreux. Cela dit, l'Arabe s'éloigna avec sa suite.

— Quel être bizarre, dit celui qui avait déjà pris la parole tout à l'heure, il ne fait rien comme les autres ; il a sa manière de prier, .. de demander l'aumône ; jamais le nom d'un saint n'est sorti de sa bouche.. et, si vous l'avez remarqué, jamais non plus il ne fait le signe de la croix.. On dirait un juif... et pourtant ce n'est pas un juif. Il s'agenouille devant le saint Primat, devant lui seul par exemple... Et puis il est généreux, il ne tient pas à l'argent... jamais un juif n'aurait tant

donné à la fois pour essayer de sauver un chrétien.

— C'est vrai, Cedric, répliqua un autre, ce n'est pas un juif... mais quel intérêt peut-il avoir à sauver cet Edgard ?

— Cela ne nous regarde pas... il paie : nous sommes à lui... nous ferons tout ce qu'il voudra.

— Hum !... dit un autre, voilà un pauvre qui est bien riche ; je voudrais bien savoir où il cache ses trésors.

— En voilà assez, amis, reprit Cedric, à l'ouvrage ! Il ne faut pas voler le vieux diable qui compte sur nous... Aux quatre-Chemins !

— Aux Quatre-Chemins ! s'écrièrent-ils tous à la fois ; et, s'étant divisés en quatre bandes, ils se dirigèrent aux endroits que Raymond leur avait indiqués.

XXVII.

La Croix de pierre.

• Inhuman monster!

HOWARD PAYNE.

Les vidames étaient des chevaliers, moitié prêtres, moitié soldats, chargés de défendre le temporel de l'Eglise, et de conduire à la guerre les nombreux vassaux des évêques. Les protecteurs des moines et couvents se nommaient avoués; mais nous avons adopté ici le nom de vidame, qui n'a pas changé de signification comme l'autre.

Le vidame de Sainte-Marguerite était un petit homme gros, trapu, toujours riant; il avait les yeux petits et vifs, les cheveux épais et roux, la barbe rare, les joues rebondies, le teint fleuri; son

vêtement consistait en une longue robe de moine, sur laquelle était endossé le haubert, qui ne descendait que jusqu'aux genoux. Le haubert était lui-même recouvert, à l'exception des bras, par un gambesson, espèce de pourpoint blanc, rembourré et piqué, un peu moins long que le haubert, de sorte que le gambesson blanc ne descendait qu'au milieu des cuisses, laissait voir les mailles du haubert, lequel ne descendait lui-même qu'aux genoux, laissait voir la robe de toile grise qui traînait presque jusqu'à terre. Une large ceinture de cuir maintenait ces trois tuniques ; à cette ceinture étaient attachés sur le devant le poignard de miséricorde et un long chapelet : à droite, une large bourse de velours noir, à gauche de l'épée. Qu'on se figure enfin la tête joufflue du petit homme emprisonnée dans un capuchon *de mailles*, et ses pieds nus chaussés de sandales, et l'on aura à peu près le portrait du vidame de Sainte-Marguerite... Ah ! j'oubliais de dire que les armes du couvent étaient peintes sur le gambesson à l'endroit de la poitrine.

Lorsque Bernard de Rouville, c'était là son nom, se mettait à la tête des vassaux du couvent pour les conduire au combat, il ajoutait à sa parure un casque, des gantelets et des éperons : ce qui lui était arrivé fort rarement, pour ne pas dire jamais.

Une visite à Cantorbéry était, à cette époque, considérée comme un pèlerinage, et l'usage voulait qu'on le fit à pied.

Marthe et Laure, accompagnées du vidame, se mirent donc en route, plus confiantes encore dans leurs vêtements de religieuses que dans la bravoure ignorée de leur redoutable et belliqueux chevalier.

Un beau soleil tout d'or brillait dans un ciel d'azur. Le climat du sud de l'Angleterre est généralement fort beau durant les deux derniers mois de l'automne, et la verdure des arbres et des prairies y vit plus longtemps qu'ailleurs.

À l'aspect de cette belle nature dont elle avait été privée depuis si longtemps, à la vue de ce beau ciel bleu, tacheté çà et là de petits nuages blancs, de ces vassaux qui s'inclinaient sur leur passage, de ces troupeaux qui soulevaient la poudre du chemin, de ces bois et de ces étangs où venaient s'abattre des nuées d'oiseaux sauvages, Laure sentit son cœur tressaillir, ses poumons se dilater, ses yeux s'humecter de douces larmes, son âme s'abreuver de joie et d'espérance ; il lui sembla que Dieu lui parlait, ses souffrances s'effacèrent peu à peu de son esprit ; sa longue captivité ne devint dans sa mémoire qu'un songe de quelques instants... l'avenir, l'avenir entier se déroulait devant elle !

Sauver sa fille en lui rendant Edgard, c'était là tout son but et toute sa pensée ; elle le savait innocent, et sa confiance en la justice de Dieu n'avait pas de bornes.

Déjà elle le voyait libre, et rêvait au moyen de lui faire avoir un titre et une fortune. On sait ce

dont est capable le cœur d'une mère : rien ne l'arrête, et son ambition ne connaît pas d'obstacle. Chez certaines femmes, l'amour naturel est au-dessus de tous les autres, et l'on a vu des mères sacrifier tout, et devenir criminelles, afin de donner une position élevée à leur enfant.

Laure pensait au sir Robert de Berkham ; je le retrouverai, pensait-elle : ce doit être un des plus nobles seigneurs d'Angleterre... Oh ! quand je devrais pénétrer dans tous les châteaux du royaume, je le retrouverai, et alors il faudra bien qu'il dote sa fille...

Pendant que toutes ces idées se croisaient et se succédaient dans sa tête, ils approchaient de la croix de pierre à la jonction des quatre chemins ; dès qu'ils furent aperçus de loin, les mendiants s'étaient parlé bas, et quand les trois voyageurs passèrent près d'eux, les gueux se rangèrent des deux côtés de la route, et, s'agenouillant, prirent tous à la fois une voix lamentable, et demandèrent en chœur qu'on ait pitié d'eux et qu'on leur fasse l'aumône pour l'amour de Dieu et de la sainte Vierge : ce qui ne laissait pas de produire une symphonie fort désagréable.

— Mes frères !... mes frères !... s'écria Bernard en fouillant dans la poche en velours qui pendait à sa ceinture, mes très-chers frères... je vais avoir pitié de vous ; mais à votre tour, soyez charitables, ayez pitié de nos oreilles...

Et cela dit, il se mit à rire de l'esprit qu'il

croyait avoir, et donna à chacun des mendiants une petite pièce de monnaie.

Arrivés près de la croix de pierre, nos trois pèlerins tombèrent à genoux, firent le signe de la croix, courbèrent le front, et récitèrent tout bas une courte prière.

Lorsqu'ils voulurent se relever pour continuer leur route, quatre cavaliers les entouraient.

En apercevant Raymond, Laure poussa un cri.

— J'ai déjà vu cet homme, murmura-t-elle avec effroi.

— Eh mais, c'est Raymond, dit Bernard en riant, c'est notre fermier... notre homme lige.... eh! eh! eh!.... ne le reconnaissez-vous pas, sœur Marthe?... Dieu me pardonne! maître vassal... tu as la tournure d'un vrai chevalier... eh! eh! eh! eh!... mais que fais-tu ici dans cet équipage? moi, ton seigneur suzerain, je te somme de répondre..... eh! eh! eh!

Mais Raymond garda le silence, seulement il fit un léger clignement d'œil qui ne fut aperçu que de ses trois acolytes.

— Tu te tais, continua Bernard; mais voyez ces rustres; plus on est indulgent pour eux, plus ils sont insolents... Allons, marauds, descendez de cheval tous quatre, et rendez-nous hommage comme vous le devez... Mais que signifie cette conduite? pourquoi me tenez-vous le bras ainsi?... Ciel! faire violence à votre seigneur... à un homme d'Eglise!... arrière, vous dis-je... sinon je vous excommunie!

L'homme qui s'était emparé du bras du vidame, le tenait bien ; son gantelet le serrait tellement que le pauvre homme se mit à jeter des cris de douleur. — Silence ! lui dit-il en lui mettant la pointe d'un poignard sur la figure : le malheureux, muet et immobile d'effroi, devint blême comme un mort.

Le second en faisant autant à soeur Marthe, qui, levant les yeux au ciel et joignant les mains, priait Dieu de venir à leur secours ; et le troisième, *Pascal*, aidait Raymond à hisser Laure sur son cheval.

— A moi, enfants, s'écria en ce moment l'Arabe à la tête de ses douze mendiants. En un moment, les deux femmes et le vidame furent délivrés ; Laure et Marthe se jetèrent à genoux au pied de la croix, et une lutte terrible s'établit entre les mendiants et les quatre cavaliers.

Le combat n'était pas inégal, et ces quatre hommes, armés et montés comme ils l'étaient, pouvaient très-bien venir à bout d'une douzaine de gueux presque nus, et n'ayant pour arme qu'un couteau fort court.

La lutte durait déjà depuis quelques minutes, et paraissait ne pas devoir se terminer en faveur de la bonne cause : deux mendiants avaient déjà mordu la poussière, lorsque l'Arabe, avec une agilité qu'on ne lui connaissait pas, s'élance sur la croupe du cheval de Raymond, empoigne les deux épaules du cavalier, par un mouvement brus-

que et vigoureux le désarçonne à demi, saisit son poignard qu'il tenait entre ses dents, et le lui plonge tout entier dans la gorge : tout cela fut prompt comme l'éclair !

Raymond poussant un cri tombe comme une masse ; l'Arabe saute sur lui pour l'achever, et le cheval effrayé se sauve au galop.

Voyant leur chef hors de combat, et eux-mêmes blessés, et perdant beaucoup de sang, ses trois complices prennent le parti de fuir.

Le vidame qui, jusque là, était resté paisible spectateur du combat, tire alors son épée, et se met à leur poursuite en disant : — les lâches ! je savais bien que nous les ferions fuir !

— Mon père, lui crie l'Arabe : laissez-les, modérez votre valeur : voici un moribond qui réclame les secours de la religion.

— Ah ! ah ! dit Bernard en revenant sur ses pas, et en s'approchant du blessé : il paraît, messire Raymond, que vous voulez mourir en chrétien ? Eh ! eh ! eh ! eh ! maître fou, vous mériteriez bien que nous vous laissions aller en enfer.

— Hâtez-vous, mon père, reprend l'Arabe, ce misérable expire.

— Approchez-moi de la croix, dit Raymond d'une voix éteinte.

Ses vœux sont exaucés : deux mendiants entraînent jusqu'aux marches de pierre où les deux religieuses agenouillées, et moitié mortes de

frayeur, le front appuyé contre la croix, tiennent leur figure cachée dans leurs deux mains.

— Aidez-moi à me mettre à genoux, ajoute-t-il d'une voix plus faible ; on lui obéit, et le vidame s'apprête à recevoir sa confession, lorsque l'infâme rassemblant le peu de forces qui lui reste, se dresse de toute sa hauteur, s'empare de sa dague, se jette sur les femmes qui priaient, l'enfonce jusqu'à la garde dans le dos de l'une d'elles : du moins, dit-il, tu ne parleras pas ; et chancelant comme un homme ivre, il vient tomber à quelques pas de là, et s'écrie avec un rire affreux : Maître ! je meurs... mais je t'ai obéi.

XXVIII.

Tentative inutile.

Puisque c'est du souverain seul que les ecclésiastiques tiennent quelque juridiction sur la terre, il suit de là que le souverain et les magistrats doivent veiller sur l'usage que le clergé fait de son autorité.

VOLTAIRE.

On concevra facilement le trouble et le chagrin que le primat dut éprouver lorsqu'il apprit ce qui s'était passé au château d'Einsford.

Outre l'amitié qu'il portait à Edgard, il comprenait que ce jugement allait lui enlever presque toute sa puissance ; jamais, depuis l'exercice de son épiscopat, il ne s'était trouvé dans une position aussi grave et aussi critique.

Cependant lorsqu'il sut que le roi était en Normandie, et que la reine Eléonore avait plein pouvoir pendant son absence, l'espoir rentra dans son âme, il crut que le pouvoir d'une faible femme plierait facilement devant le sien.

Il avait envoyé Richard d'Hastings solliciter de la reine l'abandon du coupable au tribunal ecclésiastique, sous le prétexte que le pape n'avait encore adhéré aux constitutions de Clarendon, et que jusque là les anciennes coutumes devaient prévaloir.

Thomas Becket attendait avec la plus vive impatience le retour du templier : il oubliait que la patience et la résignation étaient les premières vertus d'un représentant du Christ : il allait et venait avec agitation dans son palais, sa figure était bouleversée, et il recevait avec colère tous les gens qui s'adressaient à lui : l'homme religieux s'effaçait devant l'homme politique qui voit le pouvoir lui échapper ; on ne le reconnaissait plus, ou plutôt on le connaissait pour la première fois.

Il venait de se jeter dans un fauteuil, et tenait ses ongles entre ses dents, lorsque Richard d'Hastings parut devant lui.

— Eh bien ! Richard, qu'avez-vous obtenu ? demanda-t-il avec anxiété.

— Rien, mon père. La reine est inflexible.

— Rien ! murmura-t-il d'une voix creuse, rien. Une femme ! une faible femme me brave... moi, Thomas Becket.

— J'étais même loin de m'attendre à la manière ferme et positive dont elle m'a répondu ; en vain lui ai-je parlé au nom de l'Eglise : Allez rappeler à l'archevêque, m'a-t-elle dit, qu'il a mis son nom au bas des constitutions de Clarendon, et qu'il n'appartient pas plus à un bon gentilhomme qu'à un fidèle serviteur de l'Eglise de signer un traité quand on a l'intention de le trahir.

— Elle a raison ! mon Dieu ! elle a raison : et si j'avais su que la réponse du pape se fît attendre si longtemps, je ne l'aurais pas signé cet indigne traité.

— Elle a ajouté :

— J'avais promis au roi, mon époux et maître, que le coupable serait jugé dans les trois jours qui ont suivi son arrestation : huit jours se sont écoulés et il vit encore ; je viens de donner l'ordre aux juges de s'assembler aujourd'hui à midi, et l'exécution de la sentence ne se fera pas attendre d'une heure : ainsi prévenez le primat que toutes nouvelles tentatives sont désormais inutiles.

Ici l'archevêque se leva, passa plusieurs fois la main sur son front, se dirigea vers une fenêtre, promena un moment son regard au loin, en murmurant à plusieurs reprises : Et cette réponse du pape qui n'arrive pas !

— Mais, mon père, dit le prieur en s'approchant de lui, si cet Edgard était en votre pouvoir, que feriez-vous ?

— Le sais-je !... s'écria le primat avec impa-

tience. Hélas ! reprit-il avec émotion, je ne pourrais peut-être pas le sauver... mais au moins, les droits de l'Eglise seraient maintenus ; ce jugement sera un coup terrible porté à la puissance religieuse !

— Mais aussi, ce malheureux a commis un crime horrible.

— Qui le sait ! ce pauvre jeune homme, je l'ai vu grandir auprès de moi, et je l'aimais comme mon enfant. Vous le dirai-je ? il me semble impossible qu'il ait commis le crime dont on l'accuse. Et pourtant il est prouvé que lui, clerc de Cantorbéry, a tué le comte d'Einsford après avoir séduit sa fille ! Mais qui nous dit qu'il n'y a pas quelques circonstances ignorées qui l'auraient fait absoudre par notre tribunal, et qui s'évanouiront devant la haine des juges royaux.

En ce moment le souvenir de Laure de Neuville vint se retracer à sa mémoire : Quand je pense, se dit-il, que moi-même, il y a seize ans... et pourtant, ô mon Dieu ! tu sais que je ne suis pas coupable.

— Mon père ? dit un domestique en entrant, une pauvre religieuse, qui paraît accablée de souffrances, désirerait obtenir de vous un moment d'entretien.

— Un envoyé du comte de Flandre demande une audience, dit un autre.

— Que faire ? Oh ! ma tête se trouble ! murmure l'archevêque ; puis, levant les mains vers le

ciel : Mon Dieu ! vous qui m'avez soutenu jusqu'à ce jour dans la voie de votre justice, m'ôteriez-vous la raison au moment où elle m'est le plus nécessaire pour défendre vos droits et votre puissance ?

— Mon frère, mon ami ! reprit-il froidement en s'adressant au prieur, veuillez m'excuser auprès de l'envoyé du comte Philippe de Flandre... qu'il attende ! je me dois avant tout aux malheureux qui souffrent.

D'Hastings s'inclina profondément et sortit. Becket se tourna vers le domestique : Faites entrer cette femme, dit-il, et prenant un air grave et digne, il s'assit afin de la recevoir.

XXIX.

La Confession.

Dieu est juste : il a voulu que le cœur humain fût jugé par le cœur humain, le repentir par le repentir, afin que le pardon fût infailible.

Raymond s'était trompé. Il avait pris la pauvre Marthe pour Laure de Neville. Quoique profonde, la blessure n'était pas mortelle ; la lame n'avait entamé aucune des parties dangereuses de l'estomac, et n'avait percé que l'épaule. Le vidame et quelques mendiants la transportèrent au couvent, où les soins les plus prompts lui furent heureusement prodigués. Quant à Laure, accompagnée de l'Arabe, elle avait continué son pèlerinage au

palais de Cantorbéry, où elle vient d'obtenir un entretien particulier.

Toute tremblante elle entra dans la salle où se trouvait l'archevêque : me voilà devant le saint primate... pensa-t-elle. Oh ciel ! aurai-je la force de lui parler ?

— Approchez, ma fille, dit l'archevêque avec bonté.

Au son de cette voix, Laure tressaillit, et resta muette clouée à la même place.

— Pourquoi vous troubler devant moi, continua Thomas Becket, lorsque vous êtes seule, tremblez-vous ?

— Non, mon père.

— Si vous êtes calme devant Dieu qui n'a jamais failli, pourquoi vous troubler devant un homme faible et pécheur comme vous ! Soyez confiante, Dieu est juste, il a voulu que le cœur humain fût jugé par le cœur humain, le repentir par le repentir, afin que le pardon fût infailible ! car le juge et l'accusé ont également besoin de la clémence divine.

— Mon père, dit Laure en se jetant à genoux, lorsqu'une jeune fille sans défense, seule sur la terre, voit arriver à elle un noble gentilhomme qui lui dit... : Je suis un protecteur envoyé du ciel ; tu es faible, je t'offre mon bras ; tu es belle, je t'offre mon amour ; tu es sans nom et sans fortune, je t'offre mon nom et ma fortune ; si cette jeune fille, touchée de cette conduite franche et cor-

diale, se prend à aimer ce gentilhomme et s'abandonne à lui corps et âme... Mon père, cette jeune fille est-elle coupable?

— Non, ma fille, répondit l'archevêque.

— Mon père, voilà le crime que j'expie depuis quinze ans dans les souffrances et dans les larmes!...

— Continuez! dit Thomas Becket qui se sentait profondément ému sans en savoir la cause; je le vois maintenant, vous êtes une pauvre femme victime de quelque lâcheté.

— Oui, mon père, d'une lâcheté!...

— Parlez! et s'il est en mon pouvoir, je vous ferai rendre justice.

— Oh! n'est-ce pas? vous sauverez ma fille?...

— Votre fille?

— Oui, mais il faut que je vous dise avant...

Oh! tous ces souvenirs me suffoquent!... J'avais été mariée, enfant encore, à un gentilhomme que je n'avais fait qu'entrevoir et qui était mort depuis dans la croisade... je le croyais du moins! Un soir, je ne l'oublierai jamais, je devais avouer à mon noble protecteur que j'allais être mère, et lui devait revenir m'épouser... pour donner un nom à mon enfant...

— Eh bien?... demanda l'archevêque avec anxiété.

— Celui à qui mes parents m'avait donnée si jeune n'était pas mort!... Ce fut lui qui revint.

— Oh ! mon Dieu... et l'autre ?

— Il ne revint pas.

— Il se nommait ?

— Il disait se nommer Robert de Berkam.

— Laure... Laure.. c'est toi ! s'écria Thomas Becket en se levant d'un air égaré.

Laure le regarda fixement, poussa un grand cri et s'évanouit.

Il la prit dans ses bras, la posa sur le fauteuil.

— Reviens à toi.. Laure, dit-il en sanglotant, pardonne-moi, je te le jure, je ne suis pas coupable... Oh ! je te dirai tout, et tu verras que j'ai bien souffert aussi. Mais ne dis-tu pas... ta fille ? c'est mon enfant n'est-ce pas ? que disais-tu, la sauver ? sa vie est donc en danger ?

— Ma fille.. en danger ? dit Laure en reprenant ses sens ; oui, tu la sauveras, car c'est ta fille aussi, Robert ; non, je me trompe... vous Thomas Becket... l'archevêque de Cantorbéry... c'est un songe !..

— Oui, c'est moi.. moi, Thomas Becket, que crains-tu ? Rassure-toi ! et parle-moi de notre enfant..

— Je deviens folle !.. il faut pourtant la sauver... que je souffre !.. Dès que ma fille fut au monde le sire Raoul me fit enfermer dans un couvent, où je restai quinze ans sans savoir ce qu'il avait fait de ma fille ; enfin, il y a un mois, la supérieure mourut. L'on devint moins sévère pour moi, et j'appris que mon Alice était grande et

belle, qu'elle aimait en secret un jeune gentilhomme ; j'appris aussi qu'elle n'avait jamais quitté le baron de Neville qui se disait son père.. Oh ! un moment, je fus sur le point de le bénir, et de lui pardonner ce qu'il me faisait souffrir...

— Eh bien ?

— L'infâme se faisait un jeu de l'honneur de cette pauvre fille, et s'il l'avait laissé vivre jusqu'à ce jour, c'était pour la vendre au roi !

— Grand Dieu !

— Et, sans un brave gentilhomme qui a noblement pris sa défense... aujourd'hui elle serait perdue.

— Ce jeune homme quel est-il ?

— On le condamne à mort en ce moment, pour avoir puni un infâme criminel !

— Edgard ?

— C'est lui, c'est l'époux d'Alice, de ma fille ; et s'il meurt, elle mourra.

— Pauvre jeune homme.. je savais bien qu'il n'était pas coupable ! comment faire ! mon Dieu ! comment faire !

— Maintenant que vous le savez innocent, ne pouvez-vous le sauver ?

— Hélas ! je le pourrais si j'étais son juge ; mais même justifié de la mort du comte, il sera toujours coupable aux yeux des juges royaux.

— Et pourquoi?... quel est son crime ?

— Son crime ! pauvre femme, son crime, c'est un cœur de vingt ans, qui bat dans sa poitrine,

plein d'amour et d'espérance, son crime. c'est d'avoir oublié dans la fougue de la jeunesse... que depuis longtemps il appartenait à l'Eglise !

— Un prêtre ! c'était un prêtre ! La honte a donc rejailli du front de la mère sur celui de l'enfant... tel était donc, ô mon Dieu ! notre sort à toutes deux d'être perdues par des hommes qui n'ont pas le pouvoir de réparer leur faute.

— Oh ! femme... aie pitié de moi ! si tu savais tout ce qui se passe dans mon âme ! Je voudrais n'avoir jamais vécu. Dans ce moment on prononce sur le sort d'Edgard, comment faire... Il ne faut pas qu'il meure cependant... En disant ces mots, le Primat s'était jeté sur un fauteuil, et, appuyant les deux coudes sur la table, il cachait sa tête dans ses mains.

— Le voilà donc, s'écria Laure, cet homme que l'on dit si puissant et dont le nom remplit l'Europe !... Le voilà, ce Primat vertueux qui a contrebalancé si longtemps la puissance de Henri II, le voilà, ce saint apôtre qui fait des miracles, et devant lequel les peuples s'agenouillent... mais tout cela n'est donc pas vrai ! tu n'es donc rien, puisque tu n'as pas le pouvoir de retarder d'une heure le supplice d'un innocent !

— Madame, répondit l'archevêque d'un ton calme en relevant la tête, je ne suis que le dernier des hommes ! et si quelque prestige entoure mon nom, c'est que jusqu'à ce jour j'ai été le fragile instrument de la volonté de Dieu... s'il m'a-

bandonne, sans doute, c'est pour m'éprouver, je dois courber le front ; car je sais qu'il est bon et juste.

— Oh ! comme vous le dites, s'écria Laure avec désespoir, s'il est bon et juste, pourquoi m'a-t-il abandonnée depuis si longtemps ?

— Oui, madame, il est bon, car il n'a jamais puni le blasphème et il exauce toujours la prière.. A genoux et priez !

Laure obéit. Le Primat s'agenouilla aussi. Ils étaient depuis quelques minutes dans cette position, lorsque la porte s'ouvrit vivement.

— Un message du pontife Alexandre, cria une voix.

— Enfin !... merci, mon Dieu, dit Thomas Becket en se levant.

Deux pages portant le message sur un riche coussin de soie, s'agenouillèrent devant lui, et le lui présentèrent.

Le Primat s'en étant vivement emparé allait briser le cachet, mais il hésita. Que contiennent ces dépêches ? murmura-t-il en pâlisant ; puis, par un mouvement nerveux, il les ouvrit et lut à voix basse ; d'Hastings et quelques moines qui venaient d'entrer à la suite des pages contemplaient le prélat avec anxiété.

— Bien, bien... tout ce que je voulais, dit-il d'une voix si basse, que personne ne put l'entendre.

— Mes frères, reprit-il froidement en levant les yeux, la cause de Dieu triomphe ! Les consti-

tutions de Clarendon sont annulées. Richard d'Hastings, le Saint-Père vous envoie une commission de légat en Angleterre. Le templier poussa un cri de surprise et ouvrit de grands yeux.

— Qui... moi ! mon père ?

— Vous ne vous y attendiez pas ? Mais je vous en supplie, ne perdez pas une minute : songez qu'un malheureux... un innocent est au moment de mourir.. prenez ce bref du Saint-Père qui annule le traité, allez trouver la reine, et exigez maintenant ce que, ce matin, vous demandiez avec prière !

D'Hastings s'empresse d'obéir et le Primat le voit s'éloigner avec joie.

— Mes frères, reprit-il, en s'adressant aux moines qui l'entouraient, les évêques qui les premiers ont déserté la sainte cause de l'Eglise sont punis : voilà deux bulles d'excommunication contre les évêques d'York et de Salisbury. Faites en sorte qu'elles soient lues en chaire aujourd'hui même dans les églises de Cantorbéry... Tenez, Hubert... remettez cet ordre à notre vidame : il faut qu'il envoie immédiatement deux héraults d'armes sommer les deux évêques de quitter leur diocèse dans les vingt-quatre heures ; je pourvoirai dès ce soir à leur donner de dignes successeurs. Allez, mes frères, rendez-vous à l'église, je vous suis... Je veux qu'un *Te Deum* soit chanté en l'honneur de cette victoire.

— Vous le voyez, madame,.. dit-il en se tour-

nant vers Laure, Dieu ne m'a pas abandonné et je suis encore le maître ici !

— Vous avez sans doute aussi le pouvoir de faire sortir ma fille du couvent où elle est enfermée par les ordres du roi ?

— A quel couvent est-elle... ma fille ; je vais embrasser ma fille !...

— Elle est à l'abbaye de Sainte-Marguerite.

Le Primat s'empressa d'écrire quelques lignes, sous lesquelles il apposa son sceau et donna l'ordre à un vénérable religieux d'aller chercher Alice et de la conduire au palais.

XXX.

De quel côté est le Schisme?

Le Latin Nicolas I^{er} ayant pris le parti d'Ignace, Photius déclara ce pape hérétique.

En attendant que les juges royaux eussent prononcé sur le sort d'Edgard, la reine Éléonore, au milieu de sa cour, devisait et festoyait gaîment dans la grande salle de la maison de ville de Cantorbéry.

Une belle collation était servie; le vin circulait dans toutes les coupes, l'esprit et les mots joyeux coulaient en abondance de toutes les lèvres, et des regards d'amour pétillaient dans tous les

yeux, il y avait là nombreuse compagnie de nobles dames et de beaux seigneurs !

Le prince Richard et le prince Jean, qui se boudaient réciproquement, s'étaient établis aux deux côtés opposés de la salle avec leurs partisans ; Richard riait aux éclats en lançant de temps en temps des phrases à double entente qui attaquaient amèrement l'amour-propre et le caractère taciturne de son frère, lequel ne disait rien, mais, roulant des yeux, semblait ruminer dans sa tête quelque projet de vengeance ; de Tracy les observait l'un et l'autre avec la plus grande attention.

— Eh bien ! gentil Guilhem, dit la reine, en s'adressant au troubadour, nous gratifierez-vous aujourd'hui d'un échantillon de votre gai savoir ?

— Si notre souveraine daigne m'accorder sa gracieuse attention, répondit le sire de Saint-Didier, j'essaierai de mériter son approbation.

— De par la Guienne ! c'est bien répondre, dit Éléonore en se tournant vers les deux groupes de courtisans qui entouraient les jeunes princes : qu'en dites-vous, messeigneurs ? ajouta-t-elle en haussant la voix ; les gentilshommes comprirent ce que cela voulait dire ; ils firent silence, et sans se confondre, les deux camps ennemis vinrent faire cercle autour du troubadour qui s'apprêtait à chanter.

— Commencez, sire Guilhem, nous vous écoutons, dit la reine.

Après quelques préludes sur son luth, le galant sire chanta la nouvelle que voici :

— 276 —

Le Rideau rouge.

Depuis longtemps, Lyris, jeune berger,
Aimait Anna qui se montrait cruelle ;
Mais malgré ce, le cœur de la donzelle
Au mal d'amour n'était pas étranger.
Sans être vu, près de la pastourelle
Lyris voulut devancer le soleil.
A l'heure où l'aube au petit pied vermeil,
Sautant de nuage en nuage,
Vient caresser le vert bocage ;
Quand les oiseaux chanteurs finissent leur sommeil
Et recommencent leur ramage...

Alors le jeune et beau Lyris,
Sur la pointe du pied, craignant d'être surpris,
Tremblant, un doigt sur la bouche,
Est arrivé près de la couche
Où dort la belle farouche.
Et là, d'officieux rideaux
Propices aux doux mystère
Vont le cacher, tandis que la bergère,
Comme nymphe sortant des eaux,
Désertera la couche solitaire.

Au doux zéphir la rose ouvrait son sein,
Et cependant Anna dormait encore,
Abandonnée au vaporeux essaim
Des songes, enfants de l'Aurore ;
Sur un bras, blanc comme le lait
La tête à demi-renversée,
Sa belle bouche s'entr'ouvrait
Comme une bouche caressée.
Les boucles de ses noirs cheveux
En cascades semblaient s'abattre
Et faisaient ressortir l'albâtre
De ses appas voluptueux.

L'heureux Lyris parcourt d'un œil avide
Ce sein, frissonnant de pudeur,
Et ce voyant, un penser vertucide
Vient de naître au fond de son cœur.
Il s'avance tout près de la belle endormie,
Agité par mille désirs.
Ses lèvres ont déjà d'une haleine chérie
Savouré les brûlants soupirs...
Il s'approche plus près, puis doucement il pose
Un baiser si léger qu'on dirait une rose
Que caresse le papillon.
Ce baiser cependant va réveiller Annette...
D'un pas léger le trop heureux larron
Fort prudemment regagne la cachette.

Et telle que Vénus, quand le sommeil s'enfuit,
Ouvre aux rayons du jour son œil encore humide,
Pensive, regrettant le songe de la nuit,
Du malin Cupidon présent doux et perfide ;
Telle Anna, qu'on arrache à son rêve amoureux,
Soulève avec effort sa craintive paupière ;
Puis la referme afin d'habituer ses yeux
A supporter l'éclat trop vif de la lumière.

Le jour naissant projetait sa clarté
Sur un rideau d'une couleur pourprée.

Par un reflet rose éclairée
La nonchalante beauté
Se retourne, soupire et de nouveau soupire,
Par tous les pores respire
Une secrète volupté.

La belle enfin se lève presque nue,
Et sur le bord de son lit s'asseyant.
(Se croyant seule et loin de son amant)
Sur ses deux bras, sur sa poitrine émue
Jette un regard, humide, languissant,
Son sein s'émeut, et ressemble à la neige
Que soulève le vent du nord.

Lyris, que le rideau protège,
Comme on le pense point ne dort..
Il la voit, il s'enivre, il brûle,
L'amour dans ses veines circule...
Oh ! s'il était sûr d'être aimé
— Mais chut, ne l'a-t-on pas nommé ?
« Viens Lyris, viens voir ton amante
« Qui dessèche d'amour pour toi...
« Ah ! que n'es-tu là, près de moi :
« Je veux sur ta bouche brûlante
« Exhaler mon âme expirante ! —

Lyris est à ses pieds, Lyris est dans ses bras...
La bergère rougit... se fâche...
Se débat, veut crier... le sol manque à leurs pas,
Le rideau tombe et me les cache.

— Bravo !... parfait, s'écrièrent les seigneurs,
en jetant des œillades aux belles dames qui rou-
gissaient en baissant les yeux ; bravo, sire trou-
badour, vous n'avez encore rien dit de si parfait,

— Sire Guilhem, dit la reine, votre histoire est

gracieuse ; mais nous y trouvons un peu trop de licence, et vous savez qu'elle n'est tolérée que lorsqu'elle amène une conséquence morale.

— Oui... oui... la morale, disent à la fois tous les auditeurs, la morale !

De Saint-Didier prit de nouveau son luth, et après une minute de silence, chanta avec beaucoup d'expression les vers qui suivent.

Morale.

Belles, craignez ce demi-jour,
Ces reflets et ces demi-teintes...
C'est là que s'embusque l'amour,
C'est-là qu'on reçoit ses atteintes...
Ainsi vous tous qui m'écoutez,
Pour que votre vertu ne bouge...
Montrez-vous en pleines clartés ;
Et n'ayez pas rideau rouge ! —

Une hilarité générale accueillit cette morale ; quelques beaux esprits y ajoutèrent de malignes réflexions, et les éclats de rire redoublaient, lorsque la porte s'ouvrit et laissa entrer un personnage, à la vue duquel il se fit un profond silence ; la reine prit une figure grave et sévère, et les courtisans se mirent en devoir d'écouter avec recueillement.

C'était Richard de Lucy, le grand justicier, accompagné des juges royaux, qui venait présenter à la reine l'arrêt du tribunal, afin qu'elle y mît sa signature.

Il lut d'une voix lente la teneur du jugement

qui condamnait à la peine de mort le nommé Edgard, clerc de Cantorbéry, reconnu coupable d'avoir séduit une fille laïque, et assassiné le père de ladite jeune fille.

Puis, s'étant avancé de trois pas, le grand justicier s'agenouilla devant la reine, et lui présenta la sentence qu'Eléonore signa sans hésiter.

— Sire de Lucy, dit la reine d'une voix ferme, veillez à ce que l'instrument du supplice soit dressé à l'instant sur la grande place, il me tarde d'en finir avec cette fâcheuse affaire.

Le grand-juge se leva, s'inclina respectueusement en signe d'assentiment et sortit avec sa suite.

Cet épisode, quelque indifférent et quelque attendu qu'il fût, refroidit singulièrement l'esprit de gaîté qui régnait tout à l'heure parmi la cour : chacun sentit qu'il était peu convenable de rire et de s'amuser au moment où un condamné allait subir sa peine, aussi une tristesse superficielle se peignit sur toutes les physionomies ; on se mit à parler à demi-voix, et si de temps en temps, çà et là, on se permit de sourire, ce ne fut que du bout des lèvres.

La reine, entourée de ses dames, jetait un dernier regard sur sa toilette ; dans une heure elle allait paraître devant la multitude, et voulait être belle en face d'un échafaud.

Le temps qui ne ralentit jamais sa course avait déjà parcouru en partie la dernière heure de vie du malheureux Edgard, et la cour s'app préparait à

sortir pour assister à son supplice , lorsque la porte de la salle s'ouvrit de nouveau , la reine poussa un cri d'impatience et les courtisans se regardèrent avec étonnement.

On vit entrer d'Hastings, accompagné de l'archidiacre, du grand-vicaire et des moines de Cantorbéry : l'un portait la croix devant lui, deux autres tenaient chacun un coin du pallium qui couvrait ses épaules, et deux enfants de chœur, armés d'un encensoir, brûlaient des parfums devant le représentant du Saint Pontife.

La reine pâlit, s'avança vers le prieur, le front haut.

— Mon père, dit-elle avec fermeté, que signifie cet appareil ? me prenez-vous pour un enfant et pensez-vous m'intimider... Je croyais vous avoir répondu ce matin assez catégoriquement pour qu'à l'avenir toute nouvelle demande fût inutile ?

— Reine, répondit le templier, ce matin vous aviez le droit de repousser ma prière ; mais maintenant je suis porteur d'une volonté plus forte que la vôtre.

— Que la mienne ! dit la reine, oubliez-vous que le roi, mon époux et maître, m'a donné plein pouvoir ?

— Celui qui m'envoie, reprit le templier avec calme, est celui devant lequel les rois s'agenouillent et tremblent, car ils sont à ses yeux comme s'ils n'étaient pas, et Dieu lui a donné le droit de les humilier et de les réduire à néant.

La reine se troubla, les assistants effrayés se signèrent; mais de Tracy, qui se trouvait auprès d'Eléonore, lui dit vivement quelques mots à voix basse; puis s'adressant à d'Hastings :

— Mon père, lui dit-il, achevez ce que vous avez à dire, et la reine répondra.

— Nous, Richard d'Hastings, prieur des templiers, grand aumônier de Cantorbéry, légat de notre Saint-Père, le pontife Alexandre (ici tout le monde s'inclina et se signa, à l'exception de la reine et du sire de Tracy), et porteur d'une sienne bulle, annulant et abrogeant le traité de Clarendon, déclarons nul et sans effet l'arrêt qui condamne le nommé Edgard, clerc de l'Eglise, à la peine de mort, et sommons les juges royaux de remettre sur l'heure entre nos mains ledit clerc, afin qu'il soit livré au tribunal ecclésiastique, ses juges naturels.

Un silence profond suivit ces paroles, tous les yeux étaient fixés sur la reine, et l'on attendait sa réponse avec anxiété. Malgré sa force de caractère, Eléonore était femme; elle aurait lutté contre tous les souverains de l'Europe, mais elle n'osait défier un pouvoir qu'on croyait venir de Dieu : trois fois sa bouche s'ouvrit pour répondre, trois fois la parole expira sur ses lèvres.

De Tracy, toujours calme et froid, lui vint encore en aide.

— Henri Plantagenet, prince d'Anjou, duc de Guyenne et de Normandie et roi d'Angleterre, conteste à Alexandre sa qualité de pontife, et ne

reconnaît comme tel que le Saint-Père Pascal III, assis en ce moment sur le siège de Saint-Pierre à Rome. En conséquence, nous, Guillaume de Tracy, avec l'approbation de la reine ci-présente, gouvernant en l'absence du roi, retenu dans ses Etats de Normandie, déclarons bon et valable le traité de Clarendon, et ne reconnaissons qu'au pape Pascal le droit de l'abroger.

— Ainsi, reprit d'Hastings en élevant la voix, le roi d'Angleterre embrasse le parti des schismatiques? qu'il y prenne garde : il s'expose à voir ses Etats mis en interdit.

— Et qui jetterait un interdit sur les Etats de Henri II? demanda de Tracy avec ironie.

— Le pontife Alexandre, et moi en son nom, si l'on hésite un moment encore à me remettre l'accusé, répondit vivement le templier que le flegme de de Tracy commençait à pousser à bout.

Un mouvement d'effroi parcourut l'assemblée ; quelques nobles seigneurs firent avec la main signe à la reine de céder ; mais elle, indécise, interrogea de l'oeil la figure de de Tracy pour voir ce qu'il fallait faire.

— Maître d'Hastings, continua-t-il sans se troubler, vous venez jouer devant nous une étrange comédie... Alexandre, dites-vous? Alexandre! c'est-à-dire l'ex-cardinal Roland, que le concile de Pavie a déposé et excommunié, après avoir reconnu solennellement Octavien pape, sous le nom de Victor III? Oubliez-vous que Frédéric Barbe-

rousse, qui avait convoqué et qui présidait le concile, a juré sur l'Évangile que le schisme était du côté d'Alexandre, et que les successeurs de Victor seraient les seuls reconnus?

— O mon Dieu ! dit le templier en levant les mains vers le ciel, ne fermerez-vous jamais la bouche à l'hérésie... Oubliez-vous donc vous-même, Seigneur de Tracy, que Jésus-Christ a donné à l'Église de Rome le privilège de juger les causes de toutes les Églises de la terre, sans jamais pouvoir elle-même être soumise au jugement de personne : les pères et la tradition défendaient donc à Alexandre d'aller à la cour de Barberousse, et rendaient nulle la sentence d'un concile assemblé par l'ordre d'un laïque.

A ces mots, les auditeurs crurent de Tracy vaincu, mais il ne se laissait pas abattre si facilement.

— Pendant longtemps le roi d'Angleterre s'est laissé abattre par cette raison ; mais enfin il en a senti le néant et l'absurdité. Comment décider la question entre deux concurrents si un tiers n'intervient ? D'après ce paradoxe, chacun se disant pape, ils prétendaient tous deux pouvoir être jugés sur la terre?... Vous parlez de la tradition, maître d'Hastings, mais elle vous condamne. Faut-il pas vous rappeler que, dès l'année 418, l'empereur Honorius avait convoqué le concile de Ravenne pour décider lequel serait pape d'Eularus ou de Boniface ; que quatre-vingts ans après, même contestation s'étant élevée entre Simmaque

et Laurent, Théodoric décida pour Simmaque. En vérité j'ai honte d'être mieux instruit qu'un prêtre en ce qui touche les affaires ecclésiastiques... Quelles raisons trouverez-vous maintenant pour nous prouver que la décision de Frédéric et du concile de Pavie ne doive pas être suivie, lorsque celles du concile de Ravenne et de Théodoric l'ont été? Vous vous taisez.... vous sentez vos torts... alors, sire templier, sortez de notre présence... renoncez à l'instant à ce titre de légat que vous tenez d'un homme excommunié, si vous ne voulez pas être excommunié vous-même : les constitutions de Clarendon existent encore, et la justice royale aura son cours !...

Ce dernier coup de Tracy produisit l'effet qu'il en attendait : la reine reprit courage et tous les seigneurs, d'une voix commune, s'écrièrent qu'il avait raison, et que le pape légitime était Pascal III.

Richard d'Hastings comprit qu'il n'obtiendrait rien. Cependant il ne voulut pas sortir sans rien dire ; c'était avouer sa défaite ; il promena tristement son regard sur l'assemblée ; puis, levant les mains au ciel :

— Mon Dieu ! s'écria-t-il avec émotion, voilà donc le triste sort des rois, de prêter une oreille complaisante aux perfides et mensongères insinuations des méchants. — Sire de Tracy, reprit-il d'une voix terrible, vous seul serez cause du malheur irréparable qui, dès ce moment, commence à planer sur les Etats de votre maître !

En disant ces mots, qui ne laissèrent pas de produire un certain effet dans l'assemblée, le templier s'éloigna avec sa suite ; de Tracy le regarda sortir avec un sourire plein d'ironie et de satisfaction ; puis jetant un coup d'œil rapide sur la cour :

— Qu'est-ce à dire, messeigneurs, la menace de ce prêtre vous ferait-elle peur?... Depuis qu'il a été excommunié par Alexandre, l'empereur Frédéric ne s'est jamais mieux porté ; ce qui prouve que la sainte malédiction ne venait pas du bon côté. Mais le temps s'écoule, ajouta-il en se tournant vers la reine ; d'après les ordres de votre gracieuse Majesté, tout doit être prêt pour le supplice du condamné.

— Vous avez raison, sire de Tracy, dit la reine ; il est certainement bien cruel pour nous d'assister à la mort d'un pauvre jeune homme, quand notre cœur de femme nous porte naturellement à plaindre et à pardonner ; mais, en cette circonstance, de hautes raisons d'État nous obligent à seconder la justice royale d'un œil sec et sévère ; nous ferons en sorte d'accomplir notre tâche en conscience, quelle que pénible qu'elle nous paraisse... Veuillez me suivre, messeigneurs.

Et tout le monde sortit à l'exception du sire de Tracy, qui s'empressa d'écrire ce qui venait de se passer, et expédia sur-le-champ un courrier porteur de ces nouvelles, vers Henri II, siégeant alors dans sa bonne ville de Bayeux en Normandie.

XXXI.

Complication.

Ma fille ... Oh ! mets les bras à l'entour de mon cou !

VICTOR HUGO.

Le primat avait donc, comme nous l'avons vu, donné l'ordre à un vénérable religieux d'aller chercher Alice au couvent, et de la conduire au palais de Cantorbéry.

Ses forces ne lui permettant pas de faire ce petit voyage à pied, la jeune fille vint en palefroi, ainsi que Marguerite et le vieux moine.

Alice ne savait pas encore qu'elle allait revoir sa mère ; la nourrice, ignorant le but de cette visite à l'archevêque, jugea prudent de garder le silence à ce sujet. Mais, chemin faisant, le vieillard, assez

bavard de son naturel, leur apprit qu'Edgard vivait encore, et que, d'après l'annulation du traité de Clarendon, il était plus que probable que l'accusé serait livré à la justice ecclésiastique; cette nouvelle que le moine, ignorant l'intérêt que les deux femmes pouvaient y attacher, leur apprit avec indifférence, versa la joie et l'espérance dans le cœur de la jeune fille.

— S'il en est ainsi, pensait-elle, il sera sauvé; je dirai tout au saint primate, et lui, du moins, comprendra l'innocence d'Edgard.

Cette pensée, jointe à l'espoir de le revoir bientôt, lui rendit la force et l'énergie; ses yeux éteints par la fièvre reprirent leur éclat, un léger incarnat vint colorer ses joues.

Après une heure de marche, ils arrivèrent au palais. En ce moment Thomas Becket revenait de l'Eglise, accompagné d'une suite nombreuse de moines, de seigneurs et de savants. Le religieux, en aidant Alice et Marguerite à descendre de leur palefroi, leur dit que c'était le primate; la jeune fille s'avança vers lui, et s'agenouillant avec humilité lui demanda sa bénédiction.

L'archevêque étendit ses deux mains sur la tête d'Alice, et, levant vers le ciel ses yeux humides, s'écria avec une onction qui pénétra le cœur de tous les assistants :

— Jeune et fragile fleur, que les saintes bénédictions du ciel, semblables à la rosée du matin, viennent rafraîchir et redresser ta tige un moment

courbée par les orages que les méchants avaient amoncelés sur ta tête. Aie confiance en la sainte Providence, et tu verras ton jeune front s'épanouir de nouveau sous les doux rayons de l'amour; le noble appui qui soutenait ta faiblesse et ton innocence te sera rendu, et comme la rose du jardin tu pourras achever ta journée. L'ouragan terrible déracine le chêne séculaire qui lui résiste, et passe impuissant sur la plante éphémère qui plie; relève-toi, *ma fille*, le danger est passé *pour toi*.

— Mon père, dit Alice en joignant les mains, je n'ose interpréter vos paroles; pardonnez-moi, j'ai tant souffert depuis que je suis née, qu'il m'est bien permis de douter un peu... que voulez-vous dire? Edgard, que va-t-il devenir?

— Edgard est sauvé... dans un moment tu vas le voir... mais il est une autre personne qui a bien souffert aussi... qui t'aime au moins autant qu'Edgard...

— O mon père! quelle est-elle? je tremble de l'apprendre...

— Suis-moi, dit l'archevêque.

Alice obéit. Ils arrivèrent tous deux dans la salle où était Laure; dès qu'elle aperçut sa fille, la pauvre mère lui tendit les bras en criant : Alice! Alice!...

Celle-ci pâlit, son cœur se sentit profondément ému.

— Madame, dit-elle d'une voix altérée, n'est-ce pas vous qui avez veillé cette nuit à mon chevet? qui êtes-vous?

— N'as-tu pas reçu, il y a huit jours, une lettre?...

— Oui... couverte de larmes... répond vivement la jeune fille, qui brûle de s'élancer dans les bras de celle qui lui parle; mais l'aspect d'un grand bonheur rend incrédule.

— Qui donc êtes-vous, madame? ajouta-t-elle d'une voix tremblante.

— Une femme qui oublie en te voyant quinze années de tortures et de souffrances, qui peut-elle être?...

— Ma mère! vous êtes ma mère! s'écrie Alice en se jetant dans ses bras.

— Oui, ta mère... comprends-tu? ta mère, dit Laure en pleurant et en la serrant contre son sein. Tu m'aimeras bien, n'est-ce pas? Oh! j'ai besoin de tes caresses! il faudra que tu me rendes toutes celles que tu me dois depuis ta naissance... et quoique mon sein ne t'ait pas nourrie, quoique mes mains n'aient pas soutenu tes premiers pas... que ma bouche et mes yeux n'aient pas excité ton premier sourire... je n'en suis pas moins digne de ta reconnaissance... Tiens, regarde ces bras amaigris et décharnés, regarde cette figure ridée comme si les derniers glaçons de l'âge avaient passé sur mon front; vois ces joues pâles, ces yeux éteints, ces cheveux blancs... je suis jeune cependant; d'autres femmes à mon âge sont encore belles... eh bien! à cause de toi (et je ne t'en veux pas, cher ange!) on m'a jeté dans une étroite pri-

son... et là, pendant quinze longues années... comprends-tu... quinze années!... Depuis que tu es au monde... depuis cette époque où ta mémoire ne peut atteindre... j'ai souffert... j'ai séché, j'ai prié, j'ai pleuré en pensant à toi... en pensant au sort que l'infâme te réservait... Je le jure devant le Christ que voici, je n'ai jamais exhalé une plainte pour moi-même, toutes mes pensées étaient pour toi... et cent fois j'ai supplié le Seigneur qu'il redoublât mes souffrances et prolongeât ma captivité, pourvu qu'il te rendît heureuse!... Ma fille, embrasse-moi... jette tes bras autour de mon cou. Merci, mon Dieu! merci!

Thomas Becket, immobile, contemplait cette scène avec la plus vive émotion. Hélas! pensait-il, que ne donnerais-je pas pour un baiser de mon enfant... mais ce nom de père, il faut que je le cache avec soin, je n'ai pas le droit de le porter... Oh! mon Dieu, tu me punis bien cruellement!...

— Et lui... continua Laure en montrant l'archevêque à sa fille, tu ne lui dis rien... il faut l'aimer aussi... ne le sais-tu pas... c'est...

Thomas Becket porta vivement un doigt sur ses lèvres.

— C'est... l'archevêque de Cantorbéry... qui t'aime et qui va te rendre Edgard.

— Mon père, dit la jeune fille en s'inclinant avec respect.

— Ma fille! s'écria l'archevêque en la serrant avec tendresse dans ses bras, oui, ton père, appelle-

moi toujours ainsi ; ton père, je veux l'être, je t'en servirai, je veux te rendre heureuse... et te faire oublier tes souffrances !

— Mais quel est ce bruit ? c'est sans doute le maître d'Hastings... qui revient accompagné d'Edgard.

— Edgard ! murmura Alice, dont les yeux s'illuminèrent d'un éclair de joie.

Mais la mère s'était déjà élancée vers la porte qui donnait sur la grande galerie du palais... le nouveau légat s'avança solitaire et consterné ; en le voyant, Laure recula, pâlit, et se tournant vers le primat :

— Il vient seul ! s'écria-t-elle d'une voix déchirante.

A ce mot, la pauvre Alice sentit tout son sang refluer avec violence vers son cœur ; son regard se troubla, et elle se laissa tomber presque mourante dans les bras de sa mère.

Quant à l'archevêque, il semblait pétrifié ; et lorsque Richard d'Hastings entra dans la salle, sa bouche n'eut pas la force de le questionner.

— Eh bien ! dit Laure qui gardait encore une lueur d'espoir, car elle ne pouvait croire que Dieu pût laisser un pareil crime se consommer entièrement.

— C'en est fait, répondit le prieur des Templiers : la cour n'a pas voulu reconnaître le pouvoir du Saint-Père, et tourne du côté des schismatiques.

— Mais Edgard ! Edgard ! s'écria la pauvre mère, qui ne pouvait comprendre le rapport que cette réponse avait avec sa demande, je vous parle d'Edgard ?

Le prieur apercevant Alice pâle et affaissée dans les bras de sa mère, garda le silence.

— Il est mort ? demanda l'archevêque avec anxiété.

— A moins d'un miracle, le malheureux doit avoir subi sa peine.

Thomas Becket joignit les mains, leva les yeux vers le ciel, et se laissa choir sur un siège. Il se fit un profond silence, interrompu par les caresses et les baisers baignés de larmes dont la pauvre mère couvrait la figure blême et froide de son enfant.

Cependant, on entendit bientôt au loin un bruit sourd comme celui des vagues de l'Océan ; ce bruit se rapprocha, devint plus réel, et bientôt l'on distingua la grande voix de la multitude qui criait au miracle, et le chœur des femmes et des enfants qui faisaient retentir dans les airs un cantique d'amour et de reconnaissance.

XXXII.

Comment se fait un Miracle.

Au pied de l'échafaud, un moment il s'arrête,
Jette un regard d'amour sur ce brillant soleil
Dont il ne verra plus le visage vermeil,

• • • • •
• • • • •

Et puis il se résigne, et d'un pas résolu
Franchit de l'échafaud l'escalier vermoulu.
Il est prêt; mais voilà...

ÉDOUARD HENRY.

Quand vous voyez un homme conduit en prison
Ou au supplice, ne vous pressez pas de dire :
Celui-là est un homme méchant qui a commis
un crime contre les hommes.

LAMENNAIS.

L'heure fatale va sonner. Une foule immense inonde la grande place de Cantorbéry, la majeure partie se compose d'Anglo-Saxons, bourgeois et serfs. Le bourgeois, qui comprend l'importance

de l'évènement qui se prépare, a la figure triste et abattue ; ce n'est pas seulement un condamné qui va subir sa peine, mais pour lui c'est encore un échec politique. Le serf, au contraire, pauvre vassal accablé sous le joug du chef saxon ou du seigneur normand, vient là avec son sourire abruti, contempler d'un œil satisfait une douleur plus grande que la sienne, si toutefois la mort est un supplice plus affreux que la servitude. Des enfants à la voix criarde se sont huchés sur les corniches de plusieurs maisons, et ont peuplé la cîme de trois chênes séculaires à moitié dépouillés de leurs feuilles ; çà et là, on voit de belles jeunes filles, à la mise gracieuse et recherchée, au teint rose et frais, aux lèvres vermeilles, sourire avec complaisance aux propos galants de quelque écolier étourdi ; une jeune mère tenant d'une main un enfant au pas mal assuré et de l'autre pressant contre son sein découvert un dernier venu, qui gémit et tord ses petits bras, comme s'il prévoyait déjà toutes les douleurs qui l'attendent dans la vie.

Au milieu de cette foule, s'élève l'échafaud entouré d'une muraille vivante de gardes bardés de fer et armés jusqu'aux dents ; à quelque distance de là, les gueux et les mendiants forment un groupe sombre et silencieux, et n'attendent qu'un signal de l'Arabe pour tenir leur promesse.

Tout à coup un chuchotement général parcourt la masse compacte et houleuse de la multitude, toutes les têtes se tournent vers la maison de ville,

la reine et sa suite viennent de prendre place sur un balcon situé à quelques pieds du sol, les abords en sont protégés par une triple haie d'archers, afin d'épargner à la souveraine le contact de la populace.

Mais le bourreau est déjà à son poste, le condamné gravit les marches fatales, la potence impassible étend son bras sur la tête du malheureux Edgard et semble lui dire... viens.. viens !.. tu es à moi !..

— Cédric... dit vivement un mendiant à voix basse, qu'allons-nous faire ? le Noir n'est pas là.

— Il nous a dit cependant de n'agir que lorsqu'il nous l'ordonnerait.

— Quel être bizarre, murmure Cédric, personne de vous ne l'a vu, ni le voit ?

— Non.. non.. non.. disent les gueux, les uns après les autres, après avoir regardé de tous côtés.

— Attendons alors, reprend froidement Cédric, ne risquons pas nos os pour rien ; nous ne ferons que ce qu'il nous dira, c'est son ordre et il nous a payé pour lui obéir.

— Oui, attendons... attendons !..

Un murmure d'intérêt accueille le pauvre Edgard : sa tenue est celle d'un martyr ; malgré la pâleur de ses traits, sa figure est calme ; il promène un œil mélancolique sur cette foule immobile qui vient assister à sa mort, puis levant son regard vers le ciel et croisant ses bras sur sa poitrine, il semble s'écrier comme le Christ : — Mon

Dieu !... pardonnez-leur, car il ne savent pas ce qu'ils font.

— Jésus-Marie, que va-t-on faire !... allons-nous-en.. dame Berthe, s'écrie une jeune fille d'une voix altérée, allons-nous-en, je vous en supplie.

— Paix donc.... petite, répond Berthe, Dieu ne souffrira pas qu'un clerc de l'Eglise soit pendu comme un simple mortel... surtout celui-ci qui est si jeune et si gentil... il n'est pas encore mûr pour le martyre...

— Dame Berthe, ma bonne cousine, je vous en supplie, allons-nous-en, répète la tremblante jeune fille.

— Folle, va... que crains-tu ?

— J'ai peur !

— Alors, petite sotte, ne regarde pas, mets ta main sur tes yeux.

— Hélas ! le puis-je ?..

— Cédric... Cédric... murmurent les gueux à voix basse, le Noir ne vient pas.. il arrivera trop tard !

— Tant pis pour lui.. répond Cédric avec indifférence.

L'Arabe a changé d'idée. Lorsqu'il s'est entendu avec les mendiants pour enlever le condamné, il ignorait qu'Eléonore dût assister en personne à l'exécution. Maintenant il est décidé à rompre le silence ; ce que le pauvre père souffre est au-dessus de toutes les souffrances humaines.

Il voit d'un côté son fils récitant sa dernière prière, son fils que le bourreau va dans un instant *lancer dans l'éternité* ; de l'autre, à deux cents pas au-delà de la foule, cette mère impassible devant l'échafaud de son enfant, cette mère qui sourit avec complaisance aux propos des galants seigneurs qui l'entourent.. cette mère qui est reine d'Angleterre et qui sauvera Edgard, si un misérable couvert de haillons parvient à lui dire un mot, un seul.

Comment faire ? le temps est précieux, et pour arriver jusqu'à ce balcon, il faut traverser cette foule immobile et compacte ; le malheureux ne raisonne pas, le vertige s'empare de son esprit, il se croit tout-à-coup doué d'une force surnaturelle, ses bras sont de fer, et il lui semble qu'il va fendre la multitude ; comme le nageur fend les ondes dociles, il s'élance tête baissée contre la masse inerte des curieux, mais il est repoussé impitoyablement ; l'œil hagard, la bouche écumante, il recule et s'élance de nouveau en poussant un rugissement sourd et terrible, mais c'est en vain : ce dernier effort a épuisé ses forces, ses genoux fléchissent, de larges gouttes d'eau couvrent son front blême.. Ses tempes battent avec violence, ses yeux sont injectés de sang.. Les bourgeois, que ces deux chocs ont irrités et qui s'apprêtaient à punir *l'insolent*, s'arrêtent et le contemplent avec étonnement.. Hélas ! le pauvre père est réellement digne de pitié !.. Il n'a pas pu vaincre la foule, il

va chercher à l'émouvoir.. Mais que dire?... quel mot employer?... quelle expression assez puissante pourra traduire en un instant toutes les tortures de son âme? Chaque seconde qui s'écoule accroît ses craintes et son désespoir.. Il ne parlera pas; ce serait trop long; joignant les mains, puis étendant le bras droit vers l'échafaud, le bras gauche vers la reine, sa figure exprime tour à tour la supplication, la douleur et l'espérance; ces trois gestes sublimes, prompts comme un éclair produisent un effet électrique... Ceux-là même qui, une seconde avant, voulaient le châtier, se sentent troublés jusqu'au fond de l'âme... et la foule émue s'ouvre avec respect devant le désespoir de cet *inconnu*.

Mais, près du balcon, se trouve un nouvel obstacle : l'élite des hommes d'armes de la reine; des colosses par la force et par la taille, forment une triple muraille infranchissable; l'infortuné veut parler.. une main puissante, aidée d'un gantelet de fer, le saisit par le bras et le repousse rudement.

— Arrière manant... où tu verras ce qu'il en coûte de venir frotter tes guenilles sales contre nos armures.

— Il faut que je parle à la reine!... s'écrie le malheureux d'une voix terrible.

— Il faut... entends-tu Simon, il dit, il faut, reprend l'homme à la haute stature avec un gros rire stupide : de par saint-Dunstan, misérable

pourceau, tu mériterais que ma dague mît ta langue dans l'impossibilité de répéter ce mot-là !

— Au nom du ciel... au nom de votre mère.. laissez-moi pénétrer jusqu'à la reine... je n'ai qu'un mot à lui dire, un seul !

— Loin d'ici... chien d'obstiné, la reine ne peut t'entendre en ce moment... tu lui demanderas l'aumône plus tard...

— Plus tard!!! dit l'Arabe, d'une voix étouffée... puis, crispant ses poings et les appuyant avec force sur la poitrine de l'homme d'armes... laisse-moi passer à l'instant où je t'arrache le cœur pour le broyer sous mes pieds... car alors ce n'est pas celui d'un homme, mais bien celui d'une brute.

Le colosse irrité pousse un cri sourd, et de ses larges mains saisissant le pauvre père par le milieu du corps le soulève sans effort et le lance avec rage comme il eût fait d'un faible enfant ; le malheureux tombe sur ses pieds, mais perdant l'équilibre aussitôt, sa tête va donner contre terre avec une violence extrême : ce choc terrible retentit dans son cerveau comme un coup de la foudre ; étourdi, l'infortuné reste étendu sans mouvement.

L'homme-d'armes, un sourire stupide sur les lèvres, jette sur sa victime un regard satisfait et ses traits reprennent leur impassibilité première.

Tout à coup un grand cri s'élève de la foule, il est suivi d'un profond silence, tout le monde im-

mobile, l'œil fixe, la bouche béante contemple l'échafaud. Le moment fatal est venu.

Peu à peu l'Arabe reprend ses sens, son regard s'éclaircit, la mémoire lui revient. Il voit l'attention générale, il remarque le silence horrible qui l'entoure, chaque figure est un miroir qui lui révèle ce qui va se passer... que faire ? que faire ? Il veut se relever, mais ses membres sont comme paralysés, engourdis, éternés. Il veut crier, faire entendre sa voix de la reine... trahir son serment même, et dire devant tous : *Éléonore, c'est ton fils !* mais c'est en vain, un son rauque, impuisant, sort à peine de sa poitrine épuisée... Mon Dieu !... mon Dieu ! ayez pitié de lui !

— Tiens, Simon, regarde, dit l'homme-d'armes en poussant le coude de son voisin, on lui passe la corde autour du cou, mais au fait pourquoi le pend-on, il n'est donc pas noble ?

— Non sans doute, répond l'autre avec un flegme glacial, s'il était noble on le décapiterait.

Ce mot fut un éclair du ciel pour l'Arabe, et lui rend toute son énergie : il se redresse convulsivement, et s'écrie d'une voix tonnante : *arrêtez!!!*

Ce mot, répété d'écho en écho par la foule, arrive jusqu'au bourreau, au moment où il va donner l'élan fatal au condamné. Interdit par ce cri que mille voix viennent de lui transmettre, il s'arrête croyant que l'ordre arrive de la reine.

Outrés de cette témérité, les hommes d'armes tirent déjà leur glaive et s'apprêtent à frapper le

mendiant, mais le son de sa voix a pénétré la reine jusqu'au fond de l'âme...

— Qui a parlé? dit-elle avec une émotion trop subite pour être contenue.

— Madame, répond le chef des gardes, c'est un misérable qui ne saurait attirer votre gracieuse attention...

— Qu'il approche... je le veux!

Les gardes ouvrent leurs rangs, et pareil au lion bondissant dans l'arène, l'Arabe s'élance dans le cercle désert dominé par le balcon, et croisant les bras, l'œil flamboyant, les lèvres tremblantes, les cheveux hérissés :

— O Éléonore! Éléonore! s'écria-t-il, Edgard est innocent; mais si tu veux absolument sa mort, que l'on renverse cette potence que l'on brûle ces cordes infâmes, il lui faut un billot exprès pour lui, une hâche du meilleur acier, et pour linceul, ô reine, ton manteau de pourpre garni d'étoiles d'or, car, de par le prophète, je le jure, il n'y a pas de sang plus noble sous le ciel de toute l'Angleterre!...

Éléonore, qui a reconnu l'Arabe, comprend la signification de ses paroles. En tout autre moment, cette rencontre inattendue eût bouleversé son âme et anéanti sa présence d'esprit. Mais c'est surtout dans les instants critiques que la pensée acquiert sa plus grande activité. Le danger était imminent, tout ce que la reine éprouva, pensa et décida en une minute est inouï. Elle commença

par jeter un regard sur l'Arabe, qui ne fut aperçu et compris que par lui, puis regardant autour d'elle, d'elle, et feignant l'indifférence.

— Cet homme est fou, dit-elle froidement, qu'il s'éloigne, mais qu'on ne lui fasse aucun mal, je le défends.

L'Arabe s'éloigna, se perdit dans la foule, l'espérance brillait dans son regard... il ne savait comment, mais son fils allait être sauvé.

Nous avons dit que de Tracy, retenu par les dépêches qu'il expédiait au roi, n'avait pas suivi la cour sur le balcon de la maison de ville : son absence donna du courage à la reine ; après un moment de méditation, elle se leva.

— Moi, la reine, dit-elle en contenant son émotion, usant du pouvoir absolu dont j'ai été investie par mon époux et maître, vu d'ailleurs l'ordonnance du Souverain-Pontife, annulant le traité de Clarendon, déclare illégal l'arrêt des juges royaux, et ordonne qu'à l'instant l'accusé soit livré au tribunal ecclésiastique.

Ces paroles furent accueillies avec une joie unanime. Edgard descendit de l'échafaud, et, escorté par les gardes de la reine, il se dirigea vers le palais de l'archevêque.

Cette foule, tout à l'heure si triste, l'accompagna en faisant retentir l'air de cantiques et en criant que le ciel venait de faire un miracle.

Pendant ce temps, la reine immobile, sourde à l'étonnement de la cour, tint constamment les

yeux fixés sur l'accusé, jusqu'à ce qu'elle l'eût tout à fait perdu de vue ; une larme coulait le long de sa joue.

— Mesdames et seigneurs, dit-elle enfin en se tournant vers sa suite, les vains sophismes du seigneur de Tracy nous avaient aveuglés, mais le ciel a eu pitié de nous et du royaume, il m'a rendu la vue. Il ne nous reste plus qu'à demander pardon à Dieu d'avoir eu si longtemps la coupable pensée de résister aux suprêmes volontés de notre sainte mère l'Église .. que ceux qui se sentent coupables me suivent aux pieds des autels !

Nécessairement tous les courtisans se sentirent coupables, et suivirent la reine à l'église Saint-Benoît.

Nous avons laissé l'archevêque, Laure et Alice en proie au plus affreux désespoir. Nous n'essaierons pas de dépeindre leur joie et leur surprise, lorsqu'ils virent Edgard porté en triomphe par la multitude jusque dans l'intérieur du palais. Alice, en revenant à elle, vit son époux à ses pieds, elle le serra dans ses bras, et le couvrit de ses baisers, en se demandant si ce n'était pas un songe. Si l'on mourait de bonheur, la pauvre fille serait morte en ce moment. Laure, les mains jointes, contemplait les deux jeunes gens, et oubliait ses longues souffrances.

Thomas Becket, en écoutant les circonstances de la délivrance d'Edgard ; crut avec le peuple que le ciel venait de faire un miracle en faveur des

droits de l'Église, et donna l'ordre aux juges ecclésiastiques de s'assembler sur-le-champ.

Quant à de Tracy, lorsqu'il apprit ce qui s'était passé, il ne put contenir sa colère ; il jura contre la faiblesse et la pusillanimité des femmes, et, une heure après, il partait pour Bayeux, afin de prendre les instructions du roi sur ce qu'il était urgent de faire dans ce moment critique.

XXXIII.

Paroles imprudentes.

Qui me débarrassera de ce prêtre ?

HENRI II.

La noblesse de Normandie est assemblée dans la salle principale du palais de Henri II, à Bayeux. Le roi est assis sur son trône; autour de lui se trouvent, Moreville, Richard Brito et d'autres gentilshommes de sa suite.

— Vous vous en souvenez, dit-il, mes nobles et fidèles vassaux, il y a cinq ans, notre Saint-Père le Pape nous a fait le don de l'Irlande, et nous lui en sommes très-reconnaissants. Il nous l'a donnée, c'est fort bien; mais cela ne suffit pas: il s'agit d'en prendre possession, c'est là le prin-

cipal. Je crois le moment favorable : les cinq monarques qui possèdent ce pays sont en guerre ; Dermot Macmorrogh, roi de Leinster, détrôné par les autres, réclame mon appui et se déclare vassal de la cour d'Angleterre si je lui viens en aide ; c'est un prétexte suffisant, j'entre comme médiateur et je sors maître souverain de cette île. Mais, je vous le répète, cette expédition toute importante qu'elle paraisse pour l'avenir, n'offre aucune chance de gloire ni de butin : c'est un peuple pauvre et barbare qu'il faut acheter plutôt que conquérir ; ils tomberaient sous vos coups comme les épis sous la faux du moissonneur. Il vous faut, à vous, mes fidèles chevaliers normands, des ennemis décidés comme les Sarrasins, ou des guerriers braves comme les vassaux du roi de France : c'est alors qu'il y a de la gloire à vaincre.

Ici le roi fait une pause, tousse, et jouant avec la gaine de son poignard, réfléchit un moment. Les vassaux normands se regardent en souriant, et semblent satisfaits de cette décision de leur seigneur suzerain qui tend à les affranchir du service obligatoire. Mais hélas ! voilà le revers de la médaille.

— En conséquence, dit lentement Henri II, en appuyant sur chaque syllabe, j'ai pensé qu'il vous conviendrait, et qu'il serait prudent pour le pays que vous me payassiez en argent le tribut de vassaux, que j'ai le droit d'exiger en pareille circonstance.

Ici la figure de chaque noble comte ou baron s'allongea prodigieusement.

— Vous devez comprendre, reprit le roi avec volubilité, qu'avant peu il serait bien possible que la Normandie eût besoin de toutes ses forces... Voilà ce que j'avais à vous dire, ajouta-t-il en se levant; convoquez les comtes et barons absents dans ce moment, délibérez sur la justice de ma demande, et j'espère que votre décision sera prise avant huit jours. La séance est levée. Sire de Glanville, restez!

Le sire de Glanville était le grand justicier de Normandie. Il pâlit lorsqu'il entendit le ton bref avec lequel le roi lui intima l'ordre de ne pas suivre les comtes et barons qui sortaient.

— Je ne suis pas content, dit le roi, quand ses grands vassaux furent partis, je ne suis pas content de la manière dont la justice s'administre en Normandie; songez-y, sire de Glanville, à mes yeux, un juge partial est plus coupable qu'un criminel lui-même; depuis que je règne, je n'ai jamais toléré les brigandages, et encore moins le pillage des maisons à main armée; si ces abus existent encore, c'est la faute de ceux qui devraient les réprimer et qui ne le font pas. Le jeune comte Jean de Senex, à la tête de quelques brigands, a pillé la maison d'un bourgeois de cette ville. Vous l'avez arrêté, c'est bien; mais vous avez reçu cinq cents marcs d'argent pour sa rançon, c'est mal! plus le criminel est au-dessus du

vulgaire et plus il est passible de la juste sévérité des lois. Vous deviez le livrer demain, je le sais ; cela ne sera pas. Vous rendrez les cinq cents marcs d'argent à la famille, ou plutôt non, vous les donnerez au bourgeois comme dédommagement du vol qui lui a été fait, et quant au noble comte Jean de Senex, j'ordonne que, dans le plus court délai, il soit jugé, condamné et pendu comme le dernier scélérat... Allez ! et n'oubliez pas, à l'avenir, qu'il n'y a aucun mérite à faire peser les lois seulement sur de pauvres vassaux faibles et ignorants.

Le grand justicier s'inclina profondément et sortit, alors Henri II se tourna vers Moreville :

— Ainsi, vous disiez donc, messire, qu'à votre départ de Cantorbéry les juges royaux s'étaient assemblés pour juger le secrétaire de l'archevêque ?

— Oui, sire.

— Et comment Thomas Becket a-t-il pris cela ?

— Il a essayé plusieurs fois de se faire abandonner l'accusé ; mais lorsqu'il a vu que ses efforts étaient inutiles, il s'est résigné.

— Oh ! combien, sous cette apparence de joie et de résignation, son cœur doit bondir de rage et de désespoir, Moreville !... Je suis dans un de ces moments qui font oublier bien des années de fatigues et d'ennui... Je ne sais... mais je crois qu'il y a de la vengeance dans ce que j'éprouve.

— Sire, je commence à croire que le règne de cet homme est passé, dit Moreville avec un ton de complaisance servile.

— Et pourtant, *cet homme*, reprit le roi en appuyant sur ces deux mots, et en s'animant peu à peu, cet homme est une intelligence vraiment supérieure. Oh ! s'il avait voulu me croire, à nous deux, nous aurions fait de grandes choses ; Moreville, depuis vingt ans, j'ai un projet immense dans la tête... Ciel ! vouloir et sentir que l'on peut refaire l'œuvre de Charlemagne, que l'on peut bâtir un édifice régulier et uniforme sur des bases solides et durables, et toujours... oui, toujours, lorsqu'on se met à l'œuvre, venir se heurter contre un obstacle que l'on a élevé de ses propres mains et qu'on ne peut abattre !.. Mais, n'importe, j'emploierai tous les moyens, je vois mon but, je l'atteindrai ! Je sais que mes ennemis n'ont pas épargné la calomnie pour me faire haïr des peuples pour lesquels je travaille... en effet, ils ne m'appellent plus que le tyran et le persécuteur de la religion, et cependant, ô mon Dieu, tu le sais, c'est toi seul que j'appelle à mon aide. Siècle aveugle et ingrat, je te ferai avancer malgré toi ; si je réussis, l'histoire et les générations à venir me rendront justice !

Absorbé par les nombreuses pensées qui venaient en foule assaillir son esprit, le monarque se laissa choir sur un siège, et, appuyant son front dans une de ses mains, il oublia la présence des

gentilshommes qui l'entouraient : lesquels, de peur d'interrompre les méditations de leur maître, restèrent respectueusement immobiles et silencieux.

Cette situation fut interrompue par l'arrivée du courrier, expédié de Cantorbéry par de Tracy. Le roi donna l'ordre à Moreville de rompre le cachet, et le courtisan lut à haute voix ce qui suit :

« Le sire Guillaume de Tracy, à son très-gracieux et très-puissant maître et seigneur Henri Plantagenet, prince d'Anjou, roi d'Angleterre, duc de Normandie, comte de Guyenne, etc., etc.

« A peine l'accusé était-il condamné, que Richard d'Hasting, le nouveau légat, porteur d'un bref du pape Alexandre, annulant les constitutions de Clarendon, est venu nous sommer de lui remettre le condamné, ce que nous avons refusé, suivant vos instructions ; cependant je dois vous prévenir que cette nouvelle, s'étant immédiatement répandue, le clergé de Cantorbéry est exaspéré.

— Il se calmera, dit Henri d'un ton bref, puis il reprit lentement en se mordant la lèvre inférieure : ah ! ah !... le pape Alexandre m'abandonne..., eh bien, soit ! continuez.

— Je dois vous prévenir, continua à lire Moreville, que, depuis quelques jours, vos deux fils, Richard et Jean, sont en proie à une querelle qui pourra devenir grave ; quelques nobles seigneurs ont pris parti pour l'un et pour l'autre, et si vous

n'y mettez bon ordre, un conflit pourrait s'en suivre... Je reste ici jusqu'à complète exécution de la sentence des juges royaux ; je partirai pour Bayeux immédiatement après ; il est donc probable que cette lettre ne me précédera que de quelques heures.

Votre loyal et fidèle sujet ,
GUILLAUME DE TRACY.

— Il ne me manquait plus que cela, s'écria le roi avec amertume... Vous, mes fils.. mon propre sang... vous, pour lesquels je travaille... vous vous disputez déjà ma dépouille. A peine entrés dans la vie, vous voulez déjà manier la puissance suprême, insensés!... vous ne savez pas ce que vous voulez.. Lui, Richard... mon fils bien-aimé, lui sur lequel je comptais pour continuer l'œuvre de ma vie. O Moreville... cette nouvelle me brise le cœur! J'aurais mieux aimé apprendre que l'empereur Frédéric fût aux portes de Londres... Lui, Richard!... il faut qu'il ait été aveuglé... Mais je prétends que cela finisse... je pars ce soir pour Londres... et malheur aux donneurs de conseils !

Quelques heures après la scène qui précède, l'archevêque d'York et l'évêque de Londres arrivaient en toute hâte à Bayeux : leur figure était bouleversée, et leurs lèvres pâles de colère. Sans

prendre un instant de repos, ni se donner le temps de secouer la poussière qui couvrait leurs habits, ils entrèrent immédiatement dans le palais du roi, et se présentèrent devant le monarque :

— Sire, dirent-ils en s'inclinant, nous venons nous plaindre !

— Vous plaindre... vous plaindre... de qui?... du Primat, sans doute ?

— Oui, sire.

— Eh bien ! qu'est-ce encore... que vous a-t-il fait ?

— Il nous a forcé d'abandonner nos diocèses et a nommé à notre place deux de ses protégés !

— Que voulez-vous que j'y fasse ? toutes vos affaires ne me regardent plus... allez vous plaindre au pape Alexandre !

— Le pape Alexandre ! s'écria Roger ; mais sire, d'après les insinuations de *votre ennemi*, il nous a excommuniés, et cela, à cause de notre dévouement pour vous.

— Votre dévouement ? vous voilà bien, messieurs les évêques, fiers et arrogants dans la puissance, humbles et soumis dans la disgrâce. Le roi vous oblige-t-il à reconnaître son autorité, vous allez vous plaindre au pontife Alexandre ; le pape vous démet-il de vos fonctions, vous venez vous plaindre au roi Henri II... mais ne voyez-vous pas que je ne suis pas le maître ? et qu'au train dont vont les choses, il est probable qu'avant peu un interdit sera jeté sur mes États.

En ce moment entra Guillaume de Tracy : Henri lut sur sa figure que les nouvelles étaient mauvaises.

— Te voilà , enfin... parle , que vas-tu me dire ?

— Rien de bon.

— Parle. Quelle a été l'issue définitive du procès de ce maudit clerc ?

— L'échafaud était dressé. La foule encombra la grande place, et le condamné allait subir sa peine, quand la reine Éléonore, qui jusque-là avait exactement suivi vos royales instructions, se leva tout à coup, et déclara que, d'après la décision du Saint-Père, le jugement était illégal, et donna l'ordre de livrer l'accusé au tribunal ecclésiastique.

— La reine... la reine a fait cela... tu te trompes, de Tracy.

— Les témoins étaient nombreux.

— Et le condamné a été livré ?

— Oui , sire , le peuple l'a escorté jusqu'au palais de l'archevêque en criant que c'était un miracle : l'influence du Primat est plus que jamais consolidée.

— C'est incompréhensible, murmura sourdement le roi que cette nouvelle si importante laissait presque sans voix.

— Je suis persuadé, ajouta de Tracy, que tout cela est le résultat de quelque machination secrète de Thomas Becket.

— Voilà, messeigneurs, dit Henri en croisant les bras et en promenant son regard sur l'assemblée, depuis quinze ans, voilà quelle a été ma vie ! et je suis certain qu'il n'en est pas un parmi vous qui changerait volontiers sa condition contre la mienne ; je vous le demande, ne trouverez-vous pas que ma patience et ma modération, ont surpassé de beaucoup l'ingratitude de cet homme. On dirait qu'il fait tout ce qu'il peut pour m'irriter et me pousser à bout... eh bien ! je déclare qu'il y a presque réussi.

— Vous ne savez pas tout, sire, continua de Tracy.

— Je ne sais pas tout !...

— Non ! le tribunal ecclésiastique de Cantorbéry s'étant assemblé sur-le-champ, a condamné le meurtrier du comte d'Einsford, à la simple dégradation cléricale, et à épouser la jeune fille qu'il avait séduite.

— Oh ! c'en est trop !... c'en est trop, s'écria le monarque, dont la face et les veines commençaient à s'enfler de colère, il faut que j'éclate enfin : cet homme a pris plaisir à pressurer mon cœur, il a tari jusqu'au dernier germe de patience et de résignation ; mais, je le sens, la haine et le désir de la vengeance ont comblé le vide : malheur !... malheur à lui ! — Ne le savez-vous pas, messeigneurs ?... Cet homme est arrivé à ma cour les pieds nus et la besace sur le dos, mourant de faim et de froid ; je l'ai vêtu, je l'ai nourri à ma table,

je l'ai honoré de mon amitié et de ma confiance ; j'ai fait plus... au détriment des comtes et barons, compagnons de mes dangers et de ma fortune, je l'ai accablé de biens, d'honneurs et de dignités... et aujourd'hui cet homme abuse de mes bienfaits, se lève contre moi, et, par son pouvoir insolent, déshonore aux yeux du peuple la volonté royale... Cet homme, que j'ai fait le second du royaume, veut aujourd'hui devenir le premier... Et tout cela se fait en face de ces gentilshommes qui se disent dévoués à ma personne, et dont pas un n'a encore eu l'idée de me venger !... Ce serpent que j'ai réchauffé dans mon sein tourne son dard contre ma poitrine... tout le monde le voit et personne ne fait point un pas pour me sauver la vie !...

— Sire, dit vivement l'archevêque d'York, tant que Thomas Becket vivra, vous n'aurez pas un seul jour de repos ni de tranquillité !

— Il faut que cela finisse, poursuit le roi d'une voix sourde, et n'ayant plus la force d'exhaler sa fureur, il faut une fois pour toutes que l'Angleterre choisisse entre moi et lui ; un de nous deux est de trop ; pour qu'un État prospère, il ne faut qu'un seul maître, fût-il un tyran... Vous tous qui êtes ici présents, je vous prends pour juges : il est positif que l'un de nous deux à tort ; depuis que je règne, interrogez mes actions et les siennes et décidez !... S'il y a eu dans ma vie politique un seul trait d'égoïsme et de partialité, si une seule fois je n'ai pas agi pour le bonheur de

mes États, c'est moi le coupable : je me sacrifie... voici ma poitrine : je vous autorise à frapper ! — Personne n'avance ? J'ai donc raison ? — Alors si j'ai raison, aidez-moi à surmonter les obstacles et ne restez pas neutres comme vous l'avez été jusqu'à ce jour ! — Ici le roi se tut ; un silence glacial régnait dans l'assemblée, tout le monde se regardait et personne n'osait prendre la parole ; la position devenait assez embarrassante pour tout le monde, lorsque la porte s'ouvrit avec fracas.

C'était un héraut d'armes, portant la bannière de France ; il s'arrêta sur le seuil de la salle, et, s'étant incliné, il prononça d'une voix ferme et accentuée les paroles suivantes :

— A toi Henri, deuxième du nom, roi d'Angleterre et d'Irlande, duc de Normandie, comte de Guyenne, seigneur de Saintonge, Poitou et Touraine, Louis de France, mon maître, et ton seigneur suzerain, fait savoir qu'il attend, sous les murs de Bayeux, que tu viennes le recevoir et lui rendre hommage, comme il convient à un bon et fidèle vassal.

Ayant dit cela, le héraut s'inclina de nouveau, et s'éloigna.

— Il arrive bien, dit Henri II : de par saint Georges, l'occasion est belle pour le féliciter sur la conduite de son protégé de Cantorbéry... Allons, messieurs, suivez-moi..... allons recevoir notre seigneur et maître le roi de France... mais, sur mon âme, qu'il y prenne garde : car le vassal pourrait bien finir par étouffer son seigneur !

XXXIV.

Interprétation.

Quoi, ne m'avez-vous pas,
Vous-même, ici, tantôt, ordonné son trépas?

RACINE.

Lorsque chacun s'apprêtait à suivre Henri II, de Tracy fit signe à Moreville et à Richard Brito de rester.

— Mes amis, leur dit-il à demi-voix, quand ils furent seuls, si vous m'en croyez, nous vengerons le roi?

Hum ! fit lentement de Moreville en branlant la tête.

— Le moment est favorable, continua de Tracy; le crime de ce clerc, et l'arrêt vraiment inexplicable rendu par le tribunal ecclésiastique présidé

par le primat, doit avoir porté une grave atteinte à sa réputation de sainteté... Le masque est tombé; si nous frappons avant qu'il ne le relève?

Les deux courtisans indécis regardèrent de Tracy avec un étonnement mêlé de crainte; mais une voix étrangère vint frapper leurs oreilles, ils se retournèrent en sursaut : c'était Roger, archevêque d'York, l'implacable ennemi de Thomas Becket.

— Messieurs, leur dit-il d'un ton patelin et hypocrite, vous ne feriez que suivre en cela les instructions de votre maître.

— Vous croyez, mon père? demanda Moreville.

— Certainement ! n'avez-vous pas entendu cette phrase : Et tout cela se passe en face de ces gentilhommes qui se disent dévoués à ma personne, et dont pas un n'a encore eu l'idée de me venger ; ce sont ses propres paroles.

— Vous avez raison, dit vivement Moreville, et il a même ajouté : Ce serpent que j'ai élevé dans mon sein tourne son dard contre moi, sans que personne ne songe à m'en préserver.

Vous le voyez, reprit l'archevêque, c'est un ordre bien positif; et quelque chose qui me le fait croire encore plus, c'est le regret qu'il a exprimé d'avoir enrichi le primat aux dépens de ses compagnons de fortune. Qu'a-t-il voulu dire par ces paroles?

— Oui... oui... qu'a-t-il voulu dire? murmura en se croisant les bras Richard Brito, dont l'avarice était connue.

— N'étais-ce pas une promesse indirecte? conti-

nua Roger ; mais enfin , quoiqu'il en soit , il est positif que si , *par hasard* , Thomas Becquet mourrait , tous ses biens et bénéfices (et ils sont nombreux , vous le savez) reviendraient à Henri II , qui alors pourrait en disposer.

— Oui... c'est là ce qu'il a voulu dire , s'écria Richard Brito.

De Tracy méprisait intimement l'archevêque d'York ; cependant il ne peut s'empêcher d'admirer l'adresse avec laquelle le *saint homme* levait les scrupules de ses deux amis.

Depuis longtemps , dit-il , car il ne voulait pas que l'archevêque crût avoir influencé ses intentions , depuis longtemps l'idée de débarrasser le royaume de cet homme m'était venue à l'esprit ; j'attendais une occasion favorable : elle est arrivée , je vous le jure ; l'intérêt n'entre pour rien dans ma résolution : je crois servir le roi et toute l'Angleterre.

Nous pensons comme toi , dirent en même temps Brito et Moreville.

— Non-seulement vous servirez votre roi et votre pays , dit l'archevêque en s'avancant , mais encore la religion : car cet homme n'est qu'un ambitieux hypocrite , d'autant plus dangereux qu'il affecte de faire le bien pour arriver à son but qui est le mal.

— Quand partons-nous ? demanda Moreville.

— Demain , dit Richard Brito.

— Non , tout de suite , à la minute , répondit de Tracy ; nous allons faire une de ces choses que l'on ne doit pas approfondir... Demain , dites-vous ?

demain ! oh non ! une longue nuit d'immobilité et d'insomnie ferait trop penser... Le roi a ordonné, nous ne sommes que ses instruments : partons, partons à l'instant.

— Oui... oui, partons !

— Et que Dieu vous conduise, dit l'archevêque en les accompagnant, car votre mission est juste et sacrée !

— Enfin, ma fortune se décide, murmura-t-il quand ils furent partis, et j'espère que le roi, quand Thomas Becket ne sera plus, se souviendra que je l'ai aidé dans la lutte.

Trois heures après l'entrevue entre les deux rois avait eu lieu. Henri II revenant dans son palais, après avoir donné l'ordre à sa suite de le laisser seul comme il traversait la grande salle pour se rendre à son cabinet de travail, trouva Roger absorbé dans ses rêves d'ambition.

A l'aspect du roi le courtisan se leva avec empressement et lui fit un profond salut.

— Ah ! c'est vous, mon père, dit le maître d'un air presque riant, vous le voyez, l'entretien n'a pas été long. Louis VII a compris en un instant tout ce que ma position avec le primat avait de pénible et de difficile, et il s'est offert aussitôt comme médiateur ; j'ai fait le mal en partie, a-t-il dit, je dois le réparer ; et sans attendre un instant de plus, il est parti pour Sens trouver le pape Alexandre. Mais, dites-moi, où sont de Tracy et Moreville ? on m'a dit qu'ils étaient restés ici ;

pourquoi ne m'ont-ils pas accompagné auprès du roi de France ?

— Ils ont été exécuter vos ordres, sire.

— Mais... je ne leur ai donné aucun ordre !

— Non , mais cela revient au même : vous avez accusé leur manque de dévotion, je leur ai fait comprendre le premier le véritable sens de vos paroles. Et pour vous prouver leur zèle et leur repentir d'avoir tardé si longtemps, sans prendre congé de vous, ils sont partis.

— Mais pour où sont-ils partis ?

— Pour Cantorbéry !

— Et pourquoi faire, mon Dieu ?

— Vous devez le savoir mieux que moi, sire ; ils vont, suivant vos désirs, vous débarrasser de votre ennemi.

— Mon père, je ne vous comprends pas !... Est-ce le primat que vous voulez dire ?

— Oui, sire.

Ici le roi fit un bond de surprise, ses lèvres tremblaient de colère.

— Mais telle n'a jamais été ma pensée ! s'écria-t-il en frappant ses deux poings l'un contre l'autre ; puis saisissant le bras de Roger qui commençait à pâlir, il se met à le secouer fortement ; et c'est vous qui leur avez fait entendre ; mais, mon père, vous ne comprenez donc pas l'importance de ce que vous venez de faire !

— Je ne... comprends pas... sire, balbutia Roger tout troublé, l'intérêt que vous portez en-

core à la vie de cet homme qui, depuis seize ans...

— Y pensez-vous... moi, le roi ! j'aurais attendu seize ans, si j'avais cru devoir me débarrasser de cet homme !... Oui, mon père, je le hais, je sais que le Primat est mon ennemi le plus acharné, mais je donnerais la moitié de ma vie, de tous mes Etats même, pour qu'il ne fût pas assassiné !...

— Sire...

— Comprenez-vous que s'il meurt, lui, l'archevêque de Cantorbéry, lui qui a sacrifié tous les moments de sa vie au maintien des droits de l'Eglise ; comprenez-vous que s'il meurt par mon ordre, on le regardera comme un saint, comme le martyr de la religion. Tandis que moi, non-seulement toute l'Europe, mais encore mon peuple, mes propres vassaux, se lèveront en masse pour m'accabler de malédictions ; voyez - vous mon royaume en interdit ; me voyez-vous, moi, excommunié, abandonné de tous, même de mes derniers serviteurs ; comprenez-vous maintenant ? mais c'est impossible, il ne faut pas qu'il meure !... O mon Dieu, dans un moment de colère et d'impatience, je ne pourrai donc pas prononcer des paroles de haine contre quelqu'un sans que ces paroles soient autant d'arrêts de mort !... Il faut envoyer après de Tracy !... A moi ! quelqu'un !... Mais non ! non ! tout le monde me trahit !... je n'ai plus de confiance en personne... j'irai moi-même !... Mon père, vous serez responsable de tout ce qui va se passer.

XXXV.

Le Disciple d'Abeilard.

La raison est une arme plus pénétrante que le fer.

PHOCYLIDE.

Le 29 décembre 1170, le parvis de Saint-Benoît de Cantorbéry offrait un aspect inaccoutumé pour un jour de la semaine : les cloches carillonnaient à haute volée, et les nombreux fidèles obéissaient à leur appel : des serfs, des bourgeois, des marchands, de nobles seigneurs et de belles dames, se dirigeaient en foule vers l'église primatiale, et s'engloutissaient dans son splendide portique.

Les abords du parvis étaient inondés de gueux et de mendiants qui fatiguaient les passants de

leurs cris plaintifs et lamentables, et qui ne laissaient pas cependant de recevoir d'abondantes aumônes.

Un seul d'entre eux ne paraissait pas vouloir prendre sa part de la charité publique ; fièrement drapé dans un large manteau troué et déguenillé, il cherchait l'isotement. Le bonheur et la joie brillaient dans son regard, un sourire de satisfaction errait sur ses lèvres.

— O roi d'Angleterre , murmurerait-il en suivant une petite rue tortueuse et déserte , je ne changerais pas mon sort contre le tien... Je te défie, sous tes vêtements d'or et de soie, avec ta puissance et tes courtisans , avec les nobles dames jeunes et belles qui sollicitent le déshonneur de toi comme un titre de noblesse de plus... Je te défie, ô Henri Plantagenet, d'être plus heureux que je le suis, moi, ton misérable rival, pauvre et couvert de haillons ! O mon enfant ! mon fils , mon noble gentilhomme ! te voilà libre ; tu peux marcher le front haut comme le premier chevalier du royaume ! En effet, en est-il un seul qui puisse justifier une plus belle origine : le sang de l'Arabe libre et fier s'est allié au noble sang des comtes de Guyenne... Aie confiance en ta destinée. O mon Edgard, un bel avenir est ouvert devant toi... encore une heure et de nouveaux serments vont t'unir pour jamais celle que tu aimes... encore une heure, tu entreras dans la vie... et moi, j'aurai fini ma tâche !... **Eléonore** ne crains rien , ton

regard m'a remercié... tu as daigné reconnaître celui qui t'aime sous les haillons d'un mendiant... merci ! merci ! L'Arabe retournera au désert s'asseoir sous le palmier où un soir, il y a vingt ans, il te parla d'amour pour la première fois, et là, réchauffé par le soleil levant, réveillé par le hennissement des coursiers et le cri de guerre de sa tribu, il s'écriera : J'ai rêvé... et tout sera dit!...

Le bruit d'une discussion vint le distraire de sa rêverie, il leva les yeux : c'était de Tracy qui parlait avec Richard Brito et Moreville.

— Allez trouver Réginald, leur disait-il, je l'ai presque décidé ; quelques efforts de plus et il est à nous ; ces êtres là sont plus faciles à mener qu'on ne pense, on les prend par le fanatisme, parlez-lui de l'intérêt de la religion... N'oubliez pas de lui répéter les paroles de l'archevêque d'York ; allez, vous me trouverez devant le palais de l'archevêque !

— Que vont-ils faire ? pensa l'Arabe ; pourquoi le sire de Tracy est-il à Cantorbéry ? En veut-il à mon fils ou à l'archevêque... je ne les perds plus de vue... Et il se mit à suivre de Tracy.

Lorsqu'ils arrivèrent devant le palais, Thomas Becket et Richard d'Hastings en sortaient pour se rendre à l'église : aucune suite ne les accompagnait.

De Tracy regretta d'être seul. L'occasion était belle pour frapper ; il se mordit les lèvres, et porta plusieurs fois la main sur son épée.

L'Arabe ne le perdait pas de vue ; cette pantomime lui inspira des soupçons , il s'approcha de l'archevêque sous le prétexte de lui demander l'aumône.

— Oui, sire Richard , disait le prélat au nouveau légat, Edgard ne dépendant plus de l'Eglise, devient justiciable d'un tribunal séculier. Le roi, sous un prétexte, pourrait se venger impunément sans qu'il fût en mon pouvoir de l'en empêcher. Aussi, dès qu'ils seront unis, il partira avec Alice et sa mère pour la cour du roi de France, où, j'espère, avec la recommandation du Saint-Père, lui faire obtenir un grade ou un emploi honorable.

— Mon père, tenez-vous sur vos gardes, murmura le mendiant à demi-voix.

— Que veux-tu dire ?

— Tenez-vous sur vos gardes, vous dis-je, on vous guette.

— Qui ? dit le primat en regardant autour de lui, puis apercevant de Tracy, il marcha droit à lui en souriant... Ah ! c'est vous, messire, il y a longtemps, mon fils, que nous n'avons eu le plaisir de vous voir. Comment... vous refusez ma main, que signifie cet accueil !

— Jamais un gentilhomme , répondit de Tracy d'un ton sec, n'a serré la main de l'ennemi de son roi.

— Vraiment ! répliqua l'archevêque avec ironie : il faut, sire de Tracy, que vous ayez bien peu de mémoire, et surtout bien peu de reconnaissance ;

peu de mémoire, parce qu'en supposant que je fusse l'ennemi du roi, ce que je démens, vous, en étant convaincu, vous avez été assez prodigue envers moi de caresses et de marques de dévouement; peu de reconnaissance, parce que moi, sachant que ces caresses et ce dévouement n'étaient que grimaces et qu'hypocrisie, j'ai feint de l'ignorer, le tout pour ménager votre amour-propre et votre honneur.

— S'il ne s'agissait que de moi, reprit aigrement le favori de Henri II, je daignerais peut-être me défendre, mais je suis peu de chose dans la balance; c'est une question grave et décisive que je viens vous adresser : êtes-vous, oui ou non, vassal du roi d'Angleterre, et lui devez-vous hommage et obéissance par les baronnies et fiefs que vous tenez de lui ?

— Certainement, qui en doute ?

— Alors, pourquoi luttez-vous contre lui depuis si longtemps, et vous opposez-vous à sa volonté ?

— Permettez, sire de Tracy, dit lentement Thomas Becket sans se troubler : je veux vous prouver, en quelques mots, que votre colère et vos questions hautaines sont ici hors de saison. Quoique je ne sois pas comme vous un disciple distingué du docteur Abeilard, je tiens à vous prouver que parfois je sais aussi raisonner, mais cela sans colère et sans passion. Il y a en moi deux personnes bien distinctes : le seigneur de Berkham, et l'ar-

chevêque de Cantorbéry. Seigneur de Berkham, je défie de trouver en Angleterre un vassal plus humble, plus soumis, plus attaché à mon souverain que je ne le suis... mais archevêque de Cantorbéry, je suis le chef de la religion en Angleterre; comme tel, le roi Henri II me doit respect et obéissance; il n'est lui-même, à mes yeux, que le dernier des chrétiens, je ne reconnais au-dessus de moi que le pape et Dieu!... L'on m'a donné les lois et les privilèges de l'Eglise à soutenir et à défendre, j'ai dû lutter contre le chrétien rebelle, absolument comme Henri II aurait lutté lui-même contre le vassal s'il s'était révolté!... Maintenant, sire de Tracy, prouvez, si vous le pouvez, que le primat et le vassal n'ont pas fait l'un et l'autre leur devoir.

— En défendant les lois ecclésiastiques, le primat a rempli peut-être son devoir; mais en les interprétant comme il l'a fait... j'en doute.

— Que voulez-vous dire?

— Je veux dire, s'écria de Tracy avec force, je veux dire que vous avez rendu un verdict d'acquiescement, qui a fait pousser un cri d'horreur et de réprobation à toute l'Angleterre.

— Oh! dit Thomas Becket en baissant la voix et en joignant les mains, et c'est vous, vous le favori, le confident de Henri II, qui venez m'en faire un reproche. Oh! honte! honte!... depuis quand le coupable vient-il, dans son impunité, reprocher au juge d'avoir acquitté l'innocent?

— Si vous croyez le roi coupable, continua de Tracy en s'animant de plus en plus en plus, que ne le jugez-vous ou du moins que ne l'excommuniez-vous ?

— Je le ferai quand mon devoir m'ordonnera de le faire !...

— L'Angleterre ne ne peut plus exister ainsi, dit de Tracy en s'oubliant tout à fait, il faut que cela finisse... Ce scandale dure depuis trop longtemps... Thomas Becket, si vous ne cédez pas, il faudra bien enfin...

Le prieur des templiers porta vivement la main sur son épée.

— Messire, dit-il d'un ton menaçant, vous oubliez que je suis là !

— Laissez faire, Richard, dit le primat d'un ton calme, quand la raison déserte, la force brutale arrive ; de Tracy, je ne sais quel était votre but en venant à Cantorbéry : si c'était pour m'effrayer ou m'intimider, vous y avez mal réussi. Vous pouvez dire à votre maître que je ne crains pas la mort... je ne la cherche pas, mais enfin, si elle se trouve sur ma route, mon intention n'est pas de la fuir ; quoi qu'il en soit, et tant qu'il me restera un peu de souffle de sainteté que Dieu a versé en mon âme, je ne m'écarterai jamais de la route que j'ai suivie jusqu'à ce jour. Vous pouvez lui dire aussi que lorsque vous m'avez rencontré, son vassal fidèle et soumis se rendait à l'église, prier pour le roi et pour toute l'Angleterre ; et que lorsque vous m'avez

quitté, je n'avais pas changé d'idée, parce qu'alors j'avais compris que le roi et l'Angleterre avaient plus que jamais besoin de prières.

L'archevêque et le templier continuèrent alors leur chemin; de Tracy, immobile, jeta sur eux un regard flamboyant.

— Que font-ils donc? dit-il entre ses dents; pourquoi ne viennent-ils pas?

Et, le cœur plein de rage et d'impatience, il partit pour aller chercher ses complices.

XXXVI.

Tentations.

Gloire à Dieu, le souverain maître de
l'univers!

LE CORAN.

Depuis la fatale catastrophe du château d'Einsford, Edgard n'avait pas revu le mendiant, et ignorait, par conséquent, tout ce que celui-ci avait fait pour le sauver, et pour empêcher l'infâme Raymond d'assassiner la mère d'Alice.

Ce n'est qu'en se rendant tous les trois à l'église, où l'archevêque les attendait, qu'ils aperçurent l'Arabe se promenant mélancoliquement devant les marches de la cathédrale.

— Te voilà donc enfin, dit Edgard en lui pre-

nant la main avec une familiarité affectueuse ; comment, toi qui depuis dix ans ne m'as pas quitté un seul jour, toi qui t'es dévoué à ma personne lorsque j'avais besoin de tes services, toi qui m'as aimé comme ton fils, tu m'abandonnes aujourd'hui que je suis heureux... ah ! mon ami, mon vieux confident, c'est mal !...

— Oui, c'est très-mal, s'empessa d'ajouter Alice avec un sourire charmant, et si le bon mendiant oublie si vite le bien qu'il nous a fait, moi, je n'oublierai jamais avec quel zèle il a aidé et servi nos amours.

— Ma noble dame... Monseigneur, balbutia le pauvre père d'une voix émue.

— Mais, je ne me trompe pas !... s'écria Larue de Neville en reconnaissant son libérateur, c'est lui qui m'a sauvé la vie !..

— C'est lui qui a sauvé ma mère ! dit la jeune fille émue en portant la main du mendiant à ses lèvres.

Edgard, immobile et muet de surprise, contemplait le visage de son père avec attention, une émotion progressive agitait son sein, mille souvenirs confus, vagues, indéfinis, se succédaient dans son esprit. Les services désintéressés que cet homme lui avaient rendu depuis dix ans, son affection, son dévouement aveugle et sans bornes, tout cela se retraça en un moment dans sa mémoire, et ses yeux se remplirent de larmes.

— Madame, dit-il enfin en se tournant vers sa

belle-mère, et en montrant l'Arabe, sous ces haillons il y a une âme réellement noble et généreuse ! Vous ne savez pas tout ce que je lui dois... aussi l'affection que j'éprouve pour lui est bien naturelle. Mon ami, reprit-il en lui prenant la main, dans une heure nous allons partir pour la France.. Je suis riche, tu quitteras ces haillons, tu porteras un costume plus digne de toi : tu es sage et prudent, tu me conseilleras dans la nouvelle carrière que je vais suivre.. veux-tu, dis ?

Ces mots si simples allèrent au cœur de l'Arabe, la tentation était forte, cependant il hésita.

— Il viendra, dit vivement Alice.

— Eh bien, tu ne réponds pas ? demanda Edgard, tu hésites, viens avec nous, je t'en prie ; si tu nous quittes, je sens qu'il manquera quelque chose à mon bonheur.

Le malheureux était de plus en plus troublé.

— Mon... (il allait dire, mon fils !) Monseigneur !... ô mon cœur... mon cœur, pensa-t-il, ne me tente pas !.. Ce que vous me demandez est impossible.. Ce dernier mot fut jeté avec effort. Il devint pâle.

— Impossible ! et pourquoi ? qui t'en empêche ? parle, demanda vivement le jeune homme : quel que soit l'obstacle, je me charge de le faire lever.. Mais je ne te l'ai pas dit, reprit-il en baissant la voix, j'ai des nouvelles de ma mère, elle existe ! je sais qu'elle est d'une noble et puissante famille...

— Comment .. qui vous l'a dit ?

— C'est elle.

Le mendiant poussa un cri de surprise : elle ! murmura-t-il avec un étonnement mêlé d'incrédulité, elle ?

Ce mouvement fit impression sur l'esprit d'Edgard, il jeta un regard scrutateur sur la figure de son vieux confident,

— Tu la connais...

— Moi !

— Tu la connais, te dis-je... tu me diras son nom, n'est-ce pas ?

— Mais vous ne le savez donc pas... elle ne vous l'a pas dit ?

— Non, tiens, voilà sa lettre que j'ai couverte de mes baisers et de mes larmes ; elle me dit qu'elle m'aime... que sa protection me suivra partout... que tous mes vœux se réaliseront.. elle approuve mon amour, mon union avec Alice.. mais elle m'ordonne, me conjure de ne pas chercher à la connaître...

— Elle a raison, Edgard, elle a raison, répondit imprudemment l'Arabe, votre loyauté vous défend de connaître ce secret... Il y va de l'honneur, de la vie peut-être..

— Cela suffit. Je me conduirai comme je dois le faire.. je savais bien que tu la connaissais !.. mais toi, qui donc es-tu !.. toi qui, depuis dix ans, a veillé sur moi comme un ange gardien, toi, dont j'ignore encore le véritable nom. Je ne sais, mais il m'a souvent semblé t'avoir connu dans une

époque lointaine, est-ce un songe?., est-ce une réalité?... je l'ignore. Tout éela dans mon esprit est vague, incompréhensible.. parfois ma bouche s'ouvre comme pour prononcer des mots étranges que j'avais l'habitude de répéter, il y a bien longtemps.. puis ma langue s'y refuse, ma mémoire s'arrête.. Mon cœur seul se souvient!.. Qui donc es-tu, toi qui caches le cœur d'un homme noble et courageux sous les haillons d'un mendiant... jamais je ne t'ai vu entrer dans une église, ni courber ton front devant l'autel.. et cependant, j'en suis sûr, tu as de la croyance.. ta conduite a toujours été celle d'un chrétien.. les gueux et les mendiants t'obéissent et t'honorent, car ton intelligence est supérieure à la leur.. ils t'appellent le Noir, mais ce n'est qu'un surnom... Oh! je t'en supplie, parle... il y a entre toi et moi un mystère que je voudrais approfondir.. mon ami.. aide mon cœur.. aide ma mémoire.. vois ces larmes qui obscurcissent ma vue et altèrent ma voix... qui donc es-tu, toi pour lequel j'éprouve une affection mêlée de reconnaissance.. parle.. qui donc es-tu ?

— Enfant! tu me demandes qui je suis? s'écria l'Arabe dans un élan de joie paternelle; qui je suis !!!

Il hésita.

— Eh bien ? dirent à la fois Edgard, Alice et Laure.

— Enfant, reprit le malheureux d'une voix

creuse et saccadée, je suis l'esclave de ta mère, elle m'a donné l'ordre de veiller sur toi depuis le jour de ta naissance jusqu'à ce que tu sois en âge de porter l'épée et de t'en servir en vrai gentilhomme.. J'ai rempli ma tâche jusqu'au bout.. Je ne puis.. je ne dois pas t'en dire davantage... Soyez heureux.. adieu !

— Mon ami, dit vivement Edgard en lui prenant le bras pour le retenir, tu ne nous quitteras pas.. tu viendras avec nous.. je te le jure, je respecterai le secret de ma naissance.. Mais puisque tu connais ma mère, je t'en parlerai.. je te dirai tous les jours combien je l'aime.. Tu seras là, tu verras ma conduite de chaque instant : et, un jour peut-être tu pourras lui dire : Madame, votre fils était un homme d'honneur.. et, si vous l'aviez voulu, je suis sûr qu'il eût été digne de votre confiance.. Tu viendras, n'est-ce pas ?

Le père centemplant son fils avec ivresse, gardait le silence : une lutte violente agitait son sein.

— Non, dit-il d'une voix étouffée : cela ne se peut pas... J'ai encore un devoir sacré à remplir.. j'ai juré.. Edgard, si jusqu'à ce jour je me suis dévoué pour vous, je ne veux maintenant qu'une preuve de reconnaissance.

— Et laquelle ?

— C'est d'abord de ne pas insister dans votre proposition. Vous ne savez pas.. vous ne pouvez comprendre tout ce que je souffre d'être obligé.. forcé de vous refuser. Ensuite, c'est de vous ha-

ter.. Le Primat est déjà dans l'église.. entrez-y sans retard.. et sitôt que votre union sera bénie, quittez l'Angleterre au plus vite.. croyez-moi, le temps est précieux !

— La vie d'Edgard serait-elle encore en danger ? demanda Laure avec inquiétude.

— Je ne sais, mais enfin, vous devez comprendre qu'après tout ce qui s'est passé.. le séjour de Cantorbéry n'est pas sûr, le Primat a des ennemis..

— C'est vrai ! viens, dit Alice en attirant doucement Edgard vers le lieu saint, viens !.. s'il fallait nous quitter encore.. Oh !..

Le jeune homme jeta un regard plein d'amour sur la belle figure d'Alice, puis se tournant vers le mendiant :

— Nous allons t'obéir, dit-il, mais promets-nous, dès que nous aurons accompli ce devoir sacré.. de venir nous rejoindre !

— **Peut-être**, répondit l'Arabe en soupirant.

— Nous le reverrons, dit la jeune fille avec assurance.

Les deux amants et leur mère entrèrent dans l'église; l'Arabe les suivit des yeux.

— Jamais ! murmura-t-il quand il fut seul, non, jamais !.. Lorsque je quittai le désert, j'y laissai mon père et mon frère.. que sont-ils devenus ? Hélas ! qui sait, si je n'ai pas leur mort à venger, ou leur faiblesse à défendre ? Lorsque les miens, lorsque ma tribu me réclament.. je jouirais

en égoïste du bonheur de mon enfant?.. non, ma tâche est remplie et mon serment m'ordonne de retourner dans ma patrie.. Et d'ailleurs depuis longtemps mon sang jeune encore bouillonne et se révolte sous cette vieillesse et sous ces haillons hypocrites.. A moi la patrie, le soleil, les palmiers!.. Noble croissant de mes aïeux.. comme jadis viens étinceler sur mon front!.. et toi, ô mon fidèle cimeterre, réjouis-toi.. ton maître revient de l'exil? Viennent maintenant les dangers et les privations! A moi la mort dans les combats et non la vie dans l'oisiveté.

L'amour de la patrie tout entier se réveilla dans sa poitrine; son imagination franchit avec la rapidité de l'éclair l'espace qui le séparait de son berceau. Déjà il revoyait les lieux chéris de sa première jeunesse.. l'oasis où il naquit... le ruisseau où les riches troupeaux de son père se désaltéraient... là, lorsque la brise fraîche du soir succédait à la chaleur étouffante du jour, la famille et les principaux de la tribu, assis en cercle, écoutaient les improvisations de quelque chanteur nomade, ou bien les contes merveilleux d'un poète, dont les vers venaient de conquérir une place immortelle dans le temple de la Mecque; là, il revoyait l'arbre gigantesque vers la cime duquel sa main encore novice, dirigeait ses premières flèches. Absorbé par les souvenirs du passé, l'enfant du désert oubliait le présent; assis sur une des marches de l'église, la main gauche sur la

gaine de son poignard, le bras droit appuyé sur un genou soutenait sa figure impassible, son regard immobile ne voyait plus... son âme était absente.

Mais soudain l'orgue, avec sa grande et sévère voix, vint le rappeler à la mémoire du présent ; la voix suave des fidèles, d'abord craintive et timide, monta bientôt pleine et sonore sous les voûtes retentissantes du sanctuaire, l'âme de l'Arabe se sentit élever par les flots mollement ondulés de cette mystérieuse et sainte harmonie, un frissonnement involontaire et rapide le parcourut des pieds au sommet des cheveux, une larme, la première, vint mouiller ses cils ; il porta les mains sur sa tête et courbant son front vers la dalle, il s'écria :

— Allah ! Allah !... ta bonté est immense... les croyants de Mahomet, du Christ et d'Abraham sont tes enfants ; que ton nom soit béni !

— Allah ! Allah !... ta bonté est immense... les prières de tous se confondent pour monter jusqu'à toi, et ton amour ne se divise pas pour descendre jusqu'à nous ; que ton nom soit béni !

— Allah ! Allah !... ta bonté est immense... tu nous connais mieux que nous-mêmes, tu lis dans nos cœurs ; que ta volonté se fasse, et que ton nom soit béni !

Comme il relevait le front, il aperçut de Tracy et ses compagnons qui se parlaient à voix basse... plus loin, dans le fond, à l'entrée d'une rue sombre, une compagnie d'hommes d'armes semblaient attendre des ordres.

XXXVII.

Les Adieux.

C'est mon fils!.. est-ce que je n'oserais pas
l'embrasser?

(*Don Juan d'Autriche.*) CASIMIR DELAVIGNE.

Bientôt deux autres gentilshommes cuirassés et armés de pied en cap, vinrent se joindre aux quatre conjurés que nous connaissons déjà. L'un était Guillaume Mautrait, gentilhomme Normand et chef des hommes d'armes postés à peu de distance de là ; l'autre, le sire Renouf de Broc, récemment excommunié par le Primat, pour s'être permis de mutiler un des chevaux de l'Archevêché en lui coupant la queue, dans le but d'insulter l'Église.

L'Arabe ne pouvait entendre un seul mot de

leurs discours, mais il les voyait rouler des yeux sinistres, et montrer l'église d'un air menaçant.

— Entrons ! dit de Tracy à ses compagnons qui hésitaient.

— Quoi ! dans une église ? murmurèrent-ils avec effroi...

— Pourquoi non... avez-vous peur ? répondit Moreville d'un ton décidé. Suivez-moi.

Les conjurés allaient le suivre... mais l'orgue retentit de nouveau, les chants recommencèrent ; Moreville interdit s'arrêta sur le seuil.

— Tu n'entres pas ? demanda de Tracy avec étonnement.

— Regarde... s'écria Moreville en tournant vers lui sa figure pâle d'effroi ; l'encens fume... tout le monde prie... Entends-tu ces chants ?... Je n'oserai jamais, ajouta-t-il d'une voix tremblante et en reculant.

— Ni moi !

— Ni moi !

— Ni moi !

— De Tracy croisa les bras, et jetant sur ses compagnons un de ces regards dont les hommes supérieurs savent seuls le secret :

— Êtres pusillanimes ! leur dit-il froidement ; que craignez-vous ?... je croyais avoir affaire à des hommes et non à des enfants... la réalité ne vous a pas effrayés, et maintenant vous tremblez devant de vaines images !... j'avais mal auguré de votre valeur. Puisque vous avez des cœurs de femmes,

vous pouvez fuir !... moi, qui suis un homme, j'agirai seul...

— Précède-nous, de Tracy, dit Moreville, et nous te suivrons.

— Venez donc alors, s'écrie le sceptique; mais, arrivé lui-même sur le seuil, que vois-je ! s'écria-t-il en s'arrêtant à son tour; mes amis... reprit-il en descendant, l'heure n'est pas encore venue, ne nous montrons pas, nous allons faire d'une pierre deux coups.

— Que veux-tu dire?

— Je vous l'expliquerai... venez.

Les six conjurés disparurent emmenant avec eux la troupe d'hommes d'armes; l'Arabe ne savait que penser, il n'avait pu distinguer que quelques paroles insignifiantes; mais leur pantomime avait suffi pour l'inquiéter profondément.

— Mais à qui donc en veulent-ils, murmurait-il entre ses dents et en les suivant de l'œil; puis, s'étant relevé vivement, il contempla d'un air indécis les nombreux mendiants qui obstruaient l'entrée de l'église, lesquels ne songeaient alors qu'à faire leur métier, c'est-à-dire à inspirer de la pitié aux fidèles, les uns par des infirmités menteuses, les autres par une ferveur hypocrite.

— Enfants ! s'écria le mendiant d'une voix de tonnerre.

Ce mot produisit un effet électrique, tous les gueux se levèrent comme un seul homme :

— Qu'il y a-t-il, maître? demandèrent-ils.

— Rien encore. Vous êtes armés?

— Oui... oui... comme à l'ordinaire.

— Bien ; soyez prêts à m'obéir au premier mot... si le cas échoit, vous ferez une belle moisson de pièces d'or... jusque-là, n'ayez l'air de rien... mais ayez l'oreille au guet.

Les mendiants reprirent aussitôt leur posture première et leur infirmité favorite ; les mieux portants devinrent les plus malades, les moins crédules devinrent les plus dévots.

Mais déjà Edgard et Alice ont reçu la bénédiction de leur protecteur ; la nourrice a fait tous les préparatifs de départ ; des serviteurs de l'archevêque attendent les voyageurs à une des portes latérales de l'église ; les chevaux sont prêts et doivent les transporter jusqu'à Sandwich, le port le plus voisin, où un vaisseau frété par l'archevêque les attend.

— Il faut se hâter, dit le Primat en accompagnant les voyageurs jusque-là ; puis, s'adressant à un clerc : tu as de bons yeux, toi, monte au clocher, fixe ton regard vers Sandwich, et dès que tu verras s'éloigner le navire qui doit les transporter en France, tu mettras les cloches en mouvement... car alors je ferai dire des actions de grâces pour remercier le ciel de votre délivrance... car, vous le savez, mes enfants, si vous tombiez au pouvoir du roi, je ne pourrais plus vous défendre ; Edgard n'appartient plus à l'Église !... mes gens vous accompagneront jusqu'au port, hâtez-vous...

et cependant n'ayez pas l'air de fuir afin d'écarter les soupçons... Hélas! mes ennemis sont nombreux!

Laure de Neville prend la main du prieur qu'elle serre avec effusion et se penchant vers son oreille :

— Sire de Berkham, je te pardonne... et te remercie.

— Oh! monseigneur! s'écria Edgard, je n'oublierai jamais ce que vous avez fait pour moi.

— Mon fils, aime-bien Alice, protège-la, et c'est moi qui te serai reconnaissant...

— Mes enfants, soyez heureux!... Alice... ma fille!...

— Monseigneur! dit Alice en s'inclinant avec respect.

— Sur mon cœur... ma fille!

Pendant ce temps l'Arabe s'est approché d'Edgard, et le contemple avec émotion.

— Et toi, dit le jeune homme en l'apercevant; tu m'abandonnes donc!

— Il le faut... mais vous penserez quelquefois à votre vieux confident, n'est-ce pas?...

— Oh! toujours! toujours!

— Mon noble seigneur!... avant de nous séparer... j'ai une grâce à vous demander.

— Laquelle?

— Permettez-moi de vous embrasser...

— De bon cœur... mon ami.

Le vieux mendiant n'avait pas embrassé son fils depuis quinze ans.

La petite troupe se met en route. Les deux pères, immobiles, la regardent s'éloigner ; puis, leurs yeux mouillés de larmes se rencontrent.

— Vous pleurez, mon père, de l'Arabe d'une voix altérée.

— Moi ! dit le primat en essayant de se contenir. Mais toi aussi tu pleures ?

— Plus de doute... vous éprouvez ce que j'éprouve... vous souffrez ce que je souffre...

— Tais-toi... malheureux !

— Ne craignez rien ; Edgard est mon fils, nos secrets n'en font qu'un... Maintenant, monseigneur, poursuivit-il en regardant furtivement autour de lui, il faut songer à vous ; je crains bien que le sire de Tracy et ses compagnons n'en veuillent à vos jours...

— Ne t'occupe pas de moi... pour le moment, je suis en sûreté, ils ne viendront pas, j'espère, me chercher jusqu'aux pieds des autels où je vais prier pour nos enfants ! Pense plutôt à protéger leur fuite, dit l'archevêque en rentrant dans l'église.

— Soyez tranquille, mon père !

Comme il retournait vers la façade où se trouvaient les mendiants, l'Arabe aperçut à quelques distances de là le sire de Tracy qui parlait aux archers.

— Ce sont les ennemis du roi, leur disait-il, poursuivez-les, emparez-vous de leurs personnes et conduisez-les à Londres où vous les garderez jusqu'à nouvel ordre, allez !

L'Arabe n'entendit pas ces paroles, mais il vit les archers prendre vivement la même direction que les fugitifs, et de Tracy s'éloigner par le côté opposé. Il comprit tout.

— Enfants ! à mon aide ! s'écria-t-il en détachant sa ceinture et en montrant aux gueux ébahis une grande quantité de pièces d'or : tout cela c'est pour vous, et je vous en promets dix fois plus si vous réussissez... Prenez cette ruelle, elle aboutit sur le passage pris par ces archers, il s'agit de leur barrer la route afin de protéger le départ du secrétaire de l'archevêque, vous savez... Edgard !... Alerte... alerte...

— Edgard !... oui, certainement, nous le sauverons... n'est-ce pas, amis ! leur dit Cédric en brandissant un long poignard.

— Oui... oui... s'écrièrent-ils en chœur, mort aux ennemis du primat.

— Bien, mes enfants, poursuivit l'Arabe, ils ont de l'avance sur nous... alerte !... alerte !... courons... suivez-moi. De par Mahomet ! mon or fait des miracles... les paralytiques sont ingambes et les boiteux marchent droit... Hardi ! hardi !... nous arriverons avant ces misérables... C'est cela... mes amis, vous avez des pieds de gazelles !...

XXXIX.

Le Meurtre.

Ring the alarum bell !!

SHAKSPEARE.

Quel est dans le lieu saint ce pontife égorgé ?

RACINE.

Pendant ce temps, une sourde rumeur parcourt la ville de Cantorbéry. La présence des gentilshommes normands a été remarquée ; la tenue de guerre, et l'air sombre des nouveaux venus est de mauvaise augure. Les habitants saxons se soulèvent et se rassemblent tumultueusement dans les rues, mais disparaissent à l'approche des conjurés, tant la vue des vainqueurs leur inspire de crainte.

Les nobles et les riches, intimidés de l'effervescence populaire, se sont barricadés dans leurs maisons, résolus de rester neutres dans le drame qui va se dérouler devant eux.

Déjà des bruits sinistres ont pénétré jusque dans l'église ; tout le monde s'empresse autour du primat, tout le monde le supplie de songer à sa sûreté, il reste inébranlable.

— Mon père, s'écrie le porte-croix Édouard Grim en accourant, vos ennemis sont sur la place et se dirigent dans le sanctuaire : fuyez ! cherchez un abri dans l'église souterraine, ou vous êtes perdu...

— Je suis à mon poste, j'y resterai, répond Thomas Becket avec calme et dignité, et montant les marches de l'autel, il entonne d'une voix ferme et assurée le 10^e psaume de David, l'orgue sonore retentit, et les voix tremblantes des fidèles le suivent timidement.

— *C'est dans le Seigneur que je mets ma confiance : comment, me dites-vous, passez sur la montagne comme un passereau ?*

— *Car voilà les pécheurs qui ont déjà tendu leur arc, ils ont préparé leurs flèches dans leur carquois, afin de tirer au milieu de l'obscurité contre ceux qui ont le cœur droit.*

En ce moment, Guillaume de Tracy paraît à l'autre bout de l'église, brandissant dans sa main sa large épée à deux tranchants.

— Loyaux serviteurs de Henri II, suivez-moi ! cria-t-il d'une voix terrible.

A ces mots, l'orgue et les chants cessent : il se fait un silence effrayant ; les clercs et la plupart

des fidèles viennent en foule se presser autour de leur pasteur, semblables au troupeau que le hurlement du loup a rempli de crainte et d'effroi.

Richard d'Hastings, seul, relève la tête, tire son épée, et jetant des yeux enflammés de colère vers les conjurés :

— Fermez la grille du chœur, dit-il aux clercs, et je défie les meurtriers de porter une main sacrilège sur l'oint du Seigneur... Fermez la grille, vous dis-je; et Dieu combattra par mon épée !

— Et moi je vous le défends ! dit froidement l'archevêque en franchissant la barrière encore ouverte qui sépare l'autel de la nef; y pensez-vous, d'Hastings, dans l'église du Christ... la victime saura tendre la gorge aux coups des méchants !

Mais les conjurés s'avancent silencieusement, la vague effrayée des fidèles recule à leur approche.

— Où est le traître ? demanda Guillaume Mau-trait d'une voix stridente. Personne ne répond, et le silence profond n'est interrompu que par l'écho sonore du sanctuaire, qui vient comme une voix du ciel demander à son tour aux assassins... où est le traître ? Enfin le primat s'avance.

— Si c'est l'archevêque que vous cherchez, dit-il, le voici, mais il n'y a pas de traître... Que venez-vous faire dans la maison de Dieu avec un pareil vêtement, quel est votre dessein ?

Ces paroles dites d'un ton ferme ébranlent un peu le courage de quelques-uns des conjurés.

— Il faut que tu meures ! dit de Tracy d'un ton menaçant.

— Valets de Henri II, exécutez vos ordres, répond le primat avec un calme plein de mépris, voilà ma poitrine, plongez-y vos épées, mon intention n'est pas de fuir. Mais, au nom du Dieu puissant, je vous défends de faire le moindre mal à aucun des miens, clerc ou laïc, puissant ou faible !

— Etre déloyal... hors d'ici, s'écrie Moreville et lui portant un coup de plat d'épée entre les deux épaules, hors d'ici, te dis-je, ou tu es mort !

Pour toute réponse, le saint primat s'agenouille, tuez-moi ! dit-il en joignant les mains et en levant les yeux vers l'image du Christ.

Les conjurés se faisaient scrupule de le frapper dans l'église, font de vains efforts pour le tirer dehors, mais le primat est immobile, on dirait une statue de plomb.

— Je ne sortirai point... je suis à mon poste, et je vous forcerai à exécuter vos ordres à cette place !

Pendant cette lutte, les clercs et les prêtres se sont enfouis, à l'exception d'Édouard Grim le porte-croix, et du templier que les hommes d'armes viennent de désarmer ; le courageux chevalier, vêtu d'une simple tunique, sentant sa faiblesse, s'est agenouillé devant l'autel et implore la puissance du ciel.

C'est en vain que les gentilshommes essayent encore de tirer Thomas Becket hors de l'église.

— Eh bien, meurs donc alors, s'écrie de Tracy écumant de rage, et en levant son épée pour frapper l'archevêque à la tête : le coup allait être terrible, mais le fidèle et courageux Saxon, Edouard Grim, étend aussitôt le bras droit afin de parer le coup, son bras est coupé et le primat n'est blessé que légèrement.

— Allons, vous autres, imitez-moi ! et en prononçant ces mots, l'impitoyable Normand lui plonge son épée dans le sein.

Le primat tombe alors la tête contre terre et le corps baigné dans son sang. Aussitôt il reçoit successivement cinq autres coups, soit à la tête, soit dans le dos, puis Guillaume Mautrait le poussant avec le pied :

— Meurs donc !... traître, toi qui as troublé le royaume de ton roi... toi qui as fait soulever le peuple vaincu !

Le croyant mort, les conjurés se retirent ; de Tracy soutient Réginald dont la figure est pâle et dont les dents claquent de crainte.

— Que crains-tu ? lui dit-il avec un rire affreux... tu le vois... la foudre se tait... et le temple ne s'est pas écroulé !

Honteux de leur frayeur, les clercs et les moines de Cantorbéry rentrent en foule dans l'église ; mais il est trop tard. On s'empresse autour du primat et l'on cherche à étancher le sang qui coule à longs flots de ses nombreuses blessures ; son cœur bat encore, peut-être il y a-t-il quelque espoir.

Enfin, il entr'ouvre avec peine un oeil presque éteint. Il contemple avec calme tous ceux qui l'entourent; un sourire imperceptible erre sur ses lèvres.

De l'air !... de l'air !... dit-on de toutes parts...

— Oui, mes enfants, murmure Thomas Becket d'une voix lente et faible; transportez-moi hors du sanctuaire, afin que mon sang ne souille pas l'autel du Christ !...

XXXIX.

Dénoûment.

Mais je sens affaiblir ma force et mes esprits.
Je sens que je me meurs...

Let's talk of graves, of worms, and epitaphs;
Make dust our paper, and with rainy ezes,
Write sorrow on the bosom of the earth!

SHAKESPEARE.

Les mendiants arrivèrent à temps pour s'opposer au passage des archers. La lutte ne fut pas longue, l'attaque était inattendue, et les hommes de de Tracy prirent la fuite, après avoir laissé les deux tiers des leurs sur la place.

L'Arabe donna l'ordre aux gueux de suivre les fugitifs jusqu'au port de Sandwich, afin de les défendre en cas de nouvelle surprise, puis il s'em-

pressa de revenir vers la place de l'église ; car il avait bien compris que la vie de Thomas Becket courait de grands dangers.

Comme il marchait en hâte, il entendit derrière lui le galop précipité de deux cavaliers ; la rue était étroite, il se mit contre le mur pour les éviter. Mais quelle fut sa surprise lorsqu'il reconnut le roi suivi d'un écuyer ; le monarque était tout couvert de poussière et avait la figure bouleversée. Arrivé à l'angle de la rue et de la place, Henri II, apercevant une grande quantité de monde, descendit de cheval et se dirigea à pied vers le palais de l'archevêque, qui se trouvait en face de l'église.

Mais il vit bientôt qu'il était arrivé trop tard ; il s'arrêta pétrifié à l'aspect de l'archevêque couvert de sang, que d'Hastings et les clercs transportaient hors de l'église, et assirent sur le seuil en face de la multitude.

— Malheur sur les assassins !... malheur ! s'écria Richard d'Hastings d'une voix terrible.

— Malheur !... malheur !... répondit la foule exaspérée...

Le primat fit un geste comme s'il voulait parler ; soudain, un silence profond attendit ses paroles.

— Mes frères, dit-il d'une voix mourante, je ne veux pas de vengeance... Ils ne sont pas coupables... ils étaient aveuglés. O mon Dieu !... je te rends grâce... tu m'avais réservé le martyre !...

— Mon père , s'écria d'Hastings avec désespoir, ils ne vous ont pas tué, vous vivrez encore !

Ils ont frappé juste... Ah!... le sang m'étouffe...

Le roi était immobile, les yeux fixés sur son ancien ami. Outre son cœur, qui se réveillait et se serrait au souvenir de l'affection qu'il avait portée au chancelier, son esprit était vivement préoccupé des suites terribles de la mort du primat...

— C'est le roi normand qui a donné l'ordre de le tuer, s'écria un Saxon...

— Oui... oui... c'est lui... répétèrent plusieurs voix dans la foule ; c'est le Normand ; malheur à lui !...

Henri II était seul, sans défense, au milieu du peuple saxon, irrité, désespéré de l'assassinat du plus puissant défenseur des libertés saxonnes ; jusqu'à présent, sa présence n'avait pas été remarquée ; mais il eût suffi d'une seule voix pour le signaler à la vengeance publique... L'infortuné monarque sentit ses cheveux se dresser sur sa tête, et un frisson de terreur parcourir son corps.

En ce moment, une main inconnue lui met un large manteau troué sur les épaules, et relève le capuchon de manière à cacher sa figure ; puis une voix lui dit à l'oreille :

— Convenez, sire, que, dans l'occasion, la guenille d'un mendiant vaut bien le riche manteau d'un roi !

Le roi tourne la tête pour remercier son sauveur ; mais il a disparu.

— Que vois-je ?... s'écrie le primat d'une voix qui n'appartient plus à la terre : les prêtres ont déserté l'autel ? Depuis quand la mort d'un serviteur de l'Eglise interrompt-elle le service divin ? Ce n'est pas moi qu'il faut plaindre ; rentrez... je vous l'ordonne, et priez pour le roi !

Les prêtres et les clercs lui obéissent pour la dernière fois.

Par un effort surnaturel, Thomas Becket se dressa de toute sa hauteur, leva les bras vers le ciel, et attendit.

Enfin les cloches sonnèrent.

— Sauvés ! s'écria une voix dans la foule.

— Sauvés ! murmura le primat en joignant les mains ; puis, tout son corps s'affaissa, et il rendit le dernier soupir.

Alors , l'orgue préluda d'une manière lugubre, et des chants funèbres retentirent sous les voûtes désertes du temple.

Le légat du Saint-Père mit la main sur le coeur de Thomas Becket , et, sentant qu'il ne battait plus, il tourna la tête vers la foule, et s'écria avec un désespoir solennel :

— Saxons !... celui qui fut votre père vient de mourir... vous qui fûtes ses enfants, pleurez !

Chrétiens !... celui qui fut saint, vient d'exhaler le dernier soupir... l'âme du martyr entre dans le sein de Dieu.

A genoux !... chrétiens... à genoux !

Tout le monde obéit. Des sanglots éclatèrent de toutes parts. Le roi, pétrifié... le cœur gros d'une douleur sincère, la tête pleine de crainte pour l'avenir, s'agenouilla et courba le front devant celui que toute l'Europe allait appeler sa victime.

XL.

Epilogue.

C'est ainsi que finit la pièce,
Excusez les fautes de l'auteur,
CALDÉRON.

C'est ainsi que mourut Thomas Becket , un des hommes les plus étonnants qui , partis des derniers rangs du peuple , soient jamais arrivés par la seule force de leur intelligence à jouer un rôle important sur la grande scène du monde .

Il était de l'intérêt du roi de se disculper de tout soupçon, aussi ne chercha-t-il pas à cacher son désespoir. Il s'enferma dans son palais et, pendant trois jours, refusa toute espèce d'aliment. Craignant les dangereux effets de sa douleur, ses

ministres furent obligés de forcer sa retraite, et l'ayant décidé à prendre quelque nourriture, ils l'engagèrent vivement à se précautionner contre l'accusation que l'on allait porter contre lui. Des députés furent envoyés vers Alexandre III; ce ne fut qu'après les marques de la soumission la plus aveugle, et les promesses les plus onéreuses qu'ils parvinrent à détourner les foudres de l'Église.

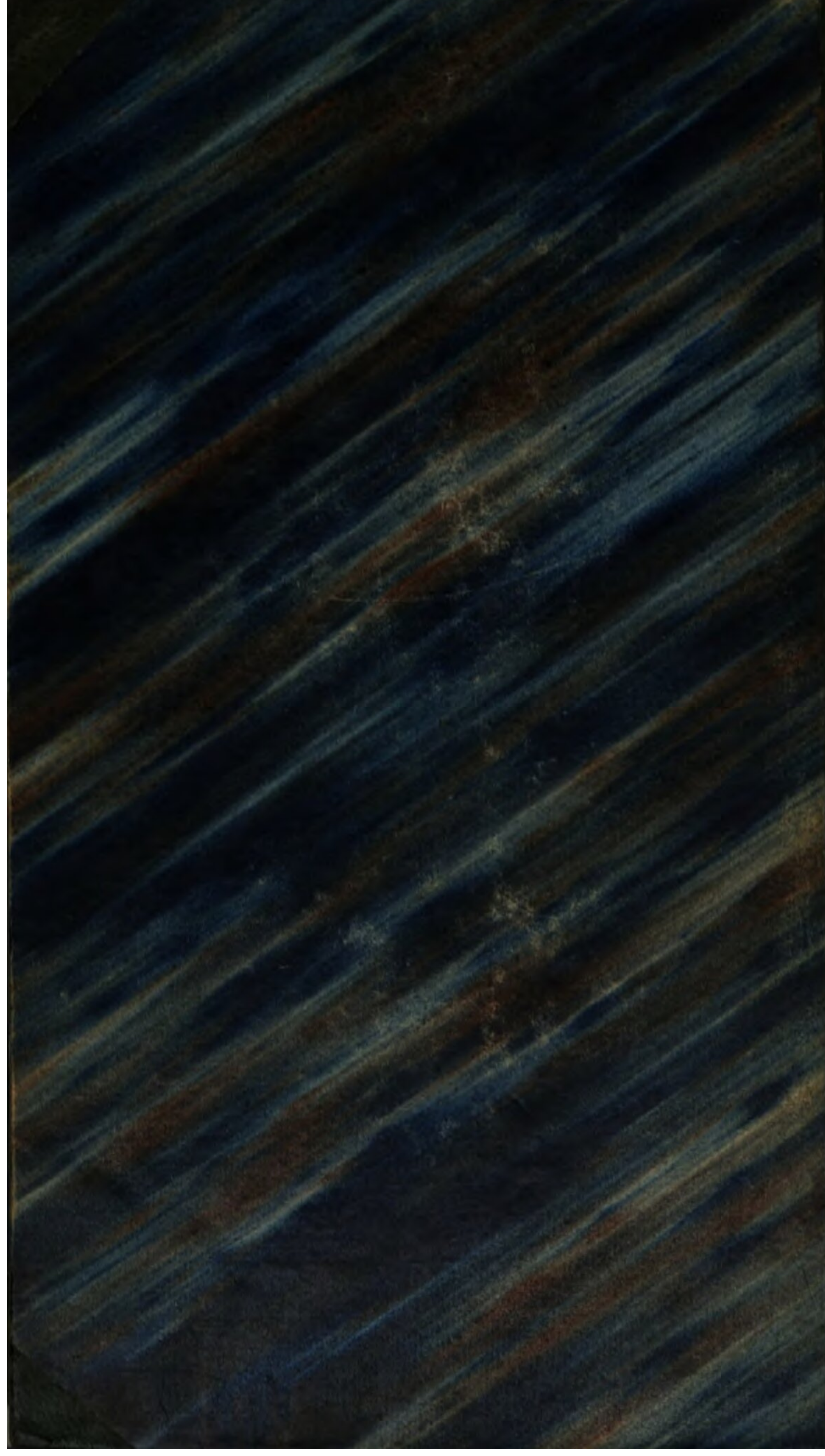
Deux ans après, Thomas Becket fut canonisé, on établit un jubilé solennel en son honneur, son corps fut déposé dans une châsse magnifique, enrichie des offrandes de toute la chrétienté, et, dans le cours d'une année, plus de cent mille pèlerins vinrent visiter son tombeau.

Quant aux meurtriers, on ne songea pas à les inquiéter, ils se retirèrent dans leurs fiefs où ils vécurent en paix jusqu'à la fin de leurs jours.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

		Pag.
	RÉFLEXIONS PRÉLIMINAIRES.	
CHAPITRE	I. Les Courtisans.	5
—	II. Le Manteau.	23
—	III. Laure de Neville.	36
—	IV. Le Sire de Berkam.	51
—	V. L'Abandon.	67
—	VI. Le Retour.	73
—	VII. Interruption.	79
—	VIII. L'Archevêque.	86
—	IX. Scène d'amour.	90
—	X. Les Convives.	105
—	XI. Le Message.	121
—	XII. Marguerite.	126
—	XIII. Histoire de Guilhem de St-Didier.	131
—	XIV. De la belle Rosemonde.	151
—	XV. Les Instructions.	156
—	XVI. Les Constitutions de Clarendon.	163
—	XVII. Le Secret surpris.	173
—	XVIII. La Lettre.	183
—	XIX. Arrivée du Roi.	190
—	XX. L'Entrevue.	199
—	XXI. Les Larmes dangereuses.	206
—	XXII. Indignation.	212
—	XXIII. Henri II.	215
—	XXIV. Suite du Chapitre 22.	219
—	XXV. Le Cœur d'une Mère.	226
—	XXVI. Raymond.	242
—	XXVII. La Croix de pierre.	251
—	XXVIII. Tentative inutile.	259
—	XXIX. La Confession.	264
—	XXX. De quel côté est le Schisme?	273
—	XXXI. Complication.	286
—	XXXII. Comment se fait un Miracle.	293
—	XXXIII. Paroles imprudentes.	305
—	XXXIV. Interprétation.	317
—	XXXV. Le Disciple d'Abeilard.	323
—	XXXVI. Tentations.	331
—	XXXVII. Les Adieux.	340
—	XXXVIII. Le Meurtre.	347
—	XXXIX. Dénouement.	353
—	LX. Épilogue.	358



Cournier, J. M.

Thomas Becket Episode du XIIe siècle

Paris 1857

P.o.gall. 484 gm

urn:nbn:de:bvb:12-bsb10089762-0